LE ROMAN CANADIEN

Les AMOURS de W. BENJAMIN

ROMAN CANADIEN INEDIT PAR J. M. LEBEL

EDITIONS EDOUARD GARAND, MONTREAL

THE LIBRARY OF
York University
SPECIAL COLLECTIONS

VOLUMES CTION

1.—L'Iris Bleu (2ième é	
2.—Le Massacre de Lac	
3.—Ma cousine Mandine (3e ed. 75c)	Par N. M. Mathé
4.—Les Fantômes Blancs (épuisé)	Par Azylia Rochefort
5.—La Métisse (2ième édition 75c.)	Par Jean Féron
6.—Gaston Chambrun (épuisé)	Par J. F. Simon
7.—Le Lys de Sang (épuisé)	Par Henri Doutremont
8.—Le Spectre du Ravin (2e édition)	Par Mme A. B. Lacerte
9.—Le Médaillon Fatal (épuisé).	Par Jean Féron
10.—L'Aveugle de St-Eustache (3e éd.	Par André Jarret
11.—Nypsia.	Par Henri Doutremont
12.—Fierté de Race (épuisé)	Par Jean Féron
13.—Roxane (2ième édition)	Par Mme A. B. Lacerte
14.—La Revanche d'une Race (épuisé)	Par André Jarret
15.—L'Expiatrice (épuisé)	Par Jean Féron
16.—L'Associé Silencieuse	Par J. E. Larivière
17.—L'Ombre du Beffroi (épuisé).	Par Mme A. B. Lacerte
18.—La Besace d'Amour (en réédition)	Par Jean Féron
19.—Le Grand Sépulcre Blanc	Par Emile Lavoie
20.—Les Cachots d'Haldimand	Par Jean Féron
21.—La Cité dans les Fers	Par Ubald Paquin
22.—La Taverne du Diable	Par Jean Féron
23.—Le Trésor de Bigot	Par Alexandre Huot
24.—Le Pátriote (1837-38)	Par Jean Féron
25.—Le Mort qu'on Venge	Par Ubald Paquin
26.—Le Manchot de Frontenac	Par Jean Féron
27.—Fleur Lointaine	Par François Provençal
28.—La Ceinture Fléchée	Par Alexandre Huot
29.—Le Bracelet de Fer. (en réédition)	Par Mme A. B. Lacerte
30.—La Digue Dorée (Le Roman des Quatre)	Par Ubald Paquin, Alexandre Huot, Jean Féron et Jules Larivière
31.—La Besace de Haine	Par Jean Féron
32.—Le Lutteur	Par Ubald Paquin
33.—Le Siège de Québec	Par Jean Féron
34.—Le Mystère des Mille Illes	Par Pierre Hartex
35.—Le Drapeau Blanc	Par Jean Féron
36.—Les Caprices du Coeur	Par Ubald Paquin
37.—Les Trois Grenadiers	Par Jean Féron
38.—L'impératrice de l'Ungava	Par Alexandre Huot
39.—Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle	Par Mme A. B. Lacerte
40.—Le Mendiant Noir	Par Marc Lebel
41.—L'espion des Habits Rouges	Par Jean Féron
42.—L'Empoisonneur	Par Jean Nel
43.—Le Capitaine Aramèle	Par Jean Féron
44.—Le Massacre dans le temple	Par Ubald Paquin
45.—L'Enjoleuse	Par Madame Croff
46.—L'Ile au Massacre	Par Prosper Willaume
47.—La Prise de Montréal	Par Jean Féron
48.—Jean de Bréboeuf	Par Jean Féron
49.—La Folle de la Pointe du Mort	Par L. Dubois-McCabe
50.—La Belle de Carillon	Par Jean Féron
51.—Les Aventuriers de l'amour	Par Henri Deyglun
52.—Le secret de l'orpheline	Par André Jarret
53.—La Corvée	Par Jean Féron
54.—Bois-Sinistre	Par Madame A. B. Lacerte
55.—Boeufs Roux	Par J. M. Lebel
56.—La mystérieuse inconnue	Par Ubald Paquin
57.—La Petite Maitresse d'Ecole	Par Mme Croff
58.—Le Triomphe de l'amour	Par Mme Graveline
59.—La Crise	Par F. Provençal
60.—L'Echafaud Sanglant	Par Jean Féron
61.—L'Homme aux deux Visages	Par Jean Féron
62.—Le Crime d'un Père	Par Jean Nel
63.—La Résurrection du Coeur	Par Guy Nemer
64.—L'Etrange Musicien	Par Jean Féron
65.—La Fin d'un Traître	Par Jean Féron
66.—Le Mirage	Par Ubald Paquin
67.—La flamme qui vacille	Par Jean Nel
68.—La Valise Mystérieuse	Par J. M. Lebel
69.—Le Pont Rouge	Par Alphonse Loiselle
70.—Celle qui Revient	Par Mme E. Croff
71.—Les Amours de W. Benjamin	Par J. M. Lebel

Prix, chaque volume: 25 cents.

LE ROMAN CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427 RUE STE-ELISABETH

Par la malle: 30 cents.

Casier Postal 969, MONTREAL

Drummondville JANVIER 1931 Montréal

Les Amours de W. Benjamin

Roman canadien inédit

PAR

J. M. LEBEL

Illustrations d'Albert Fournier

"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

PS
9511
E76
A88
1931
Spec. Coll.

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

A la même librairie

Le Mendiant Noir **25c**

Boeufs Roux **25c**

La Valise Mystérieuse **25c**

Tous droits de publication, de traduction, reproduction, adaptation au théâtre et au cinéma réservés par Edouard Garand

1931

Copyright by Edouard Garand, 1931.

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

Les Amours de W. Benjamin

PAR

J. M. LEBEL

CHAPITRE I

UN AVOCAT QUI NE SE GENE PAS DE DIRE CE QU'IL PENSE

L'ingénieur, James Conrad, habitait, au joli village de Longueuil qui se dresse sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent en face de la cité de Montréal, une villa d'été délicieusement enfouie dans un bouquet de verdure et de fleurs.

Dans un grand salon décoré avec goût et dont les fenêtres donnent sur le fleuve, trois personnages sont réunis. Il est huit heures du soir.

Nous reconnaissons de suite le premier de ces personnages, avec ses paupières clignotantes derrière un lorgnon, c'est l'ingénieur, James Conrad. Il parcourt les journaux du soir, assis à l'écart dans un angle du salon.

Vers le centre et assise près d'une table sur laquelle s'entassent des journaux et des magazines, nous voyons une femme d'une âge mûr et aux cheveux tout blancs. Mais en dépit de l'âge et des cheveux blancs, cette femme possède une figure encore fraîche. Les yeux, bruns, sont doux et expressifs. Les traits sont délicats et réguliers. Les lèvres, bien dessinées, conservent encore un peu de leur incarnat du jeune âge. Cette femme, c'est Mme Conrad. Elle a dû être très belle en sa jeunesse, car on la trouve encore jolie. Toute sa personne révèle une distinction innée.

Plus loin, assise devant un piano, nous retrouvons cette délicieuse jeune fille qu'est Ethel Conrad. Ce soir-là, elle est vêtue d'une jolie robe de dentelle blanche. Un modeste décolleté laisse voir la nuque de nacre sur laquelle repose la lourde natte de ses cheveux châtain clair. A cet instant, la jeune fille laisse ses doigts fuselés errer distraitement sur le clavier, et l'instrument rend une mélopée d'exquise langueur.

Tout à coup James Conrad fait un haut-le-corps, il laisse tomber son journal sur ses genoux, et ses yeux clignotants et désorbités se posent sur sa femme qui, à ce moment, occupe sa pensée à la lecture d'un magazine.

Pourtant, le mouvement brusque de son mari ne lui a pas échappé. Elle lève ses yeux doux et caressants sur lui et semble attendre qu'il donne l'explication de sa stupeur.

—Sais-tu la nouvelle que je lis, Edna?

—Quelle nouvelle, cher ami?

—Henriette Brière s'est noyée!

Les paupières de James Conrad, pendant qu'il annonce cette nouvelle, battent plus vivement.

—Est-il possible! s'écrie Mme Conrad, stupéfiée à son tour.

—Ma foi... si tu veux lire toi-même... Son cadavre a été repêché à L'Ile Sainte-Hélène et transporté à la Morgue où, ce matin, son père, Antoine Brière, l'a reconnue.

Mais déjà Mme Conrad s'était levée pour courir à son mari et saisir le journal qu'elle se mit à dévorer de ses yeux étonnés.

Le nom d'Henriette Brière avait frappé l'ouïe d'Ethel, puis, frémissante, elle avait écouté l'explication donnée par son père. Alors, elle quitta le piano brusquement, et, pâle, tremblante, elle vint à sa mère, murmurant, toute stupéfaite elle aussi:

—Henriette... Henriette noyée!

Mme Conrad, tremblante aussi, dit en regardant sa fille:

—Oui, c'est ce que dit le journal!

—C'est incroyable! fit la jeune fille, dont le coeur battait à tout rompre. Et, penchée sur l'épaule de sa mère, elle se mit à lire la stupéfiante nouvelle.

—Pauvre Henriette!... murmura-t-elle en essuyant de son petit mouchoir de dentelle bleue quelques larmes irrésistibles.

Mme Conrad, aussi, avait les yeux mouillés.

—A regarder la chose de près, reprit Conrad dont l'émotion avait été plutôt courte et en allumant un cigare, on ne peut s'étonner qu'à demi.

—Comment cela? fit Mme Conrad en allant reprendre son siège.

—Un simple raisonnement: Henriette, prise de remords après le vol des plans, se sent jetée comme en un gouffre d'où elle désespère de sortir. Elle sait que sa réputation est irrévocablement perdue. Elle a honte de son acte, honte de son fiancé, honte d'elle-même, et toute cette honte va rejaillir sur sa famille qu'elle estime. Ensuite, Lebon est arrêté et sa carrière est totalement ruinée. Voilà donc du coup les projets d'épousailles à l'eau, et l'avenir apparaît à la jeune fille rempli d'écueils et de misères. Elle sait encore que tôt ou tard elle devra suivre le chemin que vient de prendre son fiancé, c'est-à-dire le chemin de la prison. Et vois-tu, Edna, où aboutit mon raisonnement? A ceci: pour éviter la honte et l'ignominie, Henriette a recours à l'unique moyen... le suicide!

—Oh! père, qu'oses-tu dire! exclama avec reproche Ethel, qui ne pouvait croire Henriette, qu'elle connaissait bien, capable d'aller jusqu'à une telle extrémité. Par surcroît, au fond d'elle-même, malgré l'assurance qu'en donnait son père, la jeune fille ne pouvait admettre qu'Henriette fût une voleuse. Elle avait trop appris à connaître la droiture et la probité de la petite canadienne. Elle ne pouvait non plus considérer Pierre Lebon comme un voleur. Non, ces deux êtres-là, tous deux faits de noblesse et de bonté, n'étaient pas les scélérats qu'on disait. Ils avaient été l'objet de quelque machination infernale préparée dans l'ombre par des coquins de la pire espèce. Oui, suivant son idée, les plans et le modèle du Chasse-Torpille avaient été enlevés par des ennemis de son père. Ces malfaiteurs, très au courant de la routine des bureaux des ingénieurs-fabricants, s'étaient arrangés pour faire retomber toutes les apparences sur Henriette et Pierre.

La jeune fille avait émis ces hypothèses avec une ferme conviction à son père qui, tout à fait aveuglé par les insinuations méchantes du colonel Conrad, son neveu, et ses calomnies, et aussi par les apparences nombreuses qui se réunissaient contre Henriette et Lebon, n'avait voulu rien entendre. Il avait même imposé silence à sa fille.

Aussi, aux paroles d'Ethel, assuma-t-il un ton autoritaire pour répliquer:

—Je dis suicide, Ethel, et je le maintiens. Cela suffit. D'ailleurs, ajouta-t-il moins sévèrement, le journal émet cette opinion.

Les deux femmes, assises l'une près de l'autre, demeurèrent silencieuses et consternées. Elles étaient habituées à respecter les opinions comme les volontés de l'ingénieur.

Conrad reprit, après un moment de silence:

—Ce que je ne peux comprendre, c'est le but de ces deux insensés. Oui, quelle idée folle les a pu pousser à ce vol? Lebon voyait son avenir assuré, il avait même devant lui un avenir brillant. Avait-il conçu l'idée de négocier son invention avec d'autres capitalistes, après avoir négocié avec moi? C'est stupide! Et l'autre, cette Henriette, une fille que j'avais toujours estimée et pensé intelligente? Non, vraiment, je n'en reviens pas!

L'ingénieur hocha la tête, se renversa sur le dossier de son fauteuil et tira de fortes bouffées de son cigare.

Une pendule sonna la demie de huit heures.

A l'instant même la sonnerie de la porte du hall vibra.

—Un visiteur! dit simplement Mme Conrad.

—C'est Philip, je parie, ajouta l'ingénieur.

Un domestique vint annoncer: « Monsieur l'avocat Montjoie ».

Ethel rougit en entendant prononcer ce nom, car Lucien Montjoie, c'était le rêve de sa vie future, celui qu'elle avait depuis longtemps choisi pour le compagnon de son existence, celui qu'elle aimait passionnément, celui, enfin, dont elle serait l'épouse fière lorsque viendrait l'automne. Ce mariage avait été en effet décidé à la fin de l'hiver, et les fiançailles avaient été fixées pour le 15 juin.

Mme Conrad, qui désirait ce mariage autant que sa fille, jeta à celle-ci un regard rempli de maternelle tendresse et sourit.

Quant à James Conrad, il dit rudement.

—Introduisez!

L'instant d'après, Lucien Montjoie apparaissait dans la grande porte en arcade du salon; il apparaissait froid, digne, sévère. Ethel frémit d'inquiétude, car jamais Lucien n'était venu avec cette attitude hautaine, et un vilain pressentiment l'assaillit. Pourtant, elle réagit promptement et voulut sourire au jeune avocat. Celui-ci ne parut pas voir le sourire de la jeune fille, il se borna à lui faire une légère inclination de tête. Puis il esquissa une petite révérence devant Mme Conrad et, regardant l'ingénieur, demanda d'une voix sourde en laquelle on pouvait devinèr quelque chose de contenu:

—Puis-je avoir un entretien avec vous, monsieur?

—Ah! vous désirez me parler? fit Conrad avec un accent peu invitant.

—Si vous voulez bien m'accorder cette faveur.

—Je le veux bien. Toutefois, je ne peux disposer de plus de dix minutes, attendu que je dois me rendre à Montréal par le traversier de neuf heures.

—Dix minutes... c'est tout ce qu'il me faut, répliqua Montjoie sans se départir de son ton hautain et froid.

—Veuillez donc me suivre, commanda Conrad.

Au ton de ces deux hommes et aux regards qu'ils se jetèrent l'un à l'autre, Mme Conrad et sa fille jugèrent que quelque chose d'anormal allaient se passer, et elles s'inquiétèrent vivement. Elles s'imaginaient qu'un malentendu était survenu entre ces deux hommes, mais elles croyaient que l'affaire s'arrangerait après quelques explications. Elles étaient loin de penser que la scène qui va suivre avait été provoquée par l'arrestation de Pierre Lebon.

Conrad avait conduit son visiteur à son cabinet de travail, au première étage. Il s'était assis et avait désigné un siège à l'avocat. Mais celui-ci d'un signe de tête refusa.

—Eh bien! qu'avez-vous à me dire? interrogea l'ingénieur avec un mouvement de contrariété.

—Monsieur, répondit le jeune homme d'une voix contenue, je viens d'avoir une entrevue avec Pierre Lebon aux quartiers généraux de la police, et savez-vous ce que j'ai appris?

—Qu'avez-vous appris?

—Ceci: que l'absurde accusation qui pèse sur mon ami et Mademoiselle Brière, dont vous avez dû apprendre la triste fin...

—En effet, interrompit Conrad sur un ton aussi froid que celui de Montjoie, je viens d'apprendre la nouvelle par les journaux.

—Eh bien! cette accusation absurde, je le répète, vient, me dit-on, de vous!

—C'est le cas.

—Vous avouez? fit Montjoie avec étonnement, tant il s'était attendu à une protestation énergique.

—Pourquoi nierais-je? Le crime de Lebon n'est-il pas assez expliqué?

—Expliqué!... fit avec animation l'avocat. Ah! c'est ainsi que vous expliquez, vous, un injuste soupçon? Une canaille s'est approché de vous, et cette canaille vous a dit: Je soupçonne Lebon... C'est lui qui a commis le vol avec pour complice sa fiancée, Henriette..." Et vous avez cru la canaille, et pour vous c'en est assez pour expliquer le crime. Ah! ça, monsieur, ne savez-vous pas raisonner à votre âge? Logiquement le vol est commis par l'individu à qui il profite...

—Ah! ah! ricana Conrad, je parie que vous pensez que ce vol ne saurait profiter à Lebon?

—Selon mon jugement et celui de tous les honnêtes gens, Lebon ne pouvait tirer profit de ce vol, c'est évident. Il avait fait avec vous une affaire magnifique, comme il le disait lui-même. Il était au comble de ses voeux, il voyait sa réputation faite comme sa fortune. Est-il sensé que, par un vol stupide, il ait tout ruiné?

—Oui, vol stupide, comme vous le dites. Et j'ajouterai: une folie impardonnable!

Montjoie garda le silence une minute en fixant son interlocuteur avec des yeux en lesquels on aurait pu lire ceci:

—Décidément, s'il y a un fou quelque part, le voilà bien devant moi!

Puis un sourire amer crispa ses lèvres, et il reprit sur un ton conciliant:

—Tenez, monsieur, écoutez-moi. Lebon m'a chargé de le défendre demain devant le tribunal d'enquête. Mais avant que l'affaire aille jusque-là, j'ai pensé qu'il y avait moyen d'arranger la chose.

—Comment? demanda Conrad, curieux.

—En retirant votre accusation.

—Pour cela il faudrait que Lebon fût innocent.

—Il est innocent, je le jure.

—La preuve?

—La preuve!... répéta Montjoie comme avec effort, mais tout... tout prouve son innocence: le caractère droit de Lebon, sa probité reconnue, toute sa jeunesse laborieuse, son désir ardent de se créer une situation honorable...

—Ce que vous émettez là, interrompit sèchement Conrad, ne pourrait être, à la rigueur, que des preuves morales. Mais ces preuves ne sauraient suffire, quoiqu'elles militent en sa faveur. Il nous faudrait tout au moins une preuve matérielle de son innocence.

Ce raisonnement parut surprendre Montjoie, il ne pouvait pas saisir la pensée de Conrad qui, sans le vouloir peut-être, venait de confondre l'esprit du Code qui exige contre le voleur une preuve matérielle, ou à conviction, mais non contre l'homme innocent. Car, selon les lois anglaises, tout accusé qui comparaît devant les tribunaux est censé être innocent jusqu'à ce qu'une preuve matérielle ou à conviction ait été présentée contre lui. Ici, au Canada, comme en Angleterre, l'accusé doit combattre devant les tribunaux pour maintenir intacte son innocence, tandis qu'en France, par exemple, l'accusé, étant reconnu comme coupable, doit combattre pour démolir cette culpabilité. Dans le premier cas c'est le tribunal qui cherche la preuve matérielle ou à conviction, dans le second c'est l'accusé qui cherche la preuve matérielle de sa non culpabilité. Montjoie, qui était renseigné sur les codes, ne pouvait donc sur le moment saisir la pensée de l'ingénieur. Aussi, demanda-t-il:

—Qu'entendez-vous par preuve matérielle?

—Prouvez-moi, par exemple, que les Plans et le Modèle du Chasse-Torpille ne sont pas en la possession de Lebon! Ou prouvez-moi encore qu'il n'a pas vendu ces plans et ce modèle à d'autres capitalistes!

—Oh! ceci nous le prouverons, Monsieur. Mais pour produire une telle preuve, comme vous le savez, il importe de trouver le ou les véritables voleurs. Mais cela pourra nous prendre plus ou moins de temps. En attendant, ce que je veux vous demander, c'est de retirer votre acusation simplement, afin que Lebon recouvre sa liberté.

—Ce que vous demandez est impossible.

—Pourquoi?

—Vous le savez bien: en retirant l'accusation, je reconnais l'innocence de Lebon.

—Si Lebon est inocent, que vous importe?

—Oui, s'il est innocent, ricana Conrad. Mais l'est-il?

—Ainsi, vous vous entêtez même contre le bon sens? demanda Montjoie, tremblant de colère.

—Les faits sont les faits!

—Les faits... vous les inventez! cria le jeune homme hors de lui.

Ces paroles amenèrent un rouge brûlant sur le front de l'ingénieur, qui gronda:

—Pesez vos paroles, jeune homme!

—Et vous, avez-vous seulement pesé vos actes? Avez-vous pesé vos paroles?

—Je n'ai pas de compte à vous rendre!

—Et moi, je vous en demande.

—Monsieur...

Les voix s'étaient élevées graduellement; elles avaient atteint un haut diapason, et debout, face à face, les deux hommes se regardaient avec défi.

—Je peux vous demander, reprit Montjoie d'une voix âpre, pourquoi vous lancez une folle accusation contre un jeune homme et contre une jeune fille de réputation sans tache. Mais puisque vous refusez de répondre, je le ferai pour vous. C'est parce que, peut-être, ces deux jeunes gens ne sont pas de la race à laquelle vous appartenez!

—C'est assez! rugit Conrad blême de colère. Les dix minutes que je vous ai trop généreusement octroyées sont expirées.

—Soit, répliqua Montjoie avec un sourd grondement, vous êtes chez vous et vous y êtes le maître. Mais nous nous reverrons!

—Pas dans cette maison à coup sûr, car dorénavant ma porte vous est interdite. Je n'aurai que le regrettable souvenir de vous avoir vu courtiser ma fille!

—Prenez garde au regret plus terrible de vos actions injustes dont rougira plus tard votre fille pour laquelle, je l'avoue avec franchise, je conserverai les sentiments les plus purs.

Et Montjoie quitta brusquement le cabinet de l'ingénieur.

Celui-ci se jeta furieusement dans un fauteuil où il demeura sombre et méditatif.

En bas, Ethel Conrad avait entendu les rudes paroles échangées là-haut. A deux ou trois reprises elle eut l'envie de monter. Sa mère, tout aussi inquiète et consternée, l'avait retenue. Mais quand elle entendit dans l'escalier le pas saccadé du jeune avocat, elle courut à sa rencontre dans le hall.

Le jeune home lui sourit tristement.

Elle pleura et bégaya:

—Hélas! Lucien, le malheur est sur nous!

—C'est votre père qui l'aura voulu... Adieu, Ethel!

—Adieu, Lucien!

Mais la jeune fille voulut le retenir...

Le jeune homme courut à la porte et s'élança dehors.

Ethel, à demi pâmée de sanglots, rentra, en chancelant, dans le salon et alla se jeter dans les bras de sa mère.

—Courage, Ethel, murmura celle-ci en embrassant longuement sa fille, tout s'arrangera, je l'espère!

II

L'ALERTE

Alpaca et Tonnerre avaient promis à Henriette de suivre aveuglément toutes ses instructions, quelque étranges et bizarres qu'elles puissent leur paraître. Aussi, avaient-ils tous deux lu et relu la lettre d'instructions signée William Benjamin. Et le lendemain même, nos deux compères, soignés et brossés, la mine haute, l'oeil en éveil, prenaient le chemin du Palais de Justice.

Aux abords il y avait foule ce jour-là. Un journal du matin avait promis à ses lecteurs des surprises dans cette affaire relative à l'inventeur du Chasse-Torpille. L'article avait été, au surplus, bien assaisonné « d'une intrigue d'amour », et cela était toute une tentation séduisante auprès du grand public. Et la foule se pressait dans le large couloir où s'alignaient les cabinets des magistrats et les salles de juridiction.

Or, parmi cette foule de curieux, on aurait pu remarquer quatre personnages qui, tout en ayant l'air indifférents, s'épiaient cependant du coin de l'oeil.

Celui de ces personnages qui paraissait attirer le plus l'attention était le Colonel Conrad. Guindé dans son uniforme, la mine écrasante, il faisait jouer son éternel stick.

Il allait et venait dans la foule compacte, le pas raide et mesuré, faisant résonenr le talon de ses bottes sur le parquet, et promenant autour de lui des regards hautains et dédaigneux. Et la foule se bousculait pour livrer passage à cet homme, non par respect, mais par crainte. Car le colonel avait en même temps un air terrible. Mais si, parfois, il croisait une femme jeune et jolie, il lui jetait un regard plein de convoitise et sa figure s'adoucissait comme celle de ces amoureux qui retrouvent une amante qu'ils ont longtemps cherchée; après l'inquiétude et l'angoisse, survient la joie qui allumine leurs traits jusque-là assombris.

Plus loin, ou découvrait une femme, toute vêtue de noir et très soigneusement voilée. Elle demeurait immobile, la tête droite, ses deux mains gantées fixées à sa sacoche qu'elle gar-

dait devant elle. Elle avait l'attitude d'une personne à qui l'on a dit:

—Attendez-moi ici, je vous retrouverai tout à l'heure.

Et cette femme attendait ou paraissait attendre.

Mais si la voilette eût été subitement relevée, on aurait pu observer que les regards aigus de la femme se reportaient alternativement sur deux personnages, et ces deux personnages étaient: l'un, le fringant colonel Conrad; l'autre, un tout petit jeune homme, imberbe, le teint frais et rosé, très joli garçon (et c'est peut-être ce qui attirait les regards de la femme voilée) vêtu d'un habit gris clair, coiffé d'un melon et portant sous son bras gauche une jolie serviette en marocain.

Ce jeune homme, on l'a deviné, était William Benjamin, et la femme voilée n'était autre que la mystérieuse Miss Jane.

Nous avons dit plus haut: « quatre personnages »... en effet, un quatrième personnage, bien connu aussi de notre lecteur, se trouvait là. Mais ce personnage semblait fort chercher à ne pas attirer l'attention sur lui, par le soin qu'il prenait à dissimuler sa présence dans les coins sombres ou derrière les groupes compactes. Ce quatrième personnage s'appelait Fringer... et Fringer observait tour à tour le colonel Conrad et la femme vêtue de noir.

Le colonel allait donc çà et là sans se douter de la surveillance active dont il était l'objet de la part des trois autres personnages.

Il s'arrêta soudain sans pouvoir réprimer un geste de surprise en voyant paraître dans le corridor deux individus qui, chose assez curieuse, ne lui paraissaient pas étrangers. Et ces deux individus étaient nos deux amis Alpaca et Tonnerre.

—Allons! se dit le colonel avec quelque inquiétude, que viennent faire ici ces deux croquants?

Miss Jane avait suivi les regards du colonel, et elle jeta un oeil scrutateur sur les physionomies de nos deux compères que, d'ailleurs, elle ne connaissait pas.

Fringer avait également suivi les regards de Philip Conrad, et il ne put s'empêcher de tressaillir en apercevant Alpaca et Tonnerre. Il pensa aussitôt:

—Voilà deux oiseaux dont j'ai vu le plumage quelque part!...

Quant à William Benjamin, il esquissa un sourire presque imperceptible aux deux compères qui, à leur tour, clignèrent de l'oeil. Mais si imperceptible que fût le sourire de William Benjamin, Miss Jane l'avait saisi au bond. Et elle pensa:

—Bon! entre ce jeune homme — très joli garçon, pour n'en pas disconvenir, — et ces deux lapins, il y a accointance... Nous aurons de l'oeil!

Le colonel avait bientôt détaché ses regards des figures placides de nos deux compères, pour aller à la rencontre de James Conrad qui venait d'arriver.

Au même instant, un jeune homme fendait la foule, heurtait rudement Alpaca et Tonnerre qui, non sans surprise, reconnurent leur victime de la rue Dorchester, c'est-à-dire l'avocat Montjoie, et lui, Montjoie, disparaissait derrière une porte qu'il avait ouverte et refermée avec violence.

... ...

Dix heures venaient de sonner.

Pierre Lebon, accompagné d'un policier, pénétra dans le couloir. Le jeune homme était pâle, mais il marchait d'un pas assuré, la tête haute, indifférent aux regards curieux qui se fixaient sur lui.

Miss Jane le regarda longuement et attentivement.

Le colonel, à la vue de sa victime, avait poussé son oncle du coude, et un sourire de haine et de triomphe avait glissé sur ses lèvres épaisses. James Conrad n'avait pas osé regarder le jeune inventeur.

Pierre, lui, ne vit pas ses ennemis. Ses premiers regards avaient de suite rencontré les figures placides d'Alpaca et Tonnerre à qui il adressa un petit geste d'amitié. Il disparut bientôt par une porte que le policier avait ouverte et refermée brusquement.

Alpaca poussa Tonnerre du coude et murmura:

—Monsieur Pierre nous a reconnus... c'est courtois de sa part, n'est-ce pas?

—Oui, Maître Alpaca, très courtois. Il se doute bien aussi que nous ne sommes pas rouillés.

—En effet, Maître Tonnerre, puisque nous n'attendons que le signal de Monsieur William Benjamin que j'aperçois à dix pas derrière nous.

—Et qui nous a souri tout à l'heure. Oui, cher maître, je le vois aussi, seulement il semble regarder curieusement cette jeune femme voilée et vêtue de noir... La voyez-vous, cher Maître?

—Je vois bien une femme voilée et de noir vêtue, Maître Tonnerre, mais rien qui m'indique sa jeunesse.

—Dame! sa tournure, la grâce et la souplesse de sa taille, tout me laisse deviner dans cette exquise personne une jeunesse éblouissante. Et, que vous soyez formalisé ou non, Maître Alpaca, je vous le dis en toute vérité: je donnerais volontiers dix Adélines comme la vôtre pour une moitié seulement de cette jolie personne!

—Maître Tonnerre, réprimanda sévèrement Alpaca, vous devenez licencieux!...

—J'exprime simplement mon admiration et mon enthousiasme, cher maître, est-ce péché donc?...

Laissons les deux anciens pitres et revenons au colonel. Il disait à son oncle:

—Si vous voulez demeurer ici un moment, j'irai aux informations.

—Quelles informations désires-tu avoir?

—Celle de savoir devant quel tribunal Lebon va comparaître.

—C'est bien, je t'attends, acquiesça l'ingénieur qui se sentait mal à l'aise dans cette foule d'individus de tous étages.

Le colonel s'éloigna.

Cinq minutes se passèrent ainsi, lorsque Pierre Lebon reparut toujours escorté de son policier. Il traversa le corridor central, enfila un petit couloir transversal, et, la minute suivante, le policier l'arrêtait devant une solide grille de

fer près de laquelle se tenait un porte-clefs, gros et court, la face rubiconde et l'air guilleret.

A travers la grille on découvrait une petite salle toute nue, hormis deux banquettes usées et sales posées le long des murs de pierre, et dans cette salle se trouvaient une douzaine d'individus d'aspect divers, de nationalités différentes et de tous étages... de ces gens, enfin, pour lesquels tous les geôliers, porte-clefs, policiers, magistrats de tous pays et de tous temps semblent manifester une sorte de paternel attendrissement... c'est-à-dire des prisonniers! Et dans cette salle Lebon fut poussé. C'est ainsi qu'on parque les bêtes dans les abattoirs...

Au gros porte-clefs souriant le policier fit cette recommandation:

—Gardez-moi ce gibier au fourneau pour vingt minutes!

—Vingt minutes de fourneau seulement! se mit à rire le gros gardien. Mais il ne sera qu'à moitié rôti! Et de son bon mot croyant avoir battu le policier, le gardien éclata d'un large rire qui fit sauter son ventre.

Mais comme tout bon policier ne se compte jamais pour battu, le nôtre de répliquer aussitôt:

—Soyez tranquille, père Thomas, on lui réserve une cuisson et un rôtissage bien en règle!

Et, très content qu'à sa boutade le père Thomas ne trouvât rien à répondre, le policier s'éloigna en adressant à lui-même de nombreuses félicitations.

Cependant, le colonel Conrad était revenu près de son oncle, l'ingénieur James Conrad.

—Mon oncle, annonça-t-il, Lebon va comparaître à la salle numéro Dix!

—Quand? interrogea Conrad avec un air ennuyé.

—Dans une demi-heure environ.

—En ce cas, rendons-nous à cette salle où nous y serons peut-être mieux que dans cette cohue où nous sommes rudoyés à chaque instant.

Les deux hommes quittèrent le grand corridor. Ils passèrent devant la femme voilée et vêtue de noir qui n'avait pas bougé de sa place. Le colonel, la devinant jeune et jolie, lui décocha un regard entreprenant. Mais elle détourna les yeux avec un hochement de tête méprisant.

Un sourd ricanement courut sur les lèvres du colonel qui disparut à la suite de son oncle.

La femme se mit à les suivre. Fringer, à son tour, quitta son coin sombre et suivit Miss Jane. L'instant d'après, tous quatre se trouvaient mêlés à l'auditoire qui emplissait le tribunal.

L'affaire en voie de jugement, à ce moment, se résumait à une simple querelle de voisins. Les deux avocats chargés des intérêts respectifs de leur client plaidaient à qui mieux mieux. Puis le magistrat, très ennuyé de cette futilité, rendit jugement sans savoir au juste de quoi il s'agissait, et appela d'un accent de mauvaise humeur...

—Pierre Lebon!

Le greffier cria à son tour d'une voix formidable:

—Pierre Lebon!

Un huissier s'élança aussitôt suivi de près par le policier qui avait amené Lebon des quertiers généraux de la police à l'Hôtel de Ville. Dans la salle du tribunal s'opérait un bruyant remue-ménage. Des gens, contents ou mécontents, s'en allaient, et c'étaient ceux qui avaient été intéressés à « l'affaire des voisins ». D'autres survenaient, poussés par la curiosité d'assister à « l'affaire Lebon ». Des reporters s'installaient au banc des journalistes. Les avocats des « voisins » se retiraient en se chamaillant.

Les avocats de l'affaire qui allait suivre prenaient place.

Montjoie était là, examinant soigneusement ses armes, c'est-à-dire ses notes et le plaidoyer qu'il voulait formuler pour obtenir la liberté de Lebon, en faisant rejeter l'accusation comme stupide. De son côté, l'avocat de la Courronne, s'apprêtait à faire maintenir l'accusation et à demander l'emprisonnement du prévenu en attendant qu'il fût jeté comme une proie à la cour d'assises.

Dans l'auditoire, plus nombreux de minute en minute, le nom de Pierre Lebon circulait. On commentait de cette affaire le peu qu'on savait. Mais l'opinion paraissait favorable à l'inventeur.

Le magistrat — qu'on appelle plus souvent « Recorder », pour plaire, nul doute, à nos amis anglais — homme bien replet, tranquille, serin, essayait en fronçant d'épais sourcils à se donner une mine formidable en attendant l'apparition du prévenu.

Les minutes s'écoulèrent... Lebon ne venait pas.

Impatient, le juge fit un signe au greffier. Celui-ci comprit, se leva et sortit du tribunal.

Cinq minutes encore se passèrent, lorsque l'huissier, le policier et le greffier reparurent avec des mines de chats échaudés.

—Eh bien... ce Lebon? interrogea durement le magistrat.

—Disparu!... répondirent d'un même voix bredouillante les trois serviteurs de la Justice.

A cette nouvelle, on serait porté à croire qu'il se serait produit un tonnerre d'exclamations et de trépignements. Non... rien de tel n'arriva. Un silence de mort pesa sur le tribunal, et tous les yeux demeurèrent comme figés sur l'huissier, le policier et le greffier qui, décontenancés, sans plus cet air gaillard qu'affecte cette sorte d'humains vis-à-vis du bon public, oui, l'huissier, le policier et le greffier avaient parfaitement la mine de trois criminels pris en flagrant délit.

Mais une éclatante rumeur s'élevait hors de la salle et dans le grand corridor, et cette rumeur mit fin au supplice de l'huissier et de ses deux confrères, car cette rumeur fit dévier l'attention du tribunal et de l'auditoire. Des cris mêlés de jurons retentissaient, des portes claquaient avec fracas, des pas précipités battaient les dalles du corridor, et vers ce corridor, où semblait s'agiter une épidémie anarchique, tout le tribunal, avocats, magistrat, greffiers, assistance, se rua pêle-mêle.

—Arrêtez-les!... rugissait le gros porte-clefs.

—Arrêtez!... arrêtez!... vociféraient des gens effarés sans même savoir qui l'on devait arrêter!

Et tout ce monde, comme saisi de folie furieuse, se précipita hors du Palais de Justice.

.. ..

Pour expliquer la disparition inattendue de Pierre Lebon et qui semblait si mystérieuse, il faut revenir juste au moment où le colonel Conrad et son oncle, la femme voilée, c'est-à-dire Miss Jane, et Fringer gagnaient la salle du tribunal.

A ce moment-là, le jeune homme en habit gris clair — celui qui disait s'appeler William Benjamin — s'approcha rapidement d'Alpaca et Tonnerre.

—Je constate, dit-il d'une voix basse, limpide et douce, que vous avez reçu mes instructions et les avez comprises.

—Nous avons fait de notre mieux pour nous en tenir à la lettre, expliqua Tonnerre avec une révérence.

—Ce serait donc temps perdu, et nous n'en avons pas à perdre, de vous dire de vive voix ce que je vous ai écrit... suivez-moi donc!

—Nous suivons! dit Alpaca sur un ton résolu.

Et les deux compères, en se donnant des airs de policiers, marchèrent d'un pas sec à la suite de Benjamin.

Le trio gagna le petit couloir conduisant aux salles des détenus. Il s'arrêta devant la grille derrière laquelle avait été poussé Pierre Lebon.

A la vue de ces trois personnages d'aspect imposant, le gros porte-clefs demanda avec complaisance:

Désirez-vous, messieurs, voir l'un des prisonniers?

—Le voir et l'emmener avec nous, répondit Benjamin d'un voix brève et impérative. Pierre Lebon! ajouta-t-il aussitôt d'une voix forte.

L'inventeur sursauta, ouvrit des yeux demesurés et parut se statufier. Mais il saisit les regards clairs et intelligents de Benjamin fixés sur lui, et, devinant qu'on venait le sauver, répondit:

—Présent!

—En effet, voilà bien Lebon, dit le porte-clefs. On me l'a confié en attendant que le tribunal le requiert.

—Voilà pourquoi nous sommes ici, répliqua Benjamin de sa voix brève. Et vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers Alpaca et Tonnerre, veillez bien attentivement sur l'accusé.

—Compris, dit Tonnerre, il sera entre bonnes mains.

—Ouvrez! commanda Benjamin au porte-clefs.

Celui-ci hésita. Il avait perdu sa jovialité. Il regarda de ses yeux gris et perçants Benjamin, ses deux "policiers" et Lebon. Benjamin frémit imperceptiblement. Car les minutes étaient précieusement comptées, quelques secondes seulement de retard, et l'entreprise pouvait rater. Il tira vivement de sous son bras sa serviette et dit:

—Au fait, j'oublie de vous montrer l'ordre du magistrat que j'ai ici...

Ce fut un Sésame!

—C'est inutile, monsieur, s'empressa de dire l'honnête gardien, j'ouvre...

Pierre Lebon sortit de la cellule, Alpaca et Tonnerre se postèrent militairement à ses côtés, puis Benjamin commanda d'une voix légèrement troublée par l'émotion:

—Et maintenant, vous autres, filez et vite!...

III

WILLIAM BENJAMIN

Vers les trois heures de relevée de ce jour, un tout jeune homme, mis avec une élégance parfaite, se présentait au bureau de James Conrad rue Saint-Jacques. Il fut reçu par une demoiselle qui, depuis la disparition d'Henriette Brière, agissait comme secrétaire.

James Conrad n'était pas revenu de son déjeuner.

Le jeune homme tira une carte de sa poche et dit:

—Mademoiselle, voulez-vous me permettre de laisser ma carte, attendu qu'une affaire très importante ne me permet pas d'attendre le retour de Monsieur Conrad? Je vous prie aussi de lui demander de communiquer avec moi par téléphone au Corona où je serai à cinq heures précises.

—Très bien, monsieur, répondit la secrétaire en prenant la carte présentée.

—Merci, dit le jeune homme avec une gracieuse révérence.

Une fois le visiteur éloigné, la secrétaire prit la carte et lut:

William Benjamin, Jr. Broker, Chicago.

.. ..

Nous nous transporterons encore à la résidence d'été de James Conrad, à Longueuil.

Une pendule dans le salon indique huit heures et quelques minutes, soir de ce même jour.

Le colonel Conrad vient d'arriver. Il est seul avec son oncle. Mme Conrad et sa fille sont en visite dans la Métropole.

James Conrad disait à son neveu:

—N'est-ce pas, Philip, que la disparition de Lebon est bien singulière?

—J'avoue qu'il n'a laissé aucune trace.

—As-tu retrouvé les deux individus dont tu m'as parlé et qui auraient, à ton avis, joué un certain rôle dans la fuite de Lebon?

—Non, mon oncle. Comme Pierre Lebon, ces deux hommes demeurent introuvables. Et voulez-vous savoir à quoi je pense?

—A quoi donc?

—Je pense qu'à cette heure il n'est qu'un seul homme qui puisse nous donner des explications sur la fuite de Lebon.

—Quel est cet homme?

—Montjoie! dit le colonel. Et une lueur de haine féroce sillonna ses prunelles jaunes.

—Tu penses donc que Montjoie est pour quelque chose dans cette affaire?

—Oui, je pense que lui-même a organisé la fuite de notre voleur.

—Peut-être, répliqua pensivement Conrad qui n'avait pas oublié l'entretien violent qu'il avait eu la veille avec le jeune avocat.

A cet instant, le timbre de la porte d'entrée annonça la venue d'un visiteur.

—Attendez-vous quelqu'un? demanda le colonel.

—Tiens, c'est vrai, j'avais oublié. C'est un inconnu qui a laissé sa carte à mon bureau avec prière de lui téléphoner à son hôtel. Je lui ai donné rendez-vous ici ce soir. Ce doit être lui.

Une servante apporta une carte de visite à l'ingénieur.

—C'est bien mon homme, dit Conrad en jetant les yeux sur la carte. Veuillez introduire ici même, commanda-t-il à la servante.

La minute d'après, un jeune et joli garçon, vêtu avec un goût irréprochable, pénétrait dans le salon.

—Monsieur James Conrad? fit interrogativement l'inconnu en regardant tour à tour le colonel et l'ingénieur.

Mais déjà ce dernier s'empressait au-devant de son visiteur, disant:

—Je suis celui que vous désirez voir, monsieur.

Et désignant le colonel, il ajouta:

—Le colonel Conrad, mon neveu...

L'inconnu s'inclinait, et Conrad ajoutait:

—Monsieur William Benjamin, Philip...

A ce nom de Benjamin, le colonel éprouva un vertige. Mais de suite il dévisagea le jeune banquier. Ses yeux jaunes étincelèrent de lueurs étranges. Ce William Benjamin, qui avait tant obsédé son imagination, enfin, il le voyait devant lui!

—Monsieur le colonel, disait Benjamin avec une aisance parfaite, je serai doublement heureux d'exposer l'affaire qui m'amène devant un représentant de l'autorité militaire.

Il ajouta en se tournant vers l'ingénieur:

—Pourvu, monsieur, que je ne sois pas importun...

—Pas du tout, cher Monsieur, sourit Conrad. J'ai, il est vrai, un rendez-vous d'affaires ce soir à Montréal, mais je peux vous accorder une bonne demi-heure.

—Merci, c'est plus qu'il ne m'en faut.

Et, ayant accepté le siège indiqué par l'ingénieur, Benjamin reprit avec le plus grand calme:

—Messieurs, je suis ici relativement à l'affaire du Chasse-Torpille Lebon.

Cette brusque entrée en matière sur un sujet si vif souleva chez l'oncle et le neveu un terrible émoi.

—Ah! fit Conrad d'une voix tremblante et avec ses paupières clignotantes, vous avez entendu parler de cette affaire?

—Et elle m'a intéressé au plus haut degré, au point que j'ai d'urgence lâché toutes mes affaires à Chicago. Donc, si je suis bien renseigné, ajouta-t-il en fixant l'ingénieur, vous êtes la personne qui avez acquis tous les droits à l'invention?

—Oui, dit Conrad.

—Et vous lancez l'affaire sans délai, paraît-il?

—Oui, en attendant de lancer le Chasse-Torpille, sourit ironiquement Conrad.

Benjamin fit entendre un petit éclat de rire et reprit:

—Mais cette affaire va entraîner, si je me base toujours sur mes renseignements, le placement d'un bloc énorme de capitaux?

—C'est vrai.

—Et ces capitaux sont assurés d'un gros rendement?

—Je le crois, répliqua Conrad très étonné de cet interrogatoire en règle que lui faisait subir cet étranger.

—Mais, poursuivit imperturbablement Benjamin, le plus raide de l'entreprise sera le versement de ces capitaux, en ces temps où le capitaliste a tous les choix à portée de sa main.

—C'est encore vrai.

—Alors, monsieur, pensez-vous trouver ces capitaux aisément?

—L'affaire est tellement intéressante, comme vous l'avez dit vous-même, que le premier capitaliste venu, il me semble, ne saurait avoir d'hésitation.

Et Conrad, qui se rappelait que son visiteur était ou pouvait être un riche banquier de Chicago, voulait être coulant.

—Votre raisonnement est fort juste, admit Benjamin. Oui, l'affaire est très intéressante, je le répète. Pourtant vous ne pouvez admettre qu'elle soit sans risque aucun, en dépit de ses hautes promesses.

—Je ne dis pas sans risque aucun, répliqua Conrad avec un sourire modeste. En affaires, et plus spécialement dans une affaire du genre de celle-ci, il y a toujours un risque quelconque plus ou moins dangereux.

—Bon, Monsieur Conrad, sourit Benjamin à son tour, je vois de suite que vous êtes un homme d'affaires; et comme tel vous devez être disposé à traiter d'une transaction qui n'entraînerait pour vous aucun risque... pas le moindre risque, souligna Benjamin avec un sourire candide.

—Je ne comprends pas bien.

—Je m'explique en vous proposant une transaction.

—J'écoute.

—Je vous propose cette transaction-ci: je vais vous racheter tous vos droits à l'invention, les plans, devis et modèle, avec un bénéfice net pour vous de cent mille dollars.

A cette proposition directe et inattendue les paupières de l'ingénieur battirent vivement. Le colonel ouvrit des yeux ahuris, et de suite sur ses grosses lèvres il commença à tortiller un sourire hypocrite et servile à l'adresse de ce jeune et joli garçon qui parlait de cent mille dollars comme d'un rien.

Car pour le colonel, comme pour beaucoup d'autres gens aussi honnêtes du reste, les gros chiffres avec le mot merveilleux « dollars » ont toujours la vertu de métamorphoser les caractères comme les consciences. Et de même que le colonel avait affecté jusqu'alors un dédaigneux maintien envers ce jeune homme à dollars, de même il se fût dorénavant roulé à ses pieds. Et il pensait avec rage tout au fond de lui-même:

—Je manque ma fortune... Oh! malheur à celui qui m'a volé!

Cependant Conrad répondait à la proposition de Benjamin.

—Votre proposition, monsieur, est très alléchante. Malheureusement, je ne pourrais y donner suite pour le moment.

—Peut-être avez-vous à consulter un associé?

—Oui, mais il y a autre chose aussi.

—Quoi donc?

—Les plans et le modèle que j'avais achetés m'ont été volés.

—Est-ce possible? s'écria Benjamin avec surprise.

—Le colonel Conrad peut attester de cette vérité.

Le colonel inclina la tête, disant:

—Ce que dit mon oncle est tout à fait exact.

Et en lui-même il pensa:

—Tiens! tiens! monsieur Benjamin a l'air tout étonné d'apprendre le vol des plans et du modèle. C'est curieux. Est-ce que Lebon ne l'en aurait pas prévenu? A moins que Lebon et monsieur Benjamin ne se connaissent pas encore?... C'est égal! Il faudra que je devienne l'ami de ce jeune homme, il m'intéresse beaucoup.

Déjà Benjamin demandait à l'ingénieur:

—Avez-vous pu retracer les voleurs?

—Oui, l'un d'eux a été pincé.

—Bon, voilà au moins un résultat.

—Mais l'autre... voulut continuer Conrad.

—Ils étaient deux? interrompit Benjamin très intéressé.

—Oui. Et cet autre, qui était ma secrétaire, une jeune fille en laquelle j'avais toute confiance, s'est noyée le lendemain du vol.

—Accidentellement?

—Volontairement!

—Un suicide! s'écria Benjamin comme effrayé. En même temps un fort accès de toux le secouait.

—C'est ce que nous croyons, et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable. Cette fille appartenait à une honorable famille pourtant.

—A moi, sourit Benjamin, cela paraîtrait plutôt invraisemblable.

—Si vous voulez. Mais en raisonnant la chose vous vous convaincrez comme moi. Vous allez voir: voici une jeune fille séduisante, instruite et d'un moral indiscutable. Il arrive qu'un jeune homme de bonne mine, ayant de l'avenir, mais effrénément ambitieux, entraîne cette jeune fille, saisie d'une folie d'amour, à la participation d'un crime quelconque. Qu'arrive-t-il? Cette enfant, pure jusqu'alors, se réveille au lendemain de son crime avec une conscience torturée et l'horreur de l'acte accompli. Alors, saisie par le vertige du remords, la terreur, et la conscience de son objection, elle court se jeter dans le fleuve... Voilà comment, le surlendemain de son crime, cette jeune fille fut repêchée du rivage de l'Ile Saint-Hélène... Ce n'était plus qu'un cadavre!

—C'est affreux! murmura Benjamin.

—Quant à moi, grogna le colonel, je trouve que c'est naturel, et je ne la plains pas.

Benjamin feignit de ne pas entendre la brutale remarque du colonel, et il demanda aussitôt à l'ingénieur:

—Mais, heureusement pour vous, vous tenez l'auteur principal du vol?

—Nous le tenions... mais il nous a échappé!

—Ah bah! fit Benjamin avec un air de doute.

—Ce matin même, alors qu'il était sous clef en atetndant sa comparution devant le tribunal d'enquête, le voleur s'est mystérieusement éclipsé.

—Et il était sous clef, dites-vous? fit Benjamin ahuri.

—Et gardé à vue!

—Ceci passe les bornes! s'écria le jeune banquier avec un sourire incrédule.

—C'est pourtant l'exacte vérité.

—Je veux bien vous croire, répliqua Benjamin. Mais avouez que le fait pourrait bien, sans plus d'explications, paraître incroyable.

—Oh! nous avons toutes les explications, dit Conrad avec assurance.

—Alors, ça va mieux. Et quelles sont ces explications? Car, décidément, vous m'intéressez au plus haut degré avec cette histoire d'évasion mystérieuse.

—Il n'y a plus de mystère, sourit James Conrad, puisque le fait est expliqué. Ecoutez, vous allez voir: le prisonnier venait d'être enfermé dans une salle commune où se trouvaient déjà une douzaine de détenus. La grille de fer, de toute solidité et fermée à triple verrou, était gardée par un porte-clefs. Or, voilà que trois individus s'avancent. Celui qui venait en tête, un tout jeune homme, portant une serviette sous le bras et se donnant des airs d'avocat, commanda au porte-clefs d'ouvrir la grille, disant qu'il avait ordre de conduire tel prisonnier devant le tribunal. Le porte-clefs hésita; mais la mine des deux autres individus fit penser au gardien que c'était là deux policiers, et puis le tout jeune homme exhibait déjà un ordre du magistrat chargé de l'affaire. Alors, la grille fut ouverte... Le reste se devine.

—Nul doute que ces trois individus étaient des complices.

—Je ne sais pas s'ils ont participé au vol; mais, chose certaine, ils ont été les auteurs de l'audacieuse évasion.

—C'est du véritable Nick Carter? s'écria Benjamin avec une grande admiration. Une jeune fille honnête et bonne, ajouta-t-il, qui, à l'instigation de son amoureux, commet un vol audacieux, puis se suicide! Ensuite, l'amoureux arrêté et qui s'évade sous le nez de la police de par l'aide et l'audace de trois inconnus... c'est magnifique! Et voulez-vous le savoir, c'est absolument « américain »! Good... very good!

—Et remarquez bien, reprit Conrad, que cela se passe en plein jour et sous les regards de la foule qui se presse, curieuse et avide de sensations, pour entendre le procès de l'homme qui s'évade juste au moment psycologique!

—C'est superbe! s'écria Benjamin enthousiasmé. C'est très américain, je vous le répète.

—Et maintenant, désirez-vous savoir le nom du voleur, de celui qui s'est évadé?

—Dites donc.

—Il se nommait Pierre Lebon!

—Lebon!... sursauta Benjamin, tandis que sa jolie figure imberbe exprimait l'ébahissement le plus profond.

—Oui, l'inventeur de ce même Chasse-Torpille.

—C'est impossible!

—Non... les preuves s'accumulent. Donc, Lebon m'ayant volé les plans, devis et modèles que j'avais acquis de lui, vous comprenez de suite l'impossibilité où je suis de discuter avec vous, pour le moment du moins, la transaction que vous me proposiez tout à l'heure.

—Mais ce Lebon va certainement être repincé, lui ou ses complices, sinon tous à la fois, fit Benjamin avec espoir. Quatre hommes ne disparaissent pas ainsi de la circulation comme dans un rêve.

—Certes, nous les retrouverons, car nous avons le signalement des trois individus qui ont aidé à l'évasion de Lebon.

Ces paroles amenèrent un imperceptible sourire sur les lèvres rouges et humides de Benjamin. Et pour comprimer un nouvel accès de toux, le jeune homme porta son mouchoir à sa bouche.

—Ah! vilaine toux... murmura-t-il. Et il ajouta en regardant James Conrad:

—Je souhaite que vous rattrapiez ce misérable. Toutefois, je dois vous avouer que cette affaire me contrarie fort.

—J'en suis fâché, dit Conrad, qui n'était pas moins contrarié que son visiteur.

—Ainsi vous n'avez aucune idée de ce que sont devenus ces plans et ce modèle?

—Aucune. Lebon, adroitement interrogé avant son évasion, n'a laissé soupçonner aucune piste. Du reste, il se proclame innocent.

—Naturellement, vous n'admettez pas son innocence.

—Non, puisque tout nous prouve que Lebon et son amante ont été les auteurs principaux du vol.

L'arrivée de Mme Conrad et de sa fille mit fin à l'entretien. James Conrad présenta son visiteur qui, devant les deux femmes, exécuta la plus gracieuse révérence.

Puis, l'ingénieur ayant consulté l'heure, déclara qu'il n'avait que le temps de se rendre à Montréal pour l'affaire qui l'appelait ce soir-là, ajoutant:

—Si vous le permettez, monsieur Benjamin, je vous laisserai avec Miss Ethel.

—Si mademoiselle le veut bien, répliqua Benjamin avec un sourire engageant, ce sera un grand plaisir pour moi tout en m'évitant la solitude d'une longue soirée d'hôtel.

La jeune fille sourit et s'inclina avec grâce.

—En ce cas, reprit Conrad, laissez-moi vous dire bonsoir et vous prier de vouloir bien nous honorer encore de votre visite durant votre séjour à Montréal.

—Je m'en ferai un plaisir, cher Moniseur, et tout l'honneur sera pour moi.

IV

LES GALANTERIES DE BENJAMIN

Sur un divan du salon Ethel Conrad et le pseudo-banquier de Chicago avaient pris place.

Mme Conrad s'était discrètement retirée, et les deux jeunes gens demeuraient seuls... seuls et silencieux.

Ethel, émue, un peu gênée, les regards abaissés, tripotait du bout de ses doigts mignons un ruban de sa robe. Quant au jeune homme, à demi tourné vers la jeune fille, il tenait sur elle ses yeux noirs pétillants de malice, pendant que ses lèvres rouges ébauchaient un petit sourire. Et ce sourire, pour un observateur qui eût été moins impressionné que la fille de l'ingénieur, ce sourire de Benjamin, disons-nous, avait quelque chose de moqueur.

Et maintenant, intimidée par ce silence troublant et surtout par le feu des regards qu'elle devinait attachés sur elle, la jeune fille rougissait...

Mais Benjamin comprit bien vite le malaise d'Ethel, et il rompit le silence:

—Pardonnez-moi, mademoiselle, mon attitude quelque peu discourtoise. Mais c'est plus fort que moi... je vous trouve... ravissante!

—Vraiment? sourit Ethel en relevant sur le jeune homme ses yeux bleu-de-ciel.

—Je vous trouve très jolie et charmante... répéta le pseudo-banquier avec son même sourire un peu moqueur.

—Vous me dites cela d'un ton et d'un air qui me font penser que vous ne dites pas très vrai, c'est-à-dire que vous ne pensez pas ce que vous dites.

—Sans doute, il vous appartient de penser ce que bon vous semblera; mais moi, de mon côté, il m'est bien permis de dire ce que je pense.

—Dire toute sa pensée n'est pas toujours de bon aloi!

—Quand il s'agit de choses, n'est-ce pas, comme je vous en dis depuis un moment, moi qui vous suis étranger? C'est vrai que cela pourrait ou peut n'être pas de bon aloi, et la chose pourrait être pire encore, mais seulement si j'avais affaire à une jeune fille moins intelligente...

—Encore? sourit Ethel, très flattée au fond de ces compliments répétés.

—Oui... encore! Et votre exquise personne exhale non seulement l'intelligence et le charme, mais aussi la bonté et la générosité.

—Vous me gênez, monsieur.

—Intelligence, charme, générosité... les trois qualités cardinales qui font la femme accomplie!

—Vous devenez flatteur!

—Dieu m'en garde! Tenez, vous me faites précisément penser à une petite histoire, une anecdote que me racontait, un jour, un peintre de mes amis. Benjamin s'interrompit sous la violence d'un accès de toux.

—Pardon! s'excusa-t-il un moment après, un mauvais rhume...

—Il faut le soigner, conseilla Ethel avec un tendre intérêt.

—Merci, je suivrai votre conseil dès demain. Ah!... je reviens à mon anecdote. Vous permettez?

—Oui, oui... vous m'intéressez vivement.

—Merci encore. Ce peintre de mes amis, donc, avait exposé un premier tableau à la National Gallery à New York. Il avait peu d'espoir com-

me peu de foi en son oeuvre. Le tableau reproduisait une scène d'amoureux avec, au bas, ces deux mots significatifs... « Première déclaration ». Un jour qu'il s'était rendu à la National Gallery, mon peintre aperçut un vieux monsieur, debout et front découvert, en contemplation devant le tableau. Ce vieux revoyait-il une scène de son passé? Une de ces scènes du jeune âge que la vieillesse ne saurait oublier, scènes qui lui font oublier un moment que ses pas vont bientôt franchir le seuil du néant. Ou bien l'art seulement était-il la cause unique de cette extase respectueuse? Durant quelques instants, mon ami considéra ce vieillard inconnu, puis il s'approcha et demanda:

—Que pensez-vous de ce tableau, monsieur?

Le vieillard répondit seulement:

—Je pense qu'il est admirable!

—N'est-ce pas un peu flatteur? s'écria le peintre qui s'était oublié.

—Flatteur... dites-vous? répliqua sévèrement le vieillard en jetant sur mon ami un regard profond. C'est donc, reprit-il toujours sévère, que vous êtes l'auteur de ce tableau?

—J''ai cet honneur... répondit le peintre gêné et confus.

Le vieux, alors, posa une de ses mains séniles sur l'épaule du jeune homme et lui dit avec une gravité impressionnante:

—Si vous ne voulez pas qu'on admire votre oeuvre et en dise le bien qu'elle mérite, décrochez-la et emportez-la chez vous!

Et sur ce il s'éloigna laissant mon peintre en fort piteux état.

—A présent, mademoiselle, ajouta Benjamin en riant, dites-moi si je dois cesser d'admirer et dire le bien que mérite l'oeuvre que je contemple en votre personne.

—Mais je ne suis pas un tableau! s'écria Ethel en riant aussi.

—Je le sais bien et je m'en réjouis. Selon moi, un tableau n'est que la reproduction inspirée; vous êtes, vous, l'inspiration vivante, et je ne peux vous dérober mes sentiments admiratifs. Et savez-vous l'idée qui me vient à l'improviste?

—Dites-la donc!

J'étais venu séjourner trois ou quatre jours au plus dans votre belle ville de Montréal, et voilà que dès cette heure je songe à prolonger mon séjour de trois mois.

—Vous vous y plaisez donc?

—C'est-à-dire que je m'y plairais fort, si je savais avoir l'avantage de vous voir un peu tous les jours.

—C'est très facile de me voir!

—Dois-je penser que je ne suis pas trop déplaisant?

—Vous êtes tout à fait aimable!

—Merci. Alors, c'est décidé: je reste à Montréal trois mois.

—Ah!... que je suis contente! s'écria la jeune fille hypnotisée à la fin par ce cajoleur de Benjamin.

—Seulement, reprit Benjamin, je dois vous prévenir de ce qui arrivera nécessairement au bout de ces trois mois.

—Vous m'effrayez!

—Oh! rassurez-vous, sourit le jeune homme, il n'y a rien d'effrayant... du moins en ce qui me concerne.

—Ce serait donc quelque chose me concernant qui arirverait au bout de ces trois mois? demanda Ethel très anxieuse.

—Vous et moi, oui...

—Mais quoi donc, encore?

—Eh bien, voici, puisqu'il faut l'avouer: il arrivera que je vous enlèverai!

—Que dites-vous? fit la jeune fille émue.

—Je dis que je vous enlèverai... mais légalement et si, naturellement, vous permettez que je vous enlève. Pensez-vous que ce sera possible?

—Dame!... il y a loin d'ici trois mois.

Et la jeune fille partit d'un long rire.

—Ne riez pas, dit le jeune homme, car je vous assure que trois mois sont vite passés.

—Oui, mais que d'événements pourraient survenir pour mettre entrave à vos projets! Par exemple, celui assez rationnel que je vous aurai déplu... que je ne serai plus aussi charmante... plus aussi jolie, comme vous disiez! Bref, supposez, acheva la jeune fille avec une pointe d'ironie dans son sourire, qu'au bout de ces trois mois je ne sois plus pour vous l'inspiration vivante, mais une simple reproduction, pas même inspirée, assez mal ébauchée!

—Je ne veux supposer rien de tel.

—Cela pourrait bien tourner de la sorte pourtant.

—Eh bien! faisons mieux: mettons que je vous enlève ce soir!

Et de plus en plus le sourire de Benjamin se faisait moqueur.

—En ce cas, il faudra bien que ce soit par la force! répliqua Ethel en égrenant, elle aussi, un joli rire moqueur.

—Ne m'en croyez-vous pas capable?

—Permettez-moi d'en douter!

—Soit, acquiesça Benjamin qui se mit à rire doucement. Seulement, vous me permettrez bien à moi, non de douter de vous, mais de poser mes lèvres sur ces jolis doigts de fée!

Et avant que la jeune fille eût pu offrir une résistance quelconque ou prévenir ce geste, Benjamin saisissait la main parfumée de la jeune fille et la portait à ses lèvres avec ardeur.

Elle rougit violemment, mais pourtant elle ne retira pas sa petite main moite de la main blanche de Benjamin qui ajoutait, toujours très souriant:

—Mademoiselle, quand je contemple ces jolis doigts et jette un regard vers ce piano solitaire et triste d'ennui, je me dis que ces touches d'ivoire et ces doigts blancs sont de très intimes amis, et que ceux-ci peuvent faire chanter à celles-là une de ces mélodies d'amour dont vous devez avoir le secret.

—Vous aimez les mélodies?

—Exécutées par vous, j'en serai extasié.

—Eh bien... je sais quelque chose qui vous plaira.

—Cela a-t-il un titre?

—Oui.

—Vous me le direz?

—Si vous y tenez!

—J'y tiens...

—Cela est intitulé... « Premier Baiser ».

—Charmant! s'écria Benjamin. Venez, je vous conduis.

L'instant d'après, l'instrument jetait aux échos de la villa une mélopée pleine de rêves et d'extase dont parurent s'enivrer les deux jeunes gens.

. . . . . .

Il passait dix heures lorsque Benjamin prit congé d'Ethel Conrad. Il disait en partant:

—Ainsi donc, vous me permettez de vous accompagner au bal militaire, lundi soir?

—Je serai enchantée! répondit la fille de l'ingénieur.

Et Benjamin, baisant pour la seconde fois la main délicieuse de la jeune fille, prit définitivement congé et gagna le quai de la traverse.

V

LA BELLE INCONNUE

Le traversier de Longueuil n'avait à son bord que cinq ou six passagers.

William Benjamin, désirant respirer plus largement l'air frais et embaumé de la soirée, monta sur le pont supérieur et alla s'accouder au parapet à l'arrière du navire. Le pont était désert. Pendant quelques minutes il demeura rêveur, ses regards attachés au sillage miroitant que laissait derrière lui le petit bateau.

Il tressaillit soudain et dressa l'oreille.

Derrière lui et tout près de lui, il lui sembla saisir comme des sanglots étouffés.

Il se retourna brusquement, et alors, dans la vague clarté qui l'environnait, il perçut la diffuse silhouette d'une femme qui, assise sur un banc et la figure dans les mains, paraissait pleurer à chaudes larmes.

Pris de soudaine compassion, il s'approcha de la femme et demanda d'une voix émue:

—Pourquoi pleurez-vous, madame?... Puis-je faire quelque chose pour soulager votre douleur?

La femme tressaillit, mit fin à ses sanglots et leva le front en dardant sur Benjamin des yeux noirs mouillés de larmes. Autant qu'il y pouvait voir dans la demi-obscurité qui régnait sur le pont du navire, le jeune homme du premier coup d'oeil jugea la femme jeune et jolie.

Le costume de couleur sombre qu'elle portait faisait mieux ressortir le teint presque laiteux de son visage sur lequel glissaient lentement des perles de larmes.

Très ému, Benjamin dit encore d'une voix chaude et sympathique:

—Madame, je ne suis qu'un étranger, mais tout ce qu'il me sera possible de faire pour vous être utile, je l'accomplirai avec plaisir.

La mise correcte du jeune homme, sa physionomie sympathique et sa voix douce et tendre parurent impresisonner l'inconnue. Ses regards s'éclairèrent d'attendrissement et sur ses lèvres rouges se dessina un pâle sourire.

—Merci, monsieur, pour vos offres de services, répondit l'inconnue d'une voix pleine de sanglots retenus. Je vous crois, ajouta-t-elle, parce que vous me paraissez bon et généreux.

—Hélas! quand je rencontre une douleur sur mon chemin, je me souviens que j'ai souffert aussi, et alors je sympathise avec ceux qui souffrent.

—Tous les hommes n'ont pas, malheureusement, les mêmes sentiments que vous!

—Que voulez-vous, madame! La nature humaine est si égoïste! On souhaite voir les autres s'attendrir sur nos chagrins, et l'on demeure indifférent à leurs peines. Puis-je vous demander encore la cause de votre douleur? acheva le jeune homme en prenant place sur le banc auprès de l'inconnue.

—Je vous le dirais bien... mais qui m'assure que je ne passerai pas à vos yeux pour une aventurière?

—Calmez vos craintes, je suis sûr que vous êtes une personne de toute honorabilité, cela se voit au premier abord.

—Merci pour ces bonnes paroles, monsieur, j'ai confiance en vous. Voici donc la mésaventure qui m'est arrivée. D'abord, je ne suis pas du pays. J'habite New York où mon père dirige une importante maison de crédit. J'étais venue visiter une tante à Montréal. A mon arrivée, j'appris que cette tante était en visite en Europe depuis quelques mois. J'étais venue pour la surprendre, et vous voyez que c'est moi qui fus surprise. Je me trouvai donc seule, inconnue et ne connaissant personne. Je décidai tout de même de séjourner quelques jours pour visiter la ville et ses environs. Cet après-midi j'ai visité l'Ile Sainte-Hélène. Puis je voulus voir le village de Longueuil. C'était encore un petit voyage sur l'eau. Car j'adore l'eau, monsieur. Ce fleuve me charme, j'ai pour la mer une admiration infinie. Donc, j'ai voulu me payer cette petite promenade à Longueuil, coquet village dont j'avais entendu parler. Il était environ quatre heures. J'étais sur ce petit bateau où il y avait foule. Là encore, tout ce monde m'était inconnu.

Nous arrivâmes à Longueuil. Je m'apprêtais à suivre les voyageurs sur le quai, quand je constatai que je n'avais plus ma sacoche. Comprenez-vous ma détresse?... J'avais perdu ma sacoche! Ou bien, on me l'avait prise à mon insu! Voyez mon désespoir! Ma sacoche contenait toutes mes valeurs. Je me trouvais sans un sou. Je fis part de mon malheur au capitaine. On fit des recherches. La sacoche demeura introuvable. Puis le capitaine et les gens qui m'entouraient eurent l'air de me regarder avec mépris. Je devinai leurs pensées outrageantes. Et mon supplice commença...

Je restai à Longueuil et j'y rôdai comme une âme en peine, comme une mendiante n'osant tendre la main. Le soir vint... La nuit... Que faire?... Que devenir?... Je décidai de regagner Montréal et mon hôtel où, peut-être, il me serait possible de communiquer avec mon père. Mais le capitaine refusa de me prendre à bord. Le bateau partit, revint... Pleurant, je suppliai encore le capitaine. A la fin, il consentit à me ramener à Montréal.

Vous voyez, monsieur, en quel embarras je me trouve à cette heure. Après avoir imploré le capitaine de ce bateau, il me faudra tout à l'heure

me traîner à genoux devant les gens de l'hôtel où je loge depuis deux jours. Et qui sait, si, là encore, on ne me prendra pas pour une drôlesse?

De nouveaux sanglots éclatèrent sur les lèvres de la pauvre inconnue.

Benjamin pensa qu'il se trouvait en présence d'une de ces jeunes demoiselles américaines qui ont toutes les audaces, ne doutent jamais de rien, et passent d'un pays dans un autre, seules, sans se faire accompagner, sûres qu'elles sont toujours que le meilleur compagnon de voyage est une jolie bourse bien nourrie.

Mais Benjamin possédait une âme sensible et généreuse. Voici ce qu'il proposa à l'inconnue.

—Mademoiselle, dit-il, il se peut fort bien que vous rencontriez à votre hôtel du mauvais vouloir, et je comprends qu'il est humiliant pour vous de demander à des étrangers souvent mal disposés les secours dont vous avez besoin. Mais si je puis vous inspirer quelque confiance, je vous prendrai sous ma protection durant quelques jours, après quoi je vous confierai à un ami intime qui part pour New York bientôt. Et soyez assurée que cet ami à moi est digne de toute votre confiance et qu'il vous ramènera saine et sauve sous le toit de votre père. Ma proposition vous agrée-t-elle?

—Ah! merci mille fois, monsieur, s'écria l'inconnue en saisissant les mains gantées de Benjamin qu'elle porta dévotement à ses lèvres. Qui que vous soyez, je vous bénis. Dès cet instant ma reconnaissance et mon dévouement vous sont acquis.

—Vous ne me devrez rien, mademoiselle, car je n'ai aucun mérite à vous tendre une main secourable que vous-même, j'en ferais le serment, m'auriez tendue si, dans le besoin, je me fusse trouvé sur votre passage.

Le traversier venait d'accoster à son quai.

Avant de s'engager sur la passerelle, Benjamin tendit un billet de banque au capitaine, disant:

—Je paye pour mademoiselle et moi...

Il s'effaça galamment pour laisser passer l'inconnue qu'il suivit ensuite sous la barbe ébahie du marin.

.. ..

Ce ne fut que sous l'éclat des lustres du Corona que Benjamin put à son gré étudier la physionomie de sa protégée.

Elle était vêtue d'une robe d'un gris très foncé à petites rayures rouges et blanches, et d'un manteau de nuance plus tendre. Une petite toque de soie noire ornée d'une unique petite plume blanche était coquettement posée sur une massive chevelure rousse qui étincelait de reflets d'or sous les feux des lustres.

Des yeux très noirs, humides de larmes encore, éclairaient une jolie figure d'un bel ovale et d'une peau presque laiteuse, figure qui demeurait empreinte d'une sorte de mélancolie farouche. Et sur des lèvres très rouges Benjamin pouvait saisir un petit sourire indifférent, presque dédaigneux.

Le jeune homme demeura un moment ébloui par la beauté étrange et hardie de cette inconnue. Puis il songea aussitôt à faire loger la jeune américaine. Il obtint une jolie chambre et commanda qu'on servit dans cette chambre une collation à la jeune fille. Puis il lui souhaita bonne nuit, promettant de venir le lendemain matin prendre de ses nouvelles.

—Je serai heureuse de vous revoir, dit l'américaine avec un beau sourire.

.. ..

Après avoir quitté l'inconnue, Benjamin rentra à son appartement qui se composait d'une chambre à coucher et d'un petit salon.

Dans ce salon, un jeune homme, étendu sur un divan, lisait et fumait.

Il se leva aussitôt et, mains tendues, courut au-devant de celui qui arrivait.

—Henriette!... s'écria le jeune homme avec ravissement. Enfin!... je n'ai cessé de trembler pour vous depuis votre départ de l'hôtel!

—Je vous avais pourtant prévenu, mon bon Pierre, que je ne courais aucun danger.

—C'est vrai, Henriette, mais c'était plus fort que moi. Ah! Henriette, qu'elle reconnaissance ne vous devrai-je pas! s'écria le jeune homme en serrant amoureusement la jeune fille sur lui.

—Pierre, vous me devrez seulement tout votre amour!

—Il est à vous tout entier et pour toujours!

—Pour toujours!... répéta Henriette avec un sourire mélancolique.

—Oui, Henriette, toujours... et ma vie entière sera consacrée à faire votre bonheur... tout votre bonheur!

—Dieu vous entende, Pierre!

—Mais dites-moi vite si vous apportez du nouveau!

—Oui, j'ai du nouveau. Mais auparavant laissez-moi me débarrasser de ces vêtements masculins dans lesquels je souffre énormément.

Elle disparut dans sa chambre à coucher. Dix minutes après elle reparut, mise dans une jolie robe d'intérieur, avec ses cheveux tombant en soyeux boudins sur son front, ses oreilles et sa nuque éblouissante de blancheur.

C'était bien Henriette, notre petite canadienne, mignonne et délicieuse toujours, avec, seulement, une physionomie un peu fatiguée.

—Voyons votre nouveau! dit Pierre Lebon en allumant une cigarette.

—D'abord, j'ai vu James Conrad et le colonel.

—Ah!... qu'ont-ils dit?

—Un tas de choses qui ne vous intéresseraient pas. Mais une chose certaine, c'est que tous deux me croient bel et bien enterrée en quelque cimetière. Ensuite, on est activement lancé à votre recherche.

—Je n'en doute pas. Mais les plans?... En savez-vous quelque chose?

—Oui, et moi seule peut-être le sais.

—Que savez-vous?

—Je sais que les plans, à cette heure, sont à New York.

—A New York!

—Oui, Pierre, à New York. Cela vous paraît étrange? Et je sais que ces plans ont été em-

portés là-bas par ce Kuppmein dont je vous ai parlé.

—Et le modèle? interrogea Pierre très anxieux.

—Quant au modèle, je sais rien de positif. Mais je pense qu'il est encore à Montréal. En quelle mains? C'est ce que je saurai probablement d'ici deux ou trois jours.

—Je le souhaite.

—Maintenant, mon ami, il est dangereux pour vous de rester trop longtemps à Montréal, vous allez partir pour New York.

—Quand?

—Mardi prochain, au plus tard.

—Que ferai-je à New York?

—Vous y surveillerez Kuppmein et un certain capitaine Rutten, espion allemand, qui loge au Waldorf ou au McAlpin. Mais comme ces gens changent très souvent de logis, vous visiterez tous les grands hôtels.

—Je trouverai l'homme, croyez-moi, Henriette.

—Observez, ajouta la jeune fille en riant, que je ne vous défends pas de mettre la main sur les plans, si vous avez cette chance.

—Soyez certaine que je ne manquerai pas l'occasion, si elle s'offre à moi.

—A présent, autre nouveau!

—Je vous écoute.

Henriette raconta comment elle avait pris sous sa protection une jeune américaine, et elle ajouta:

—J'ai promis à cette jeune fille qu'un ami à moi la ramènerait à son père à New York.

—Moi, n'est-ce pas?

—Oui, vous-même, Pierre; et je m'imagine bien que ce sera pour vous une compagne de voyage intéressante.

—Le nom de cette jeune fille de banquier?

—Elle a inscrit son nom au livre des hôtes... Jenny Wilson.

—Tiens! fit Pierre en riant, si mademoiselle était fille du président de la république?... Quelle aventure cela ferait pour un « criminel » en rupture!

—Oui, mais elle n'est fille que de banquier, mon pauvre Pierre, sourit Henriette.

—N'importe! je conduirai volontiers Miss Wilson sur Wall Street.

—Ou sur Fifth Avenue...

Tous deux se mirent à rire.

. . . . . .

Revenons, puisqu'on en parle, à cette jolie inconnue que William Benjamin, c'est-à-dire Henriette Brière, avait prise sous sa protection.

La jeune fille vient de terminer la collation qu'on lui a apportée et dont on aperçoit les restes sur un guéridon placé au centre de la chambre.

Debout et face au miroir d'une table à toilette, elle défait avec une lenteur capricieuse sa massive chevelure rousse qui retombe lourdement sur ses épaules demi nues. En un tour de mains adroit elle rassemble la masse de cheveux et en fait un épais rouleau qu'elle attache avec un ruban bleu. Elle se contemple un instant, elle jette au miroir un sourire de triomphante moquerie. Sa physionomie s'est dépoullée de ce morne désespoir que William Benjamin avait observé.

Elle quitte la table de toilette et d'un pas nonchalant elle se dirige vers le guéridon. Il se trouve là des cigarettes. Elles en prend une, l'allume et marche vers le lit blanc. L'instant d'après, elle est paresseusement étendue, les jambes croisées, son bras gauche replié sous sa tête rousse avec à ses lèvres sa cigarette fumante.

Si, à cette minute, Kuppmein fût entré là, il eût de suite reconnu Miss Jane.

Et elle, Miss Jane, murmurait entre deux bouffées:

—Je veux être damnée si ce joli et généreux William Benjamin n'est pas femme ou fille! Oui, je le jurerais, c'est une femme! Qui est-elle?... Dans quel but se déguise-t-elle ainsi?... Quelle affaire traite-t-elle avec Conrad?... Et cet ami à elle, qui me ramènera chez mon père?...

Elle fit entendre un sourd ricanement et reprit:

—Ou je me trompe fort, ou je suis sur la piste du modèle qu'on m'a enlevé!... Allons! conclut-elle, je n'aurai pas perdu mon temps aujourd'hui! Et, à présent, je vous dis à demain, Monsieur William Benjamin!...

VI

LE BAL MILITAIRE

Le lundi, 14 mai, de même qu'Ottawa demeurait encore sous le charme des sublimes paroles du brillant homme d'Etat français, Monsieur Viviani, de même Montréal demeurait sous l'effervescence de l'enthousiasme avec lequel elle avait acclamé Joffre, le vainqueur de la Marne. On eût dit que l'intrépide Héros de France avait semé au cours de son rapide passage l'électrisation avec laquelle il avait fait mouvoir les glorieux escadrons de la République Française. Son nom était sur toutes les lèvres et son image dans tous les coeurs!

Un bal militaire avait été lancé pour le soir de ce même jour.

C'était à l'Aréna, et l'immence salle regorgeait.

Peu après huit heures, les premiers personnages que nous pouvons reconnaître sont William Benjamin faisant son apparition avec Ethel Conrad à son bras, et l'ingénieur et sa femme.

Benjamin, tout à fait irréprochable dans son habit dont la boutonnière est fleurie d'un bouton de rose blanche, garde sur sa physionomie une mine conquérante. Ethel est toute ravissante dans sa robe de crêpe blanc, et elle se pend avec un abandon charmant au bras de son beau cavalier.

Un employé a conduit les quatre personnages à une baignoire d'où ils peuvent surveiller les danseurs du premier quadrille.

Quittons ces personnages pour un moment et montons à la galerie où se sont réfugiés des couples plus intéressés à leurs amours qu'aux danses et contredanses que dirige la musique de l'orchestre.

Mais il n'y a pas uniquement que des amoureux dans cette galerie!

Car, sur la première rangée et appuyés contre la rampe, nous pouvons remarquer deux individus que nous connaissons bien: ce sont les deux « gentlemen » Fringer et Grossmann.

Ils causent tous deux à voix basse et de temps à autre ils promènent autour d'eux un regard méfiant.

—Fringer disait avec son sourire ironique:

—Mon cher Grossmann, il faut que nous soyons bien sûrs d'avoir le modèle à temps, sinon...

—Je suis sûr de cela, interrompit Grossmann de son accent grognon. Je suis plus sûr que tu l'es toi-même de retrouver ton homme, ton capitaliste, ici dans une pareille cohue. Et mieux que ça: je suis plus sûr de moi-même que je ne saurais l'être de ton particulier qui, il me semble, ne se montre pas bien vite.

—Tu doutes qu'il viendra, alors?

—Je doute et je ne doute pas. Seulement, je me demande comment tu vas le reconnaître dans le pêle-mêle d'en bas.

—Je le reconnaîtrais entre dix mille, répliqua Fringer avec assurance. Et puis, ne te fais pas de bile inutilement, j'ai prévenu mon homme, et il viendra nous rejoindre ici.

A peine avait-il achevé ces mots, que Fringer sentit une main peser rudement sur son épaule.

Il se retourna vivement et reconnut Peter Parsons.

—Eh bien! messieurs, fit ce dernier sur un ton dégagé, j'espère que je ne suis pas trop en retard?

—Nullement, répliqua Fringer.

Et il ajouta en désignant Parsons à Grossmann:

—Voici notre homme d'affaires!

Grossmann tressaillit, puis salua Parsons d'un signe de tête. Fringer fit asseoir le nouveau venu entre lui-même et Grossmann, disant:

—Ainsi, nous serons mieux pour causer.

—Soit, dit Parsons rudement. Mais comme j'ai un rendez-vous ailleurs bientôt, allons au fait sans tarder!

—Nous le voulons bien, répondit Fringer, car nous aussi nous avons rendez-vous ailleurs. J'attaque donc l'affaire, écoutez...

Et regardant Parsons dans les yeux, il prononça:

—Nous avons le modèle!

Un léger tressaillement agita la barbe noire de Parsons, qui demanda aussitôt d'une voix un peu tremblante:

—Où est-il?

Fringer désigna Grossmann et répondit:

—Voilà l'homme qui, seul, peut répondre à votre question!

Parsons et Grossmann s'observèrent un moment: Parsons avec une sorte d'étonnement, Grossmann avec un air soupçonneux et défiant, car pour lui ce Peter Parsons n'avait nullement l'allure d'un millionnaire.

—Eh bien? interrogea Parsons, ce modèle... où est-il?

Les yeux de Grossmann louchèrent terriblement et le monstre répondit:

—Je vois, en effet, que vous êtes pressé. Mais comme je suis tout aussi pressé que vous, je suis d'avis que la première question entre nous doit être celle qui concerne la monnaie!

—Combien voulez-vous?

—Combien payez-vous? rétorqua Grossmann.

—Mille! répondit Parsons.

—Non! dit Grossmann.

—Deux mille!

—Allez au diable!

—Soit, fit Parsons en se levant pour se retirer.

—Minute! prononça Fringer.

—Parlez! dit Parsons. Mais, je vous le répète, je suis pressé.

—Je ne dirai, que ceci, reprit Fringer en clignant de l'oeil à Grossmann: j'ai sous la main deux autres acheteurs, dont l'un à cinq mille et l'autre six mille!

Un sourire moqueur se fit jour entre la moustache et la barbe de Parsons.

—C'est-à-dire, fit ce dernier avec mépris, que vous voulez empocher cinq mille dollars?

—Non... six mille! corrigea Grossmann, pas une tôle de moins.

Parsons parut réfléchir un moment. Puis, regardant Grossmann entre les yeux, il demanda:

—Ce modèle est entre vos mains?

—C'est-à-dire que je sais où le prendre.

—Ah! ah! fit simplement Parsons qui garda le silence et pensa:

—Je n'ai qu'à épier ce revenant de l'autre monde et lui enlever le modèle qui m'appartient, quitte à lui faire avaler une autre balle qui pourrait être, cette fois, la bonne. Mais il y a le cas aussi où un hasard imprévu pourrait faire échouer ce projet. D'un autre côté, ce William Benjamin va donner au moins cinquante mille dollars pour le modèle. Si donc j'en paye six mille à ces vauriens, j'aurai réalisé encore un joli bénéfice. Et pas un risque avec Benjamin! Soit donc, je leur paye six mille.

Et il demanda à Grossmann:

—Quand pouvez-vous me livrer ce modèle?

Grossmann consulta sa montre et dit:

—Il est huit heures et demie... entre onze heures et minuit nous pourrons bâcler l'affaire.

—Où pourrons-nous nous rencontrer?

—Mais vous êtes sûr de verser les six mille? demanda Grossmann avec son air défiant.

—Oui, en beaux billets de banques aussi.

—En ce cas, vous viendrez rue Dorchester. Vous connaissez peut-être l'endroit?... Numéro 1144...

—Oui, je serai là vers onze heures.

—Nous y serons aussi, dit Grossmann.

Après une poignée de mains Parsons quitta les deux Allemands.

A cet instant la valse succédait aux quadrilles, et une nuée de couples enlacés glissaient sur le parquet.

Lorsqu'il fut descendu de la galerie, Parsons s'arrêta un moment à l'arrière de la salle pour promener un regard curieux sur les valseurs. Son regard s'arrêta sur un couple qui passait non loin de lui dans un bercement cadencé que soutenait fort bien la musique langoureuse de l'orchestre. Les sourcils de Parsons se froncèrent et une sorte de sourd grondement passa

entre ses lèvres. Puis il haussa les épaules avec dédain, pirouetta sur ses talons et quitta l'Aréna.

Or, le couple qu'avait regardé Parsons nous est connu: oui, c'était William Benjamin et Ethel Conrad.

Après vingt minutes de valse le pseudo-banquier et la jeune anglaise revinrent à leur baignoir. Au même instant un employé apportait à Benjamin une lettre.

—Pour moi? demanda le jeune homme avec surprise.

—N'êtes-vous pas Monsieur William Benjamin? interrogea l'employé.

Alors Benjamin regarda la suscription et reconnut son nom.

—C'est juste, dit-il à l'employé, cette lettre porte mon nom. Merci.

Il brisa aussitôt l'enveloppe et en tira la note suivante:

> Si Monsieur William Benjamin désire toujours acquérir le modèle de certain Chasse-Torpille qui l'intéresse, il est prié de se trouver à onze heures et demie rue Dorchester, No 1144. Il sera attendu.

Aucune signature n'apparaissait au bas de cette note.

Un sourire vague plissa les lèvres du jeune homme, et il glissa la lettre dans sa poche.

Ethel, qui l'avait observé, lui demanda avec un sourire ingénu:

—Je vois, grâce à Dieu, que ce n'est pas une mauvaise nouvelle?

—Au contraire, sourit Benjamin, la nouvelle qui m'arrive est mauvaise!

—Mon dieu! vous m'effrayez!

—Ne vous effrayez pas outre mesure, mademoiselle. J'ai dit mauvaise nouvelle, en ce sens que j'aurai l'immense regret de vous fausser compagnie dès que sonneront onze heures. On m'assigne un rendez-vous de la plus haute importance pour mes affaires. J'ose espérer que vous ne m'en tiendrez pas compte.

—Pas du tout. Je ne voudrais d'ailleurs en aucune façon qu'une bonne affaire pour vous fût manquée à cause de moi et par ma faute.

—Merci. Mais, je vous prie de le croire, je reviendrai vous rejoindre ici. Je ne serai peut-être qu'une heure absent.

Un fort accès de toux secoua la poitrine du jeune homme. Il s'excusa aussitôt, disant:

—Vilaine toux... vilaine toux...

—Vous ne la soignez donc pas? fit avec inquiétude la jeune fille.

—Si, si, mademoiselle, mais j'ai si peu de temps que je la soigne fort mal. Mais ce n'est rien... un courant d'air que j'ai dû prendre ici... Ça va passer...

—Bon! voilà mon cousin, le colonel, interrompit Ethel. Je gage qu'il nous cherche.

Elle agita son mouchoir dans la direction de l'entrée principale de l'Aréna.

C'était bien ce brave et précieux colonel, bien guindé et toujours le stick à la main. Car le colonel paraissait tenir à son stick comme un fou à sa marotte, attendu que l'un n'est pas complet sans l'autre.

Le colonel vit le signal d'Ethel. Il grimaça un sourire et se dirigea de suite vers la baignoire.

De nouveaux quadrilles venaient de se former.

. . . . . .

Dix heures étaient sonnées.

Benjamin et Ethel Conrad venaient de se joindre à un groupe de valseurs. Les deux jeunes gens attiraient l'admiration générale.

Le colonel, très mauvais danseur, se contentait de faire du bel esprit à Conrad et à sa femme qui, de son face-à-main, suivait avec orgueil les évolutions savantes et gracieuses de sa fille au bras du beau Benjamin.

Tout à coup l'ingénieur fit un geste d'étonnement et s'écria:

—Ah! ça, Philip, ai-je la berlue? C'est bien Lebon que je vois là enlacé avec cette rousse!... Et ses yeux clignotaient furieusement derrière le lorgnon que d'une main tremblante il tentait d'assujétir sur son nez.

Le colonel regarda attentivement le couple indiqué par son oncle. Il tressaillit violemment... Oui, il reconnaissait parfaitement Pierre Lebon. Mme Conrad elle-même assurait que cet élégant jeune homme était bien l'inventeur du Chasse-Torpille. Mais n'était-ce pas inimaginable?

Et le colonel, ensuite, se mit à examiner la compagne du jeune homme. Certes, elle lui était inconnue. Pourtant... est-ce qu'en son souvenir il ne revoyait pas quelque image semblable ou à peu près? Est-ce que cette tête aux reflets de flammes rouges ne lui était pas un peu connue? Et la peau un peu laiteuse de ce visage? Et ces lèvres d'un fort beau rouge? Et ces yeux étincelants, plus noirs que de l'ébène? Oui, n'avait-il pas, en creusant ses souvenirs, aperçu cette belle image quelque part comme dans l'encadrement d'une porte?... Et d'une porte... oui, d'une porte qui faisait face à son logis sur la rue Metcalf?

Alors un nom vibra aux oreilles du colonel, un nom qui faillit le faire tomber à bas de son siège, un nom qui le frappa au coeur, mais pas mortellement, par bonne chance, et ce nom, c'était...

Miss Jane!...

—Oui, Miss Jane!... murmura-t-il avec un sourire en lequel on aurait pu découvrir quelque chose de perfide, et de très perfide quand il se dit à lui-même avec une sorte de rugissement joyeux:

—Oui, Miss Jane... Miss Jane avec Lebon!... Allons! le diable est pour moi!

—Eh bien! demanda Conrad avec impatience sans quitter des yeux l'inventeur et sa partenaire, ne reconnais-tu pas notre Lebon?

—Oui, répondit le colonel, c'est lui. Quelle audace!

—Mais cela pourrait bien être une simple ressemblance! émit Mme Conrad.

—Edna, répondit Conrad sur un ton convaincu, je te dis que c'est Lebon, c'est-à-dire notre voleur!

—Attendons qu'il se rapproche de nous, pro-

posa le colonel, qui ne pouvait croire à tant d'audace de la part de l'inventeur, nous verrons bien.

A ce moment le couple s'était perdu à l'extrémité opposée de la salle immense. Pour quelques minutes on ne le vit pas. Puis il reparut, tournoyant, glissant, se rapprochant et bientôt il passait sous la baignoire.

Alors le colonel se pencha sur la rampe et prononça assez haut pour être entendu:

—Bonsoir, monsieur Lebon!

Pierre leva la tête et lança aux Conrad un sourire moqueur.

James Conrad bondit.

—Eh bien! Philip, ne vois-tu pas que c'est lui?

—Je n'ai plus un doute, répondit le colonel en ébauchant un sourire féroce. C'est à nous, à présent, de ne pas le manquer.

—Que penses-tu faire?

—Prévenir la police!

—Comment?

—Par le téléphone, c'est le mieux que nous ayons à faire.

—C'est vrai, admit Conrad. Allons de suite aux bureaux de l'administration. Edna, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, durant notre absence ne perds pas Lebon de vue.

Et les deux hommes quittèrent la baignoire.

Or, depuis un quart d'heure environ, deux individus étaient venus se poster dans l'allée conduisant à la baignoire des Conrad. Debout, immobiles et silencieux, ils paraissaient très indifférents à tout ce qui les entourait. Seulement, de temps à autre, on aurait pu voir les regards de ces deux hommes glisser furtivement vers les occupants de la baignoire.

Puis l'ingénieur et le colonel un peu plus tard avaient passé devant ces deux individus sans remarquer leur présence.

Alors, l'un d'eux se pencha à l'oreille de l'autre et dit:

—Avez-vous saisi le manège, Maître Tonnerre?

—Oui, Maître Alpaca, à ce point que je ne serais pas surpris de voir bientôt surgir quelques braves policemen.

—Maître Tonnerre, vous pensez juste: ces deux hommes vont donner l'alarme, tandis que cette dame solitaire dans sa baignoire va tenir ses beaux yeux fixés sur notre bienfaiteur, de sorte qu'il ne pourra échapper. Comprenez-vous?

—Oui, je comprends, cher Maître. Mais que déduisez-vous de tout cela?

—Pour le moment je ne déduis pas, mais je conclus comme ceci: vous irez en sourdine prévenir Monsieur Lebon, et moi j'irai distraire un peu cette jolie dame, de telle sorte qu'elle ne puisse voir par quelle porte Monsieur Lebon se sera donné de l'air.

—C'est compris.

Et Tonnerre partit en se faufilant au travers des groupes et gagna l'arrière de la salle pour y attendre le passage de Pierre Lebon.

De son côté, Alpaca, avec son air le plus posé et le plus digne, se dirigea vers la baignoire.

A la vue de cet homme inconnu, Mme Conrad sursauta.

—Madame, dit Alpaca de sa voix profonde et basse, voulez-vous pardonner mon intrusion?

—Qui êtes-vous? balbutia la femme de l'ingénieur, très surprise.

—Si c'est mon nom, madame, que vous désirez savoir, je dois vous prévenir qu'il est très laid. Mais si, au contraire, c'est mon état ou ma profession...

—Eh bien?

—Je vous avouerai humblement que j'ai l'honneur d'appartenir au Barreau.

—Ah! fit simplement Mme Conrad qui se demandait ce que pouvait bien lui vouloir cet homme du Barreau.

Mais cet « ah » laconique de la dame n'avait rien de bien engageant pour la conversation que désirait avoir Maître Alpaca. Aussi, se trouva-t-il fort embarrassé. Tout de même il réussit à bredouiller en rougissant très fort:

—Si donc, chère madame... Et ne trouvant pas ses mots, Alpaca se mit à faire révérences sur révérences.

Mme Conrad eut bien envie de rire, mais rire pouvait paraître hasardé; elle préféra dompter l'hilarité qui la chatouillait et prendre un air offensé pour demander:

—Eh bien! que me voulez-vous, monsieur?

Le ton peu tendre de la dame de céans parut réveiller les idées endormies d'Alpaca. Il répondit:

—Pardon, madame, ce n'est pas à vous précisément que j'ai affaire, mais au colonel Conrad!

—Ah! vous connaissez le colonel? fit la dame un peu adoucie.

—C'est l'un de mes meilleurs amis, répliqua Alpaca sans broncher et toujours avec sa révérence. Mais au cours de cette révérence l'oeil de notre ami avait ricoché en-dessous vers la porte de sortie, et cet oeil avait surpris Tonnerre quittant la salle suivi de près par Lebon et sa danseuse.

Mme Conrad disait:

—Je suis chagrinée, monsieur, mais le colonel vient de quitter la salle.

—Malchance! gémit Alpaca. Mais reviendra-t-il bientôt?

—Certainement.

—Je reviendrai, madame, je reviendrai... Pardon, madame, pardon encore une fois... Je vous prie de m'excuser, madame... votre humble et respectueux serviteur...

Et Alpaca quitta la baignoire à reculons, lentement, courbé en deux...

William Benjamin revenait à la baignoire avec Ethel. En passant près d'Alpaca, il lui souffla ces mots sans que la jeune fille en eût connaissance:

—Onze heures... rue Dorchester!...

Alpaca fit signe qu'il avait compris et s'éloigna. L'instant d'après il sortait de l'Aréna.

Il était temps: déjà des constables fermaient les portes empêchaient toutes sorties.

Cet incident causa quelque émoi dans la salle... Pourquoi fermait-on les portes?

On se regardait. On se questionnait. D'aucuns, plus curieux, interrogeaient les constables. Mais ceux-ci ne savaient rien, sinon qu'on leur avait donné l'ordre de fermer les portes et

d'empêcher quiconque de sortir ou d'entrer.

Cependant la musique allait toujours et les valseurs devenaient plus nombreux.

Dix minutes s'écoulèrent, puis une douzaine de policiers firent irruption dans la salle.

Il y eu une grande sensation...

L'orchestre se tut.

Les danseurs demeurèrent immobiles, et un silence relatif s'établit de toutes parts. Les policiers parcouraient les groupes, scrutant les visages, dévisageant chaque individu.

James Conrad et le colonel, demeurés près de la grande porte soigneusement gardée par quatre constables, suivaient les policiers de l'oeil et attendaient nerveux et impatients.

Les agents de police allaient toujours, sans résultat encore.

Ils firent ainsi le tour de la salle, puis ils visitèrent la galerie, mais sans trouver la personne qu'ils cherchaient.

Et lorsque, enfin, ils vinrent rendre compte de leur mission au colonel, celui-ci ne put réprimer un geste de rage et dit avec un juron:

—Vous êtes venus trop tard... Lebon est parti!

VII

RUE DORCHESTER

Comme il l'avait dit, onze heures venues, Benjamin prit congé des Conrad. Le colonel était déjà parti.

Benjamin monta dans un tramway en direction de l'est, descendit à l'angle de la rue Peel, gagna à pied la rue Dorchester. Une fois là, il vit venir de son côté un homme parteur d'une valise, et cette valise éveilla de suite la curiosité de Benjamin.

—Oh! oh! voilà une valise qui me rappelle certains souvenirs! Est-ce qu'elle ne serait pas par hasard celle qui contient ce que je cherche? Ah! si cela était...

L'individu porteur de la valise marchait lentement et avec précautions. Benjamin ne pouvait voir ses traits, il en était trop loin, mais l'homme avait l'air d'un gaillard de haute taille.

—Je pense, se dit le jeune homme, qu'il importe de jouer serrer et de ne rien laisser au hasard; si je ne me trompe pas, cet homme va précisément là où j'ai été prié de me rendre moi-même. Allons! pourvu que je trouve mes braves au poste!

Et rapidement il se mit à poursuivre son chemin, car il avait résolu de distancer l'inconnu. Après cinq minutes de marche, il tourna la tête et ne vit plus que la vague silhouette de l'homme à la valise. Il allait traverser la rue dans un endroit fort peu éclairé, lorsque deux silhouettes humaines lui barrèrent la route.

—Ah! ah! c'est vous? fit Benjamin en s'arrêtant net.

—Et tout à votre service, mademoi...

—Chut! interrompit Benjamin en posant un doigt sur ses lèvres.

Et d'une voix rapide et basse il ajouta:

—Vous voyez l'homme qui vient là-bas?

—Nous le voyons, dirent Tonnerre et Alpaca d'une même voix.

—Eh bien! arrangez-vous pour le débarrasser de la valise dont il est porteur. J'ai comme idée que cette valise est d'une extrême importance pour nous.

—Compris, capitaine! dit Tonnerre.

—Vous serez satisfait de notre besogne, conclut Alpaca en faisant une révérence.

—Je compte sur vous.

Et Benjamin poursuivit sa route.

L'instant d'après il s'engageait dans un parterre abandonné et gagnait la maison inhabitée que nous connaissons et que Kuppmein avait appelée « nos quartiers généraux ».

De leur côté Alpaca et Tonnerre avaient continué leur chemin et s'étaient bientôt trouvés nez à nez avec le porteur de la valise, et qui n'était autre que ce brave Grossmann.

—Bonsoir, cher monsieur! prononça Alpaca sur un ton demi railleur.

—Tiens! s'écria Tonnerre avec un ravissement affecté, une ancienne connaissance précisément! Comment allez-vous cher ami?

Et Tonnerre tendait sa main large ouverte à Grossmann qui s'était arrtêé tout ahuri et tâchait, dans la vague clarté de la rue, de reconnaître ceux à qui il avait affaire.

Puis, ne découvrant que deux inconnus, il grommela:

—Au diable les amis! Je ne vous connais pas! C'est une rerreur que vous faites, passez votre chemin!

—Une erreur! cria Tonnerre en haussant les épaules. Ah bah! vous nous avez vus de travers!

—C'est certain, appuya Alpaca. Car nous, nous avons conservé votre souvenir dans nos coeurs comme dans nos mémoires, n'est-ce pas, Maître Tonnerre?

—La pure vérité, cher Maître Alpaca! Voilà donc ce que c'est que l'amitié, et dites-moi de compter sur elle dorénavant!

—Ingratitude! proféra Alpaca d'une voix sombre.

—Hélas! soupira Tonnerre en secouant la tête. Et dire et penser que nous lui avons sauvé la vie!...

—Je vous répète que vous me prenez pour un autre! grogna Grossmann qui ne savait plus quelle attitude prendre.

—Est-il un peu têtu? fit Tonnerre avec impatience. Il veut ignorer de nous connaître! Que pensez-vous de cela, Maître Alpaca?

—Je pense que c'est peut-être dû à un excès de fatigue qui lui dérange la mémoire, car cette valise qu'il porte à sa main droite me paraît très lourde.

—C'est juste! admit Tonnerre. Mon cher ami, ajouta-t-il en regardant Grossmann sous le nez, si je vous aidais à porter un peu cette belle valise?

Et ce disant il avançait la main vers la poignée de la valise.

Croyant avoir affaire à des maraudeurs, Grossmann fit un bond énorme en arrière.

Mais d'un bond en avant Alpaca était sur lui et disait de sa voix grave:

—Ne redoutez rien de nous, c'est un simple service que nous désirons vous rendre.

—Nous désirons seulement, dit Tonnerre à son tour, vous soulager de cette lourdeur massacrante.

En même temps que ces paroles il posait une main résolue sur la poignée de la valise.

—Observez, cher monsieur, reprit Alpaca, que nous vous serons d'une protection effective contre les détrousseurs d'honnêtes gens.

—Ah! ça, lâchez donc! hurla Tonnerre qui cherchait vainement à desserrer la poigne solide de l'Allemand.

—Prenez donc les bons moyens, maître Tonnerre! conseilla Alpaca.

Tonnerre ne se fit pas répéter la recommandation. D'un mouvement rapide comme la pensée il se baissa et mordit à pleine dents la main de Grossmann.

Grossmann poussa un cri de douleur et lâcha prise.

—A la bonne heure! dit Alpaca.

Mais au cri poussé par Grossmann des ombres humaines surgirent tout à coup d'une sombre encoignure à quelques pas de là, et s'élancèrent au pas de course du côté de nos amis.

—Allerte! cria Tonnerre.

—En avant! rugit Alpaca.

Et d'un solide coup d'épaule ce dernier envoya l'Allemand rouler à dix pas sur la chaussée et, suivi de Tonnerre qui s'était emparé de la valise, partit dans une course de géant.

Les deux compères n'allèrent pas loin. Ils s'arrêtèrent net en apercevant trois hommes qui, avec une attitude résolue, s'avançaient à leur rencontre.

—Bon! dit Tonnerre, nous voilà pris entre deux feux!

—Bah! fit Alpaca avec un grand dédain, qu'est-ce trois hommes pour nous?

—Certes, j'avoue que c'est peu de chose. Mais remarquez qu'il peut s'en suivre une bagarre, et dans une bagarre on ne sait jamais ce qui arrive. Il peut aussi s'en suivre que nous perdions cette magnifique valise! Voilà donc un risque que je ne me conseille pas de prendre!

—Vous avez raison, Maître Tonnerre. Eh bien! puisque la porte d'arrière et celle d'avant nous sont fermées, passons par celle d'à côté!

—Laquelle? demanda Tonnerre avec surprise.

—Celle-ci! dit Alpaca en indiquant une haute palissade qui fermait une cour très noire.

—Allons! acquiesça Tonnerre.

Aussitôt et avec une agilité remarquable les deux anciens pitres sautèrent la palissade pour tomber dans la cour, au fond de laquelle s'élevait une maison aux fenêtres closes et obscures.

Tous deux s'avancèrent à pas de loup vers la maison, avec l'espoir de trouver à l'arrière une issue qui les conduirait sur quelque ruelle noire et déserte.

Mais comme ils atteignaient la maison, les hurlements d'un chien à la chaîne s'élevèrent dans la nuit paisible. Puis un châssis à l'étage supérieur glissa brusquement dans ses rainures, une tête d'homme se pencha par l'ouverture. Alpaca et Tonnerre levèrent les yeux. Ils virent le bras de l'homme s'allonger dans leur direction, et au bout de ce bras un revolver. L'homme, en même temps, rugissait d'une voix de stentor:

—Au voleur!

—Tais-toi, animal! cria Tonnerre.

Mais la voix de ce dernier fut couverte par deux coups de feu.

—A terre! clama Alpaca.

Ce disant il s'aplatit sur le sol, exemple que suivit promptement Tonnerre.

—Au voleur! au voleur! répéta la voix effarée du propriétaire de la maison.

—Nous les tenons! firent des voix à quelques pas de là. Et six hommes se précipitèrent bientôt et tombèrent sur Alpaca et Tonnerre qui ne voulurent offrir aucune résistance.

—Tenez bien! cria l'homme à la fenêtre, je descends vous éclairer!

A ce moment accourait Grossmann jurant et criant:

—La valise!... la valise!... Otez-leur la valise!

—Quelle valise? demanda l'un des trois hommes qui maintenaient Alpaca.

—La valise qu'ils m'ont volée, les brigands!

Tous les regards fouillèrent l'obscurité qui régnait autour. Puis un autre demanda:

—Voyez-vous une valise par ici, vous autres?

—Aucune! répondit une voix.

—Du diable si l'on peut y voir des valises dans cette noirceur! grommela un autre.

A cette minute le propriétaire de la maison apparaissait sur le perron, tenant une lampe d'une main et son revolver de l'autre. Et cet homme, tout frémissant de terreur, demanda:

—Dites donc, tenez-vous encore les voleurs?

Mais alors, au lieu de policiers qu'il s'était imaginé trouver là, le propriétaire reconnut des militaires.

Et l'un d'eux répliqua:

—Des voleurs, dites-vous? Mieux que ça, mon vieux, ce sont des espions!

—Des espions! répéta le propriétaire ahuri. Dans ce cas, débarrassez-en mon terrain au plus vite!

—Patience! ça va être fait!

—Mais ma valise! rugit Grossmann... il faut trouver ma valise!

Dans le cercle de lumière pâle décrit par la lampe que tenait le propriétaire, on se mit à chercher. On fouilla minutieusement les alentours. Après quelques minutes de recherches inutiles, l'un des militaires se tourna vers Grossmann et lui dit d'une voix bourrue:

—Tu vois bien, l'homme, qu'il n'y a pas de valise ici.

—A moins que celui-ci ne l'ait mangée! ricana un des soldats en enfonçant son genou dans le ventre d'Alpaca, qui fit entendre une plainte de douleur.

—C'est plutôt ce petit vieux! nargua un autre, car il m'a l'air joliment ventru!

Et, imitant le geste de son camarade, il donna un dur coup de genou dans l'abdomen arrondi de Tonnerre.

Tonnerre poussa un hurlement de douleur...

—Non, dit le soldat en riant, il n'y a rien là-dedans que du vent!

Grossmann, pestant, jurant, se mit à chercher sa valise par toute la cour.

Les soldats ne s'en occupèrent plus, et comme ils avaient des ordres, ils entraînèrent Alpaca

et Tonnerre sur la rue, au grand soulagement du propriétaire qui rentra dans sa maison. Une auto stationnait non loin de la palissade. Un des soldats lança un coup de sifflet, et l'auto se mit en mouvement pour venir stopper devant la grille de la palissade. En quelques instants Alpaca et Tonnerre furent déposés dans la machine sous la garde de quatre solide gaillards, puis l'auto partit rapidement dans la direction de l'est de la ville.

. . . . . .

Mais le dénouement de cette aventure n'arrangeait pas évidemment les affaires de Grossmann.

Désespéré, prêt à vendre son âme à tous les diables, il quitta la cour et se dirigea en tibubant vers la maison où il avait rendez-vous.

Il trouva le vestibule de la maison éclairé. Il heurta rudement la porte et entra.

Trois hommes paraissaient l'attendre avec impatience et inquiétude, et à la vue de Grossmann, ils tressaillirent. Et ces trois hommes étaient Benjamin, Parsons et Fringer.

Benjamin tressaillit de joie, car il revoyait Grossman sans la valise.

Les deux autres tressaillirent d'anxiété.

—Eh bien! demanda Parsons d'une voix à peine distincte... le modèle?

—On vient de me le voler! gronda Grossmann d'une voix sourde et tremblante de rage.

Benjamin sourit imperceptiblement.

Parsons pâlit.

Fringer jura.

—Et comment vous a-t-on volé ce modèle? interrogea Benjamin, qui ne remarqua pas les regards sanglants que lui décochait Parsons.

Grossmann raconta alors la scène que nous venons de décrire.

Une nouvelle imprécation jaillit de la bouche crispée de Fringer.

Quant à William Benjamin, il haussa les épaules avec ennui et dit:

—Puisque c'est ainsi, je n'ai plus rien à faire en cette maison. Bonsoir, messieurs!

Et il sortit avant qu'aucun des trois autres personnages n'eût songé à le retenir.

Suivons Benjamin.

Une fois sur la rue, il prit la direction de l'est d'un pas rapide. Mais il n'alla pas loin: il s'arrêta à cinquante verges environ de la maison qu'il venait de quitter, et il dissimula sa personne dans l'obscurité d'une ruelle.

Il attendit un quart d'heure. Bientôt un pas résonna sur le trottoir. Quelques instants après un homme passa à dix pas de Benjamin, et cet homme, il le reconnut pour Peter Parsons. Il se mit à le suivre d'assez près.

Parsons gagna la rue Bleury, descendit la côte, prit à gauche Lagauchetière et alla s'arrêter devant cette même maison où, un soir, Miss Jane l'avait suivi.

Benjamin, un peu étonné et désorienté peut-être, alla se poster dans un passage obscur à proximité. Il attendit. Parsons était entré dans la maison. Un quart d'heure s'écoula, et le bruit d'une porte qu'on ouvre et referme attira l'attention de Benjamin. L'instant d'après un homme passa devant l'ouverture du passage, et quoique l'endroit fût peu éclairé, le pseudo-banquier reconnut le passant...

—Le colonel!... murmura-t-il.

Oui, c'était bien le colonel Conrad qui venait de sortir de cette maison où quelques minutes auparavant Peter Parsons était entré.

—Allons! se dit Benjamin avec un soupir de satisfaction, j'avais deviné juste. Décidément, la partie est à demi gagnée.

Et il ajouta avec un petit ricanement moqueur:

—Je crois, Monsieur le colonel Conrad, qu'avant longtemps nous pourrons rire!...

VIII

L'ETRANGE AVENTURE DE TONNERRE ET ALPACA

Pour expliquer l'arrestation inattendue de Tonnerre et Alpaca, il nous faut revenir au moment où, à l'Aréna, le Colonel et James Conrad avaient vu Pierre Lebon leur échapper. Mais avant l'incident, le colonel, à l'instant où l'on fermait les portes de l'Aréna, avait aperçu dehors deux individus qui n'avaient pas manqué d'exciter sa curiosité: c'étaient nos compères Alpaca et Tonnerre.

—Bon! s'était dit le colonel, je retrouve encore ces deux oiseaux. C'est assez drôle que là où se trouve Benjamin ou Lebon, se trouvent aussi ces deux croquants. Cette fois, je vais prendre mes précautions...

La minute d'après où l'on avait constaté que Lebon n'était plus à l'Aréna, le Colonel, tout en rage, avait vu passer près de lui deux militaires, dont l'un portant le galon de caporal.

—Bonsoir, caporal! dit-il

Le militaire ainsi interpellé s'arrêta court, manifesta sa surprise, puis salua.

—Approche! commanda le colonel.

L'autre obéit, tandis que son compagnon se mêlait à la foule.

Pendant cinq minutes le colonel entretint mystérieusement le caporal, puis, comme ce dernier approuvait de la tête les choses que lui confiait son supérieur, celui-ci demanda:

—Puis-je compter sur toi et tes hommes?

—Oui, mais je n'ai ici que six de mes hommes.

—C'est assez, sourit le colonel. Rassemble-les à toute vitesse et conduis-les sur la rue Dorchester. Là, je suis sûr, que vous trouverez le gibier en question.

—C'est bien, monsieur, dit le caporal.

—Tiens, prends ceci en attendant, ça vous permettra de vous procurer quelques flacons pour passer la nuit.

Et il mit dans la main du caporal quelques billets de banque.

Le caporal empocha l'argent, fit le salut réglementaire et alla à la recherche de ses hommes.

—Bien, se dit le colonel avec un sourire satisfait, si je manque Lebon, je compte bien tenir dans mes mains mes deux oiseaux et par eux obtenir des renseignements qui me vaudront de l'or!

Et nous savons comment les deux oiseaux

dont parlait le colonel, c'est-à-dire Alpaca et Tonnerre, avaient été arrêtés par les soldats.

Et l'auto, qui avait emporté nos deux amis, après avoir traversé la ville et pris le chemin de la Longue-Pointe, s'était arrêtée devant une maison inhabitée tout enfouie dans un bouquet d'arbres, non loin du fleuve.

La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée et un étage. Elle était complètement dénudée. Les soldats firent entrer leurs prisonniers dans un grand hall et s'arrêtèrent devant une porte placée sous l'escalier qui s'élevait vers l'étage supérieur. Le caporal ouvrit cette porte et dit à ses hommes:

—Vous allez me fourrer ces deux espions dans cette cave, en attendant les ordres du colonel. Puis deux d'entre vous garderont la porte, et deux autres iront garder le soupirail dans la cour. Allons! ouste...

Cet ordre fut aussitôt exécuté.

Sans un mot ni un geste de résistance Alpaca et Tonnerre se laissèrent pousser dans la cave dont ils dégringolèrent le raide et sombre escalier.

Le caporal verrouilla la porte. Une fois que deux hommes furent postés à cette porte et deux autres au soupirail dans la cour, il dit au soldat qui lui restait:

—Nos prisonniers sont en sûreté et le diable seul pourrait les sortir de là. Quant à nous, nous allons reprendre l'auto pour aller informer le colonel que ses ordres ont été exécutés, puis nous reviendrons avec quelques provisions.

Il cligna de l'oeil à son compagnon avec un air entendu, et tous deux gagnèrent l'auto qui, bientôt, reprenait à toute vitesse le chemin de la cité.

. . . .

—Eh bien! cher Maître Alpaca de mon coeur, que déduisez-vous de cette bonne aventure?

Dans la noire humidité de la cave la voix aigrelette de Tonnerre résonnait en échos sardoniques et sinistres.

—Pour le moment, cher ami, répondit la voix plus caverneuse d'Alpaca, j'ai le regret de ne trouver aucune déduction.

Deux soupirs énormes traversèrent le silence funèbre qui plana après ces paroles.

—Pourtant, reprit Tonnerre au bout de quelques minutes, nous ne pouvons, sans courir le risque d'affecter nos précieuses santés, demeurer dans cette noirceur humide et moisie.

—Je suis en tout de votre avis, cher Maître Tonnerre; et je médite en cet instant précis sur les avantages imprécis de cette maxime plus imprécise encore: « Cherche, et tu trouveras! »

—Que voulez-vous chercher en cette occurrence?

—Une porte donc!

—Une porte!... ricana aigrement Tonnerre. Hélas! je n'en vois qu'une, et bien gardée encore!

—Maître Tonnerre, réprimanda sévèrement Alpaca, souvenez-vous qu'il y a toujours deux portes!

—Oui, je me souviens: la porte par laquelle on entre et la porte par laquelle on sort!

—Vous voyez bien!

—Oui, je vois, ou plutôt je sais où trouver la porte par laquelle on descend dans ce tombeau; mais à la porte par laquelle on en sort... chi losa!

Le silence se fit de nouveau entre les deux amis. Or, à cet instant, la cave eût été subitement illuminée, on aurait pu voir Maître Tonnerre assis sur la dernière marche de l'escalier, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains et la physionomie fort perplexe.

Quant à Maître Alpaca, il avait trouvé, en tâtonnant, quelque chose qui lui avait semblé une caisse vide quelconque sur laquelle il s'était incommodément assis. Et pendant qu'il cherchait en son profond cerveau la déduction miraculeuse demandée par Tonnerre, ses doigts distraitement et fébrilement tiraillaient sa barbe.

Le silence dura longtemps.

L'unique bruit qu'on pût entendre était le murmure de deux voix d'hommes qu'on saisissait confusément, et ces voix étaient celles des deux soldats qui gardaient la porte là-haut. Les deux disciples du dieu Mars se contaient de petites histoires, non par goût de faire la causette, mais uniquement pour écarter le sommeil qui alourdissait leurs paupières.

Enfin, Tonnerre parla de nouveau:

—C'est égal! dit-il avec un lourd soupir, pourvu qu'on sorte de ce trou demain ou après-demain; et pourvu, après en être sortis, que nous retrouvions notre valise!

—Au fait, fit Alpaca, cette valise... je l'avais oubliée tout à fait. Dites-moi donc, Maître Tonnerre, ce que vous en avez fait!

—La chose est simplette, ricana Tonnerre, je l'ai mise dans une armoire!

—Hein! exclama Alpaca avec surprise.

—C'est comme je vous le dis.

—Pas dans une armoire de cette maison où nous avons été arrêtés cette nuit?

—Mais oui, dans cette maison même.

—Maître Tonnerre, s'écria gravement Alpaca, gardez-vous de vous moquer de moi!

—Ne vous formalisez pas, cher Maître de mon coeur. Je m'expliquerai en ajoutant que l'armoire en question est une cave tout aussi jolie et logeable que celle que nous avons le plaisir d'habiter en ce moment.

—Je ne comprends pas.

—Je m'expliquerai davantage. Ecoutez. Vous vous rappelez bien, ayant si bonne mémoire, que, juste au moment où ce benêt de proprio nous tirait dessus, vous criâtes: A terre!...

—Je me rappelle parfaitement la circonstance.

—Vous vous rappelez aussi que je vous précédais de quelques pas et que je touchais presque à la maison?

—Je crois me rappeler ce détail.

—Or, au moment où j'obéissais à votre recommandation, je distinguai vaguement une légère ouverture pratiquée dans le socle de la maison... c'était un soupirail. Me saisissez-vous, cher Maître?

—Non, je vous écoute seulement, sourit Alpaca.

—Très bien. Voilà donc ce qui arrive: ce soupirail aperçu soudain fait naître en mon esprit avisé une idée lumineuse. Je fourre la valise

dans le soupirail et je la pousse dans la cave, juste au moment où les aigrefins de là-haut se jetaient sur nous.

—En sorte que pour cette nuit la valise occupe un logis à peu près semblable au nôtre?

—Vous l'avez deviné!

—Supposez, maintenant, Maître Tonnerre, que votre benêt de proprio découvre la valise dans sa cave...

—Voilà bien pourquoi, Maître Alpaca, je vous faisais observer que nous ne pouvons moisir ici.

—C'est vrai, votre raisonnement est fort judicieux... Cherchons donc une issue! Vous avez des allumettes?

—Oui, je vais en profiter pour fumer une pipe. D'ailleurs, il n'y a rien comme de fumer un peu pour vous donner des idées.

Et Tonnerre, ayant bourré sa pipe, frotta une allumette. Mais avant de tirer sa première bouffée il voulut regarder autour de lui.

—Si au moins, remarqua-t-il, on avait oublié en cette cave quelque flacon enduit de vénérable poussière et rempli de certaine liqueur telle que je me rappelle en avoir dégustée au cours de mon existence!

Alpaca aussi avait promené un rapide coup d'oeil autour de la cave.

—Rien ici, fit-il, sauf nos deux personnes et cette méchante caisse qui me sert de siège.

—Rien!... répéta Tonnerre avec un soupir de regret et en portant à sa pipe l'allumette à demi consumée.

Mais il s'arrêta en entendant heurter rudement la vitre du soupirail. En même temps une voix rogue disait du dehors:

—Holà! toi, le vieux!... Eteins ton luminaire, ou je tire dessus!

Nos deux compères levèrent les yeux et virent derrière le soupirail étinceler le canon d'un revolver.

—J'éteins... j'éteins, capitaine! cria Tonnerre qui souffla vivement son allumette.

Mais il grommela aussitôt:

—L'animal! s'il m'avait laissé le temps d'allumer ma pipe!

—Il n'a pas l'air de badiner non plus! fit remarquer Alpaca.

—Sale anglo! grogna Tonnerre. Si jamais celui-là me tombe sous la patte, je lui apprendrai, moi, à fermer sa musique!

Il demanda quelque peu narquois:

—Qu'allons-nous faire, Maître Alpaca.

—Attendre! répondit laconiquement ce dernier.

—Attendre... quoi?

—La mort... peut-être!

Et la voix profonde d'Alpaca résonna si lugubrement que Tonnerre frissonna jusqu'à la moelle de ses os et garda le silence.

. . . . . .

La nuit s'écoula, lente, froide, triste, créant en l'esprit des deux anciens pitres des pensées qui n'avaient aucune teinte de gaieté.

Mais lorsque la vitre du soupirail commença à se blanchir aux premières clartés de l'aube, un rayon d'espoir parut éclairer la sombre physionomie des deux prisonniers.

Alors Tonnerre gouailla:

—Nous avons bien dormi!... Reste à savoir maintenant si nous déjeunerons aussi bien!

—Je parie, dit Alpaca, que vous donneriez gros pour savourer une petite crêpe au lard bien chaude et bien fumante.

—C'est-à-dire que je donnerais volontiers nos gardiens au diable, si tant est que le diable en veuille!

—Silence, Maître Tonnerre! commanda tout à coup Alpaca. J'entends au dehors un bruit singulier...

Les deux amis prêtèrent l'oreille.

—Bon! fit Tonnerre, je m'y connais: c'est une auto qui nous arrive. Je ne m'étonnerais pas qu'on vienne nous chercher.

—Et comme nous passons pour des espions, Maître Tonnerre, vous voyez d'ici le sort qui nous est réservé!

—J'en frissonne jusqu'au fond de mon pantalon, cher Maître!

A l'instant même où Tonnerre achevait ces paroles, la porte de la cave fut brusquement ouverte, et une voix cria d'en haut:

—Hé! vous autres, dans la cave, dormez-vous?... Montez, on vous attend!

—Nous montons, mon ami, nous montons, répliqua vivement Tonnerre.

L'instant d'après nos deux compères, l'oeil lourd, la paupière battue, la figure tirée, les vêtements fripés, pénétraient dans le vestibule de la maison et se trouvaient en présence du colonel Conrad.

IX

COMMENT ALPACA ET TONNERRE REPRIRENT LEUR LIBERTE

Le premier geste d'Alpaca et Tonnerre, à la vue du colonel, fut de se courber en une profonde révérence et avec une gravité d'arabe. Puis ils concentrèrent chacun un regard très digne sur la personne du colonel.

Ils crurent observer que l'officier n'avait rien de bien plaisant ni de bien accueillant dans sa physionomie excessivement dure et menaçante, et dans ses yeux jaunâtres ils purent voir étinceler de sanglantes lueurs.

Tout cela était du plus mauvais présage... et les deux amis se sentirent la petite chair de lapin!

Et le colonel leur prouva de suite la justesse de leur observation par ces paroles brutales:

—Vous autres, passez-moi de vos singeries et apprêtez-vous à répondre à mes questions. Mais je vous préviens de suite que si vous vous avisez de déguiser la vérité, vous apprendrez qui je suis.

—Monsieur, fit Alpaca de sa voix sévère, si vous appelez singerie un acte de politesse élémentaire...

—Pas de commentaires, toi, espèce de gourde! interrompit durement le colonel.

—Peut-être que moi... voulut intervenir Tonnerre.

—Et quant à toi, rugit le colonel... tiens, vois-tu ces arbres dehors? Et par la porte ouverte il indiquait le bouquet d'arbres du parterre.

—Ce sont de beaux arbres, en vérité, répondit Tonnerre.

—Eh bien! s'ils te plaisent tant que ça, tu pourrais bien t'y trouver à l'ombre au bout d'une corde!

—Quant à l'ombre, je ne dis pas, gouailla Tonnerre; mais pour ce qui en est de la corde, je préfère l'avoir dans le fond de ma poche qu'à l'entour du mon cou. Merci bien!

—C'est bon, tu me remercieras quand je t'aurai envoyé à tous les diables!

—Merci bien, je ne manquerai pas de leur fait part de votre prochaine visite!

—Silence! rugit le colonel en levant son stick sur Tonnerre qui souriait narquoisement.

Mais le colonel ne fit qu'une menace. Il se contenta de hausser les épaules avec mépris, et se tourna vers les six militaires qui étaient tout stupéfiés de l'audace du « petit vieux ».

—Vous autres, poursuivit rudement le colonel, vous allez me tenir en respect ces deux individus, et s'ils parlent encore, tirez!

L'ordre fut aussitôt exécuté et six revolvers furent braqués sur nos amis. Mais eux ne bronchèrent pas.

Et se retournant vers ses prisonniers le colonel se mit à rire.

De son côté, le colonel réussit à retrouver son calme, et il dit sur un ton digne et autoritaire aux deux prisonniers:

—A présent, vous allez répondre à mes questions.

—Nous écoutons, cher monsieur, fit Alpaca.

—Dites-moi, en premier lieu, ce que vous avez fait de la valise?

—De quelle valise voulez-vous parler? demanda Alpaca avec une impassibilité d'Indien.

—Ce n'est pas une question, c'est une réponse que je veux. Où avez-vous mis cette valise?

—Avez-vous entendu parler de ladite valise, Maître Tonnerre?

—Non, cher Maître, c'est bien la première fois qu'on m'en parle.

—A moi de même.

—Répondrez-vous? clama le colonel.

—Monsieur, dit Alpaca, vous nous parlez d'une valise dont nous ignorons l'existence.

—Je connais, émit Tonnerre, bon nombre de marchands qui possèdent bon nombre de valises, peut-être que...

—Toi, rugit le colonel, je t'ai déjà dit de te taire. Et de son stick, qu'il éleva au-dessus de ses hommes, il fit un nouveau geste de menace.

Mais Tonnerre ne sourcilla pas et garda le silence exigé.

Le colonel fit entendre un ricanement moqueur et dit:

—Je vais vous rafraîchir la mémoire, attendez!

Il toucha le caporal à l'épaule et commanda:

—Caporal, veuillez dire à ces deux hommes les instructions que vous avez reçues et que vous exécuterez à la lettre... allez, je crois que cela les intéressera beaucoup.

Le caporal parla ainsi, tandis que l'officier rivait sur les deux prisonniers un oeil narquois:

—D'abord, je ferai donner à chacun de nos deux prisonniers une bêche. Puis je les ferai conduire sous les arbres, et là, je leur ordonerai de creuser une fosse mesurant pas moins de six pieds en longueur, de trois en largeur et de six en profondeur. Cela fait, je les posterai tous deux côte à côte au pied de la fosse, je leur ferai lier mains et pieds et je leur banderai les yeux.

—Ensuite? dit le colonel qui avait à ses lèvres un sourire cruel.

—Ensuite, je disposerai mes cinq hommes en peleton et à dix pieds seulement des deux prisonniers, et je leur ordonnerai de mettre en joue leurs revolvers...

—Et enfin? interronpit le colonel.

—Je commanderai le feu!

A ces dernières paroles du caporal Alpaca et Tonnerre, malgré toute leur bonne volonté, ne purent réprimer un frisson d'horreur.

Le colonel perçut ce frisson et sourit.

—Mais, caporal, reprit le colonel, vous avez oublié de dire ce que vous ferez de la fosse que vous aurez fait creuser.

—Dans la fosse, monsieur, nous jetterons les cadavres de ces deux hommes, et nous la comblerons ensuite.

Cette fois Alpaca et Tonnerre ne sourcillèrent pas.

Mais par un mouvement le colonel, probablement à son insu, se trouvait à masquer l'un des soldats devant lesquels ils se tenaient, et ce soldat avait son revolver braqué dans le dos du colonel. Tonnerre observa ce détail et un sourire moqueur courut sur ses lèvres.

—Pardonnez-moi, monsieur l'officier, de vous désobéir sitôt, dit-il, mais je désire vous rendre un service.

Le colonel regarda Tonnerre avec un stupide étonnement, et dans le court moment de silence qui suivit et au jeu que fit la physionomie de l'officier, on aurait pu penser que ce dernier commençait à comprendre que ses deux prisonniers se moquaient positivement de lui. Ses regards s'emplirent d'éclairs fulgurants, et l'accès de rage qui survint fut si brusque et violent qu'il ne put sur le coup proférer une parole. Or, Tonnerre en profita pour continuer:

—Je dis service... parce que je constate que vous êtes en danger de mort!

Ces paroles mirent une digue au flot de rage qui allait déborder chez le colonel et augmentèrent son étonnement, tandis qu'elles créaient sur les figures des soldats le plus drôle des ébahissements. Seul Alpaca comprit le sens des paroles de son compère et un large sourire fendit sa bouche, ce qui lui arrivait rarement.

Ce sourire piqua la vanité du colonel.

—Qu'est-ce à dire? vociféra-t-il en marchant contre Tonnerre.

—C'est-à-dire, répliqua Tonnerre, que je sais ce que je dis. Je le répète pour votre bien: vous êtes en danger de mort, voilà tout! N'est-ce pas, Maître Alpaca?

—Rien de plus évident, Maître Tonnerre. Mais je comprends que monsieur l'officier est très brave, et, étant très brave, peu lui importe qu'on lui tire dans le dos, bien que, à la vérité, une balle dans le dos...

Mais déjà le colonel, en dépit de son esprit obtus, devinait la pensée de Tonnerre. Il se tourna d'une pièce et se vit menacer à la poitrine par le canon d'un revolver, par celui-là

même qui l'instant d'avant le menaçait dans le dos.

Il fit un geste de fureur et s'écria en menaçant le soldat ahuri:

—Espèce de brute! est-ce ainsi que je t'ai dit de tenir en respect ces hommes?

La main du soldat et son arme tremblèrent... La colère chez le colonel fit place à la peur, car ce soldat, sans le vouloir et dans son trouble, pouvait appuyer un peu trop sur la détente... Aussi le colonel, emporté par cette peur, fit un bond énorme de côté pour se mettre hors de la portée du revolver. Puis d'un autre bond il se trouva derrière ses hommes, c'est-à-dire en sûreté.

Livide d'épouvante, haletant, suant, le colonel n'avait pas repris ses sens qu'un rire énorme éclatait entre les dents de nos deux compères.

Ce rire ranima toute la fureur de l'officier.

—Plus un mot, vous autres, hurla-t-il, ou vous êtes morts!

Alpaca et Tonnerre reprirent aussitôt leur sérieux.

Le colonel les regarda longuement, et ce regard parut s'illuminer d'une joie féroce.

—Eh bien! nargua-t-il, que dites-vous de cette petite combinaison, mes amis?

—Je dis que c'est fort bien trouvé! fit Alpaca toujours avec son air grave.

Et Tonnerre:

—Seul un esprit cultivé comme le vôtre, mon colonel, peut avoir de si admirables idées!

Le colonel éclata de rire.

—Ainsi, demanda-t-il, cette perspective d'une mort prochaine, ne vous émeut pas?

—Peuh! fit Tonnerre avec dédain. Mourir hier, aujourd'hui, demain, qu'importe! puisqu'il faut finir par là un jour ou l'autre!

—Et puis, ajouta Alpaca, cette mort-là en vaut bien une autre!

—Mais la fosse!... ricana le colonel, elle ne vous dit rien non plus?

—Rien, répondit Alpaca railleur, sinon, la sublime idée que vous avez eue de nous la faire creuser!

Le colonel éclata d'un nouveau rire.

—Seulement, mes pauvres amis, vous avouerez bien qu'à votre âge il fait bon vivre encore?

—Sur ce point, répliqua Tonnerre, nous sommes d'accord avec vous.

—Mais nous ne le sommes point, reprit le colonel, au sujet de la valise que vous avez volée à un très haut personnage?

—Votre accusation de vol, répliqua fièrement Alpaca, ne peut atteindre deux hommes d'une probité irréprochable!

—Vous niez donc avoir volé une valise?

—Franchement, cher monsieur, dit Tonnerre, je ne comprends rien à cette histoire de valise. Et vous, cher Maître?

—Moi non plus, Maître Tonnerre. On m'a bien parlé jadis de mystères qui existent quelque part... je crois qu'en voici un!

Le colonel échappa un geste d'impatience.

—Prenez garde! gronda-t-il. Vous vous imaginez que je fais de vaines menaces... Mais sachez-le: si vous vous obstinez à ne pas dire la vérité, c'en est fait de vous deux!

—Depuis une heure que nous nous efforçons de vous la faire entendre, la vérité, rétroqua Alpaca.

—D'ailleurs, mon colonel, dit Tonnerre d'une voix plus aigrelette et plus narquoise, nous avons horreur du mensonge. Donc...

—C'est assez! interrompit durement le colonel.

Puis, en proférant un juron, il demanda:

—Exécutez vos ordres, caporal! Seulement, ajouta-t-il, s'ils se décident à parler, je vous autorise à leur faire grâce de la vie. Je pars, mais je reviendrai à temps pour l'exécution. Compris?

—Compris, monsieur.

Et proférant tous les jurons de sa langue maternelle, le colonel gagna l'auto stationnée devant le parterre et s'éloigna bientôt vers la cité.

Le caporal donna des ordres immédiatement à ses hommes, et nos deux compères, toujours imperturbables, furent entraînés dehors.

Là, le caporal leur remit une bêche à chacun, et les fit conduire sur un côté de la maison. Et tout près de celle-ci il mesura la longueur et la largueur de la fosse, et commanda sur un ton rogue aux deux prisonniers:

—Maintenant à la besogne... et hâtez-vous qu'on en ait fini de vos carcasses!

. . . . . .

Depuis près d'une heure déjà Alpaca et Tonnerre travaillaient assez mollement au creusement de leur fosse, et tous deux gardaient un silense morne.

Plus loin, sous l'ombrage des arbres du parterre et histoire de tuer le temps, les six militaires avaient de bouts de planches aménagé une table et engagé une partie de Poker. Ajoutons que, sitôt le colonel parti, l'un des soldats s'était faufilé sous des buissons du voisinage et en avait retiré quelques flacons d'eau-de-vie.

Si bien que les têtes s'échauffaient... Les rires et les chansons se mêlaient à la fumée des cigarettes. Il arrivait que de temps à autre l'un des militaires se tournait vers Alpaca et Tonnerre, silencieux à leur besogne, élevait un flacon rutilant sous les rayons du soleil qui filtraient au travers des feuillages naissants, le faisait miroiter un moment, et disait avec un rire narquois:

—A votre santé, messieurs!

Un autre ajoutait, croyant être plus drôle:

—Bon courage, mes amis!

—Vous pourrez nous dire demain ce qu'on boit de bon dans l'autre monde! avait fait un troisième qui se croyait plus doué d'esprit que ses camarades.

Alpaca et Tonnerre se bornaient à pousser de rudes soupirs. Mais non des soupirs de peur ou d'épouvante à la pensée d'aller bientôt voir ce qui se passait dans l'autre monde, mais à l'envie atroce qu'ils avaient d'effleurer de leurs lèvres fiévreuses le goulot de ces merveilleux flacons.

Après une autre demi-heure de travail, alors que la tête de Tonnerre avait tout à fait disparu dans la profondeur de la fosse et que celle d'Alpaca se trouvait juste au niveau du sol, Ton-

nerre arrêta sa besogne et dit d'un air fort mélancolique:

—Savez-vous ce que je me demande depuis une heure, Maître Alpaca?

—Quoi donc? Maître Tonnerre.

—Je me demande quel rapport peut bien exister entre la valise, le colonel et les six particuliers qui s'abreuvent là sous notre nez.

—Ce rapport est tout simplet. Mais vous ne comprenez pas non plus pourquoi nous en sommes sitôt à l'article de la mort?

—Je confesse que cet article demeure incompréhensible pour moi.

—Eh bien! je vais encore vous étonner de ma clairvoyance et de ma compréhension, Maître Tonnerre.

—Allez donc, je me formerai sur vous!

—Voici: ce charmant colonel que, ma foi, je donnerais bien au pourceaux...

—Moi, je me contenterais de l'étriper simplement, gronda Tonnerre.

—Donc, ce colonel plein d'esprit et de génie se trouve être le neveu de l'ingénieur Conrad. Or, l'ingénieur ayant soupçonné Mademoiselle Henriette et Monsieur Pierre du vol des plans et modèle du Chasse-Torpille, et le colonel ayant de quelque façon ou par quelque hasard découvert que nous avions des accointances avec les soi-disant voleurs, il s'en suit qu'on nous a espionnés ou fait espionner dans le but fort louable de découvrir la retraite de Mademoiselle Henriette ou de Monsieur Pierre ou même des deux à la fois. Comprenez-vous?

—Je commence... Poursuivez!

—Tout est là dans cet espionnage: le colonel tient des espions à nos trousses — ceux-là mêmes qui sont en train de boire à notre chère santé — et il arrive que ces espions nous filent, comme ils l'ont fait hier soir, sur la rue Dorchester. Or ces espions avaient ordre de nous sauter dessus à la prochaine opportunité. C'est ce qu'ils firent. Mais il arrive aussi qu'ils ont vent, à cause de cet imbécile de Grossmann, de certaine valise dont vous êtes porteur. Naturellement ils font part au colonel de ce détail, et vu que le colonel a des doutes sur la valise et mieux sur son contenu, il veut à tout prix savoir où nous avons mis ladite valise. Et voilà, maître Tonnerre!

—Oui, voilà! Seulement, toute cette histoire ne me paraît pas aussi claire qu'à vous. Il y a encore quelque chose d'embrouillé.

—Soit. Mais vous ne nierez pas que cette fosse est parfaitement claire?

—Ah! voilà bien où nous tombons d'accord. Belle fosse, en vérité! Et bien! Maître Alpaca, supposons que tout est clair et bien éclairé, alors, je vous le demande, qu'en déduisez-vous?

—Une seule chose, Maître Tonnerre.

—Laquelle donc?

—Ma déduction se résume en ce mot admirable d'Archimède: EUREKA!

—Et qu'avez-vous trouvé?

—Le moyen tout simple d'échapper à ces soûlards!

—Par quelle porte, alors?

—Par celle-ci! répondit Alpaca en frappant de sa bêche la paroi de la fosse.

—Je ne vous comprends pas.

—Ecoutez, vous allez voir. D'abord, j'ai calculé que notre fosse est exactement à trois pieds de distance de la maison.

—Ensuite?

—Ensuite, par déductions, toujours, je me suis dit qu'une fois la profondeur de six pieds atteinte, nous devions nous trouver à peu près au niveau du sol de la cave.

—Ceci me paraît fort bien calculé. Néanmoins, je ne vois pas bien ce que vient faire la cave dans votre déduction.

—Ecoutez encore. Donc, puisque nous sommes de niveau avec le sol de la cave, en perforant, par exemple, un tunnel vers la maison, ce qui peut donner une épaisseur de quatre pieds environ, nous pourrons de la sorte gagner la cave, et de la cave la maison où il nous sera possible de combiner une évasion.

—Merveilleux! s'écria Tonnerre ravi. Cher Maître de mon coeur, ajouta-t-il avec attendrissement, vous étiez né pour de grandes choses! Vraiment vous êtes un homme supérieur! Seulement, quant à votre tunnel... Et Tonnerre demeura silencieux et pensif en se grattant le front.

—Quant à mon tunnel... eh bien?

—C'est-à-dire, non... pas votre tunnel... Je veux parler du mur des fondations qui me paraît construit d'un ciment solide!

—J'ai pensé à cela, Maître Tonnerre. Etant plus observateur que vous, j'ai remarqué, ce matin, que les fondations n'ont pas la profondeur de la cave. Ce ciment que vous voyez n'a que quatre pieds d'épaisseur au plus, dont deux pieds au-dessus du sol et deux pieds en-dessous. De sorte que la cave étant creusée à six pieds de profondeur, il reste entre le sol de la cave et la base des fondations quatre pieds de terre. Et cette terre, à l'intérieur de la cave, est maintenue par un simple boisage.

—Ah! ah!

—Vous voyez donc que l'exécution de ce petit travail est tout simplet.

—Très bien. Mais je ne vois pas encore comment nous sortirons de la maison, si nous y arrivons.

—Quant à ce détail, il faudra aviser. Toutefois, j'ai une idée.

—En ce cas, cher Maître, je me fie à votre idée comme à votre déduction. A l'oeuvre donc!

—Minute, Maître Tonnerre!

—Quoi encore?

—Ceci simplement: que vous allez creuser le tunnel pendant que j'aurai l'oeil sur l'ennemi, car il est important que nous ne soyons pas pris en délit d'évasion. Si donc, on avait la curiosité de venir inspecter notre travail, je vous donnerai l'éveil, et vous vous arrangerez de façon à masquer le trou du tunnel.

—Bon!

—Ensuite, faites ce passage d'un diamètre aussi restreint que possible, mais suffisant pour que vous puissiez travailler sans trop d'inconvénients. Vous comprenez?

—Parfaitement.

—Allez donc. Je rejetterai au dehors la matière qui proviendra de votre perforation.

Et avec une bonne gaieté de coeur Tonnerre se mit à l'oeuvre. Il ne flâna pas, à telle en-

seigne qu'au bout de vingt minutes il heurtait le boisage de la cave. Puis ce boisage, à demi pourri, creva du premier coup de bêche. L'instant d'après, nos deux amis se trouvaient dans la cave.

. . . . . .

Pendant ce temps la partie de Poker s'était continuée, et les intéressés, à demi ivres, paraissaient avoir oublié totalement leurs prisonniers. Et puis la discussion s'était élevé. On prétendait qu'il y avait tricherie, et le tricheur ne pouvait être que le caporal devant lequel s'entassait une jolie liasse de billets de banque.

Disons ici, pour mieux faire comprendre la scène qui va suivre, que les six militaires se trouvaient attablés non loin du porche de la maison, porche qui, à l'étage supérieur, formait terrasse avec une porte qui y accédait. Mais portes, persiennes, tout était clos hermétiquement.

Voici donc ce qui se passa:

Juste au moment où l'animation des joueurs au Poker atteignait son apogé, un homme parut sur la terrasse, un homme qui marchait sur la pointe des pieds et avec d'infinies précautions. Et cet homme était Alpaca. Il tenait sous son bras un objet assez singulier, pour la circonstance, car cet objet ressemblait fort, sauf votre respect, à un vase de nuit.

Alpaca s'approcha très lentement de la balustrade. Il se pencha un peu. Là, en bas et sous ses yeux, les militaires se disputaient. Il prit très précieusement le vase entre ses mains, l'éleva avec précautions au-dessus de sa tête, le balança une seconde, puis le lança dans l'espace et dans la direction des soldats. Et sans attendre de voir si l'objet allait ou non atteindre son objectif, d'un bond Alpaca retraita dans la maison par la porte que Tonnerre de l'intérieur referma vivement et sans bruit.

Mais Alpaca avait l'oeil juste et sûr, sans compter, disons-le à son éloge, qu'il était doué d'une merveilleuse adresse: car le vase de nuit, tout plein d'un certain contenu (sauf votre respect encore) partit de ses mains, fendit l'espace, et vint tomber comme la foudre au beau milieu de la table avec un fracas terrible, et en projetant son contenu sur les faces terrorisées des militaires.

Il y eut brouhaha, puis un pêle-mêle indescriptible. Puis les jurons éclatèrent comme des grenades, les regards, par instinct, s'élevèrent vers la cime des arbres, puis de là, par ricochet, vers la terrasse déserte, puis vers le toit de la maison solitaire. Mais aucun être quelconque n'était visible!

Quoi! ce vase de nuit était-il tombé de la lune?...

Mais le caporal, qui était peut-être moins bête que les autres, eut une idée soudaine. Il jeta un vigoureux « goddam » et cria à ses hommes:

—Suivez-moi!

Il s'élança vers la fosse.

Or, la fosse était vide... Mais le trou de l'excavation pratiquée par Tonnerre attira de suite l'attention, et ces hommes, joliment dégrisés à cette minute, regardèrent la maison. Ils se comprirent...

—En avant! hurla le caporal.

Il y eut une volée de jurons formidables, et les six hommes se précipitèrent dans la fosse pour s'engager un à un ensuite dans le tunnel.

A ce moment précis, une auto s'arrêtait devant la grille du parterre. C'était le colonel qui revenait pour assister à « L'exécution », comme il l'avait promis.

Mais en voyant cette ruée folle des soldats vers la fosse, il fut saisi par un terrible pressentiment.

Il voulut rattraper les soldats. Il courut à la fosse et s'y laissa tomber au moment où le sixième des militaires fourrait sa tête dans le tunnel pour rejoindre ses compagnons.

A cette minute, Alpaca et Tonnerre apparaissaient sur la terrasse. D'un coup d'oeil ils constatèrent que la cour était déserte. Avec une agilité de singes ils enjambèrent la balustrade, se penchèrent jusqu'à perdre l'équilibre, saisirent chacun un des pilliers de la terrasse et se laissèrent glisser en bas.

—A l'auto! commanda Alpaca.

Le caporal et ses accolytes paraissaient à cette minute sur la terrasse. De nouveaux jurons éclatèrent. Cinq ou six coups de feu suivirent, mais les balles se perdirent dans les arbres.

Tonnerre s'arrêta net près de la table. Une idée venait de traversér son cerveau. Il voyait à ses pieds le vase de nuit qu'avait lancé Alpaca. Il voulut faire une nouvelle bravade. Il saisit rapidement le vase, se tourna vers la terrasse, raidit les jambes, tendit les bras, et aux soldats abasourdis il lança de toute sa force ce projectile, criant en même temps de sa voix perçante:

—Tenez! buvez-en... il en reste encore!

Puis, en quelques bonds il rejoingnit Alpaca qui venait d'atteindre l'auto, et la minute d'après on ne vit plus sur la route qu'un nuage de poussière.

Mais ce n'était pas tout...

Tandis que les militaires, sur la terrasse, juraient et déchargeaient au hasard leurs revolvers, et juste à la minute où Tonnerre leur jetait le vase de nuit qui traversa l'espace comme une balle, le colonel apparaissait, tout essoufflé, dans l'encadrement de la porte.

Devant le projectile, les soldats, qui en avaient déjà fait la connaissance, s'écartèrent vivement et prudemment, mais il n'en fut pas de même pour le colonel... et en pleine poitrine il reçut "Les respectueux hommages de Maître Tonnerre"!

X

LES ADIEUX DE WILLIAM BENJAMIN

Avant de passer à d'autres personnages de ce récit et ne voulant pas ennuyer notre lecteur par un surcroît de détails, nous dirons seulement que le colonel Conrad ne manqua pas de « goddam » de « confound » et de « blooming »... en voyant lui échapper ceux qu'il avait cru si bien

tenir. Il va de soi qu'il n'oublia pas non plus de chanter une fort jolie gamme à ses subalternes.

Disons encore que le soir de ce même jour nos deux anciens pitres purent retrouver, intacte, la précieuse valise dans « l'armoire » où l'avait mise Tonnerre, et cela à la grande satisfaction de William Benjamin qui ne ménagea pas ses éloges à nos deux compères. Et, naturellement, le modèle reconquis fut mis en lieu sûr.

Quant à Grossmann et Fringer, à qui le modèle du chasse-Torpille avait échappé, nous pouvons nous abstenir de dépeindre leur désappointement et leur fureur. Toutefois, comme ils ne sont pas chiens à démordre, nous ne serions nullement étonnés de les retrouver bientôt aux aguets quelque part, dans l'espoir bien juste de se rattraper.

Enfin, pour terminer ce sommaire, ajoutons que Pierre Lebon était parti pour New York emmenant avec lui la jeune et jolie américaine que Benjamin, un soir, avait prise sous sa protection, et qui se trouvait être cette mystérieuse Miss Jane. Et nous verrons bientôt comment cette Miss Jane sut jouer ses cartes, et comment, toute bonne joueuse qu'elle était, elle finit par perdre la partie.

Ce petit résumé conclu, nous reprendrons sans plus la suite des événements.

. . . . . .

. . . . . .

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la fameuse aventure de Tonnerre et Alpaca.

Un après-midi, Lucien Montjoie, l'avocat, se présentait à l'hôtel Corona et se faisait conduire à l'appartement de William Benjamin.

Ce fut, comme on le prévoit, notre petite canadienne, Henriette Brière, qui reçut le jeune avocat. En dépit d'une certaine pâleur, qu'on pouvait attribuer à la fatigue et au surmenage, elle était toujours jolie et mignonne.

—Merci d'être venu, cher ami, dit-elle en offrant sa petite maine à l'avocat.

—A votre coup de téléphone j'ai tout quitté pour accourir. Eh bien! quoi de neuf?

—Je viens de recevoir une dépêche de Pierre.

—Ah!... Que vous annonce-t-il de bon ou de mauvais?

—Voyez-vous même!

Henriette prit sur une table un télégramme tout ouvert et le tendit au jeune homme qui lut:

Je tiens Kuppmein. Il n'a pas les plans. Mais suis sur la trace. Que dois-je faire de Kuppmein? J'attends instructions. Pierre.

L'avocat rendit la dépêche à la jeune fille et demanda:

—Qu'avez-vous décidé?

—Rien encore, répondit Henriette dont la poitrine fut déchirée par un long et pénible accès de toux. Rien... reprit-elle... Ah! quelle toux...

—La soignez-vous au moins? interrogea Montjoie avec inquiétude.

—J'y emploie tout mon temps et mon argent. Mais bah! c'est passé... Où en étions-nous? Bon, je me souviens. Eh bien! je n'ai rien décidé, parce que je désirais avoir avec vous un entretien avant de définir un plan d'action.

—Parlez, tout ce que je peux faire, je le ferai avec plaisir, et je suis prêt à coopérer de tout mon pouvoir pour la réussite de votre généreuse entreprise.

—Merci, monsieur Lucien. Voici le cas. Vous savez que nous avons pu recouvrer le modèle de Pierre, et je vous ai dit hier dans quelles circonstances?

—Oui, je me rappelle que vous m'avez parlé d'un certain Parsons et d'Allemands qui auraient été mêlés à cette affaire.

—Mais je ne vous ai pas dit que je connais maintenant le véritable auteur du vol des plans et du modèle?

—Ah! qui donc est-il?

—Excusez-moi de ne pas vous dire son nom aujourd'hui. Du reste, il a agi sous un déguisement et un faux nom, et si je formulais de suite une accusation, elle serait simplement trouvée ridicule, sans compter que je risquerais, par ce fait, de perdre tous les bénéfices déjà acquis. Je veux donc attendre l'heure — puisque toute chose vient à son heure — je veux attendre le moment, dis-je, où je pourrai faire lever le masque et, en même temps, faire éclater la vérité.

—C'est fort sensé, approuva l'avocat.

—Maintenant écoutez bien. Je ne parlerai pas de moi, vu que je suis « morte », sourit Henriette, mais de Pierre sur qui pèse toujours l'accusation de vol, et dont la position est fort empirée par sa « rupture de ban ». Il est à New York, c'est vrai, mais non tout à fait à l'abri, et à tout instant il peut donner dans un piège ou, à son insu, se jeter dans les bras de la police. Si un tel événement se produisait, il pourrait arriver que les plans du Chasse-Torpille nous échappent pour toujours, et que l'arrestation de Pierre apporte avec elle la ruine de notre entreprise.

—Cela est possible, en effet.

—Donc, la liberté de Pierre m'est excessivement précieuse, elle m'est indispensable, et j'ai voulu vous demander si, par certaines procédures judiciaires, il ne serait pas possible de faire suspendre, pour une certaine période de temps déterminée, les activités de la police.

—Je ne connais nulle procédure à cet effet.

—Mais en révélant à la police, par exemple, que nous avons découvert le véritable voleur à qui nous avons repris le modèle?...

L'avocat eut un hochement de tête dubitatif et répondit:

—Justement ce modèle entre vos mains ne peut qu'aggraver votre position ou celle de Pierre, puisqu'il peut devenir contre vous une pièce à conviction. Il n'y aurait qu'un moyen: traîner le voleur devant les tribunaux.

—Ceci, nous ne pouvons le faire encore. Eh bien! prenons une autre considération. Si nous prévenions la police que nous avons découvert les agissements mystérieux et dangereux d'une bande d'espions allemands auxquels mon voleur semble être affilié, est-ce que la police n'aurait pas tout intérêt à nous laisser carte blanche,

sans compter que nous lui éviterons une rude besogne?

—Tout cela, mademoiselle, est admirablement bien pensé. Mais je vous ferai observer que la police est très curieuse, peu discrète et fort méfiante, et ces trois qualités de la police devraient vous convaincre que la combinaison que vous proposez, relative à la sécurité de Pierre, a très peu de chances de succès.

—Que feriez-vous donc?

—Ma foi, selon mon humble avis, je recommanderais d'abord à mon ami Pierre d'être prudent et de se tenir sans cesse sur ses gardes; et ensuite, je travaillerais de toutes mes forces pour amener le plus tôt possible et avec de bonnes et fortes preuves le voleur devant la justice. Essayer de faire des ententes avec la police, ce serait tomber dans ce que les Américains appellent avec justesse le « Red Tape ». Vous n'en finiriez jamais, et vous vous exposeriez à perdre la partie et à vous perdre tout à fait, Pierre et vous. Et puis, remarquez-le, la loi ou la justice passe par une suite de formalités dont il faut nécessairement suivre le cours pour obtenir la justice qu'on réclame. Il y a eu un vol, on a tenu le voleur ou le soi-disant voleur, et ce voleur s'est échappé. Nouvelle accusation contre Pierre, et vous et vos deux braves vous êtes passibles d'une charge terrible pour avoir empiété ur les prérogatives de la justice. Et, je vous le dis encore: à moins qu'un autre voleur, mais le vrai, contre lequel sera produite une preuve à conviction ne soit remis aux mains de la police, il n'y a rien à faire. Mais le jour où vous aurez les pièces à conviction et où vous serez certaine de tenir le voleur, alors, prévenez-moi, et j'arrangerai le reste de façon que tout marche vivement et avec le moins de bruit possible.

Henriette garda le silence. Sur son jeune front on aurait pu voir une ombre s'étendre et un pli profond s'y tracer, comme si sa pensée se fut trouvée en face d'un problème difficile à résoudre.

Après une assez longue méditation elle releva sa tête avec un mouvement brusque, et dit sur un ton empreint d'une énergie farouche:

—Soit. J'agirai tel que vous m'en donnez l'avis, monsieur Lucien. Avant quinze jours — oui, je vous le dis en toute confiance — avant quinze jours j'amènerai le voleur devant la justice!

—Et moi, je vous répète que je ferai tout le nécessaire pour que cette justice ne lambine pas.

—Merci encore. Maintenant, voulez-vous que nous parlions d'autres choses? Tenez, justement, j'ai une petite question à vous poser, sourit-elle avec ambiguité.

—Je vous écoute.

—Savez-vous où j'irai faire un bout de veillée ce soir?

—Voulez-vous me le dire?

—Mais oui... tout bonnement j'irai faire ma cour à votre « ancienne ».

Et Henriette fit retentir un joli rire moqueur.

—Vous n'êtes pas un concurrent dangereux! se mit à rire l'avocat à son tour.

—Vous vous trompez.

—Allons donc!

—Quand je vous le dis... Car, sachez-le, c'est William Benjamin que Miss Ethel reçoit avec une grâce revissante!

Lucien éclata de rire.

—Vous n'êtes donc pas jaloux? fit Henriette demi sérieuse.

—Nullement. Au fait, je ne vous ai pas dit que James Conrad m'a signifié mon congé?

—Vous m'étonnez!

—Et voici à quel propos.

Montjoie narra alors la scène violente qui avait eu lieu entre lui et l'ingénieur. Et il ajouta pour terminer:

—Vous voyez que c'est définitif.

—Bah! James Conrad reviendra sur cet incident sans importance.

—Lui, peut-être; mais pas moi!

—Pourquoi pas?

—Parce qu'Ethel et moi nous nous sommes dit adieu.

—Pour tout de bon?

—Pour toujours!

—Pourtant, vous l'avez aimée?

—Je l'aime encore.

—Vous voyez bien...

—Oui, mais je crois comprendre, ajouta Lucien sur un ton grave, que chaque jour à présent voit un abîme se creuser entre les deux races, et cet abîme, je le crains, finira par devenir infranchissable. Je sais bien qu'Ethel n'est pas très anglaise par la mentalité. Elle est plutôt fortement canadienne, elle parle admirablement bien notre langue, elle connaît nos coutumes et les pratique, elle a appris à vivre comme nous et avec nous, et j'oserais dire qu'elle pense comme nous pensons. Malheureusement, le sang demeure le même. Et puis... Tenez, Henriette, voulez-vous savoir toute ma pensée?... A ce moment précis où je vous parle, je jurerais que Miss Ethel Conrad a totalement oublié le petit avocat pour ne plus rêver que du brillant William Benjamin.

Henriette se mit à rire.

—Lucien, si tel est le cas, avouez qu'il ne faut pas la blâmer.

—Pourquoi? fit Lucien surpris.

—Pour deux bonnes raisons.

—Lesquelles?

—La première: parce que vous avez brisé le premier lien!

—C'est juste. Et la seconde?

—Parce qu'elle est femme! répondit mystérieusement Henriette.

—Je vous comprends, sourit le jeune homme. Et puis je n'oserais lui jeter le moindre blâme. Car c'est moi qui ai suscité la scène entre son père et moi, et c'est encore moi qui, le premier, ai dit adieu!

—Pauvre fille, tout de même! soupira Henriette. Et savez-vous que je la plains fort?... Car, ce soir, se sera William Benjamin qui, à son tour, lui dira adieu!...

. . . . . .

Il est plus de huit heures, et nous sommes à Longueuil en la villa de James Conrad.

Comme à l'ordinaire, la famille est réunie dans le salon.

Le colonel vient d'arriver, et il semble fort soucieux. Il va sans dire que la conversation est tombée sur Pierre Lebon.

—La police a-t-elle découvert une piste? avait demandé James Conrad.

—Pas la moindre! répondit le colonel d'un ton rude.

—Fait-elle des recherches, au moins?

—Dieu sait! Toutefois, ses agents semblent avoir la certitude que Lebon est toujours dans la Métropole. Mais où, dans quel quartier, sur quelle rue, dans quel logis?... Je veux être étranglé s'ils l'apprennent jamais!

—A propos de ce Kuppmein et de cette Miss Jane dont tu m'as parlé, en as-tu informé la police?

—Oui. Seulement, Miss Jane, Kuppmein et tout le reste demeurent comme Lebon, introuvables.

—Cette Miss Jane n'habite donc plus rue Metcalf?

—Elle en est partie depuis huit jours.

La vibration d'un timbre interrompit ce colloque.

—J'y vais, dit Ethel, qui exécutait en sourdine quelques extraits d'opéra à son piano.

Elle se précipita vers la porte du vestibule.

Oui, c'était bien celui qu'elle attendait avec tant d'impatience... William Benjamin. Oui, le joli et l'élégant William Benjamin!

Le colonel frémit violemment.

L'ingénieur et sa femme souhaitèrent cordialement la bienvenue au pseudo-banquier qui, toujours impeccable dans ses manières comme dans sa mise, avait pour tous, et même pour le colonel, un sourire charmant.

Après les banalités d'usage, il dit en regardant l'ingénieur:

—Mon cher Monsieur, je viens vous instruire d'une nouvelle bonne pour vous, mais fort désagréable pour moi.

—Mon Dieu! s'écria Ethel en pâlissant, que vous arrive-t-il donc?

—Ceci simplement, sourit Benjamin: je suis forcé de quitter Montréal.

Ethel chancela.

—Diable! s'écria Conrad, la nouvelle est aussi désagréable pour nous tous qu'elle peut l'être pour vous-même!

—Merci pour ces bonnes paroles.

—Vous retournez à Chicago? s'enquit Ethel, très émue.

—Pas directement. Je fais crochet par New York.

—Ah! vous allez à New York? fit le colonel dont la voix trembla légèrement.

—Oui, monsieur le colonel. Une affaire importante que j'avais un peu oubliée m'appelle par téléphone.

—Que c'est vexant! murmura Ethel avec un air tout chagrin.

—Vous m'en voyez tout peiné, mademoiselle, car je m'étais habitué à votre très agréable compagnie, comme à celle de madame et de ces messieurs. Mais heureusement, la distance entre Chicago et votre superbe Métropole n'est pas si énorme qu'elle ne puisse pas par ci par là être franchie. Et si ma personne n'est pas tout à fait désagréable...

—Comment donc! s'écria l'ingénieur...

—Eh bien! poursuivit Benjamin, je prendrai peut-être la liberté de revenir un de ces jours vous demander une courte hospitalité.

—Vous nous ferez vraiment plaisir, répliqua Conrad. Et je vous prie de demeurer assuré que, à quelque jour ou heure que ce soit, vous serez le bienvenu!

—Merci. De mon côté, je vous affirme que j'emporte de cette maison et de ses hôtes le meilleur souvenir.

Et en même temps que ces paroles, Benjamin glissait un regard brûlant vers Ethel qui rougit de plaisir.

—Ainsi donc, reprit Conrad, vous ne nous direz pas adieu?

—Non, monsieur. Je vous dis au revoir, car je ferai l'impossible pour que bientôt, ajouta-t-il avec un sourire ambigu, nous puissions nous retrouver.

Et déjà le jeune homme s'inclinait pour se retirer, lorsque la jeune fille intervint avec timidité et inquiétude:

—Mais vous ne nous laissez pas sitôt?

—Hélas! mademoiselle, il le faut. J'ai plusieurs petites affaires à voir ce soir même.

—Vous partez donc demain?

Demain matin. Et comme je ne voulais pas quitter Montréal sans venir vous dire bonjour, ajouta-t-il en regardant les autres personnages, j'ai cru devoir vous faire cette courte visite.

Sur ce il y eut poignées de mains et révérences de part et d'autre, puis Ethel alla reconduire le magnifique Benjamin.

Mais pendant un assez long temps on aurait pu saisir un long échange de murmures dans le vestibule, et nul doute que Benjamin et Ethel se faisaient leurs douces et mystérieuses confidences. Mais comme il serait indiscret d'y prêter l'oreille, nous resterons avec les trois autres personnages du salon, où le colonel venait de dire à l'ingénieur:

—Mon oncle, voulez-vous que nous causions quelques minutes?

—Est-ce bien particulier?

—Tout à fait.

—Montons en haut.

—Vous nous excuserez, chère tante? dit le colonel à Mme Conrad qui déjà déployait un journal du soir.

—Certainement, allez!

Les deux hommes montèrent à l'étage supérieur.

Ethel et Benjamin causaient toujours, assis sur une banquette, près de la porte du vestibule.

. . . . . .

L'ingénieur et le colonel étaient montés à ce cabinet en lequel nous avons déjà introduit le lecteur lors de la scène qui s'était passée entre Conrad et l'avocat Montjoie.

—Eh bien! qu'as-tu à me communiquer, Philip? interrogea Conrad après avoir pris un siège.

Le colonel ne répondit pas de suite. Il alla fermer la porte soigneusement, tira une lourde tenture et prêta l'oreille aux bruits d'en bas. Et satisfait, sans doute, et sûr qu'il était que ses paroles ne pourraient descendre jusque-là, il

revint à son oncle. Il en approcha un siège, s'assit et se penchant se mit à parler à voix basse... si basse qu'à deux pas de là on ne pouvait tout au plus saisir qu'un chuchotement. Et durant quinze minutes le colonel parla ainsi mystérieusement à son oncle... et le mystère devait être effarant au dernier point à en juger par la phyisonomie de l'ingénieur qui semblait manifester un étonnement indicible auquel se joignait l'épouvante ou l'horreur. Ses traits étaient devenus tirés et livides, ses yeux clignotaient affreusement.

Ce fut d'une voix méconnaissable qu'il dit, lorsque le colonel, avec un diabolique sourire, eut terminé ses terribles confidences:

—Ainsi... tu crois que ce William Benjamin aurait favorisé l'évasion et la fuite de...

—Chut!... souffla le colonel en posant un doigt sur ses lèvres et en prêtant l'oreille vers le vestibule en bas.

—C'était le bruit d'une porte qu'on ferme qui venait d'arriver à l'ouïe des deux personnages. Puis, aussitôt, dehors une toux claire... une toux de femme... troubla le silence de la nuit...

—C'est Lui qui part! murmura Conrad.

—Eh bien! reprit le colonel à voix haute, que pensez-vous de mon projet?

—Je suis assez de ton avis. Et en y réfléchissant, je commence à trouver en effet très singulières et louches les allures de ce William Benjamin.

—Eh bien?... répéta le colonel avec une sorte d'anxiété dans la voix et le regard.

—Soit donc, dit Conrad après un moment de réflexion, nous irons à New York!

Une joie sombre plissa les lèvres du colonel.

XI

LA HAINE DE DUNTON

Si notre lecteur le veut bien, nous reviendrons de quelques heures en arrière, c'est-à-dire vers les trois heures de relevée, et nous lui ferons renouveler connaissance avec un personnage de cette histoire qu'il n'a fait encore qu'entrevoir: nous voulons parler de Robert Dunton, l'associé de James Conrad, et nous nous permettrons de pénétrer dans son cabinet de la rue Saint-Jacques.

Dunton, au moment où nous le retrouvons, est en conférence avec un individu à l'allure quelque peu policière, et voici ce qu'il disait de sa voix cassante:

—Vous me dites que vous n'avez pu mettre la main sur ce Kuppmein? Pourtant je vous ai dit qu'il était important que cet homme soit surveillé étroitement.

—Il nous a glissé entre les doigts comme par magie, répliqua l'interlocuteur de Dunton. Ce jour-là, nous l'avions retracé dans un restaurant de Wall Street. De là, nous le filâmes au McAlpin où il resta deux heures. Avec qui et pour quelle affaire? Nous n'avons pu le savoir. Toujours est-il qu'au bout de ces deux heures il reparut et gagna l'Hôtel Américain où il logeait. Il pénétra dans l'hôtel, dit quelques mots en passant à un employé de l'administration et gagna l'ascenseur. Nous attendîmes quelques minutes, mon compagnon et moi, puis nous entrâmes à l'hôtel et demandâmes M. Kuppmein. On nous fit conduire à son appartement. Nous frappons, personne ne répond. Nous entrons quand même. L'appartement est désert. Croyant que Kuppmein s'est absenté pour une minute ou deux, nous attendons. Nous ne doutons pas qu'il est demeuré dans l'hôtel. Une demi-heure se passe, pas de Kuppmein! Une autre demi-heure s'écoule, pas de Kuppmein encore! Nous descendons aux bureaux de l'administration où nous conférons avec le gérant de l'établissement. Surpris, ce dernier monté précipitamment aux appartements de Kuppmein, et revient dix minutes après pour nous dire que l'allemand demeure introuvable. Bref, nous décidons de fouiller tout l'hôtel. Le gérant fait venir quatre détectives pour nous aider. Mais vaines recherches... il n'y a plus de Kuppmein nulle part. Alors, nous décidâmes d'abandonner la partie, quitte à la reprendre plus tard.

—C'est extraordinaire, dit Dunton.

—N'est-ce pas?

—Très étrange! murmura Dunton en se mettant à réfléchir profondément.

Au bout de quelques minutes il releva son front blême et dit de sa voix toujours rude:

—Qu'importe ce Kuppmein, bien qu'il eût été très intéressant de connaître à fond ses manoeuvres! Et puis, qui nous dit que nous ne le retrouverons pas au bon moment! Mais en attendant vous allez vous attacher aux pas de ce William Benjamin, banquier, de Chicago.

—C'est déjà fait.

—Très bien. Mais aussi vous serveillerez mon associé, Conrad, qui, je le répète, est en relations suivies avec la bande d'espions allemands que dirige Kuppmein. Et je vous répète aussi que Conrad n'est pas étranger au vol des plans et modèle du Chasse-Torpille de Lebon.

—Ah! si nous avions au moins quelques indices pour justifier ces soupçons!

—Je sais bien que nous n'avons rien, et c'est pourquoi je vous charge d'en trouver, s'écria avec impatience Dunton. Pour moi personnellement je n'ai besoin d'aucun indice ou d'aucune preuve: mon idée est faite, ou plutôt ma conviction. Mes soupçons se font vérité. Car Conrad me hait et il est prêt à tout pour nuire à mes intérêts. Pour se venger de moi, ou, plus justement, pour satisfaire sa haine, il sacrifierait ses propres intérêts... sa famille même! Oh! je connais l'homme... dix longues années vécues côte à côte! Il est traître à son associé, traître à ses actionnaires, traître à sa race, traître à son pays!... C'est assez vous faire voir qu'il est dangereux, et qu'il est grand temps de le mettre hors d'état de nuire!

—Nous aurons l'oeil ouvert sur lui! dit l'homme de police.

—Ce n'est pas tout, reprit Dunton. Il y a aussi le neveu de Conrad, le colonel, qui mérite un peu de votre attention. J'avoue que c'est un imbécile, ce colonel, mais voilà peut-être où l'imbécilité du neveu pourrait nous aider à démasquer l'oncle.

—Nous ne négligerons pas ce colonel non plus, assura l'agent de police.

—Ensuite, je crois qu'il serait opportun de

chercher une piste de ce Lebon; car je ne serais nullement étonné que Conrad et Lebon se fussent associés pour monter contre moi ce coup du Chasse-Torpille.

—Quant à Lebon, je sais que la police régulière fait des recherches actives.

—Eh bien! tâchez de prouver que vous valez mieux que la police de l'Hôtel de Ville, et mieux que toutes les polices du monde!

Le détective ébaucha un sourire d'orgueil et dit:

—Soyez assuré que nous ne négligerons rien pour arriver à ce but.

—Très bien. Maintenant avez-vous besoin d'argent?

—C'est toujours commode sur le sentier de la guerre, répondit l'agent avec un gros rire.

Dunton écrivit un chèque sur son carnet personnel.

Puis l'agent empocha le chèque et prit congé.

Alors Dunton se leva, fourra les mains dans ses poches et se mit à parcourir son cabinet d'un pas rude. Sa figure blême prenait des tons cadavéreux, ses yeux étincelaient, et de ses lèvres blanches se mirent à tomber ces paroles:

—Enfin, je le tiens, j'en ai le pressentiment, la certitude! Et dire que depuis dix ans je demeure l'associé de cet homme! Dix ans que Conrad m'impose ses volontés! Dix années!... Est-ce possible? Oui, dix années que je subis ses caprices et ses fantaisies! Si je me lance dans une affaire, il me contrebarre! Si je refuse de marcher au gré de ses idées illusoires, il me dénigre, m'injurie et se fiche de moi! Etant son égal, il veut m'asservir! Pour lui je suis un peu moins que le dernier de nos salariés!

Un sombre rictus plissa ses lèvres livides et il poursuivit:

—Oh! je hais cet homme comme jamais il ne peut être possible à une intelligence humaine de haïr! Je le hais depuis le jour où, triple niais que j'ai été, je me suis laissé enivrer par ses belles paroles, éblouir par les millions qu'il a fait miroiter à mes yeux! Je le hais depuis ce jour néfaste dans ma vie où j'ai accepté de devenir son associé! Je le hais davantage aujourd'hui parce que, au lieu de millions accumulés, nous n'avons, ou mieux je n'ai entassé que des misères et des déceptions! Dix ans de travail ingrat, d'asservissement, de haine, d'abominations! Mes épargnes n'atteignent pas cinquante mille dollars! Et lui, il vit comme un prince! Son compte de banque se chiffre dans les cent mille dollars! Je me suis laissé voler comme un sot! Et plus fou que le plus insensé des insensés, et en dépit du passé, en dépit de la profonde malhonnêteté de cet homme, en dépit de ma haine pour lui, oui, en dépit de tout cela, je me suis laissé rouler encore comme un enfant dans cette affaire de Chasse-Torpille!

Il se tut brusquement, frappa le parquet de son pied et une sourde imprécation vient mourir sur ses lèvres sèches. Puis il reprit sa marche saccadée, pour continuer ainsi la suite de ses pensées:

—Oh! mais la coupe est pleine! L'heure est venue de lui faire rendre compte! Je ne peux pas... non ce n'est pas possible d'aller ainsi plus loin! Il faut que l'un de nous deux tombe et disparaisse! Mais il faut aussi que lui me paye, et cher, ces dix années de misères et d'abjection! Oh! Conrad, grinça-t-il en ébauchant un geste de menace, je ne serais pas étonné qu'il y eût du sang sur les empreintes de tes pas! J'ai presque la certitude qu'il y a des cadavres le long de la route que tu as parcourue! Oui, qui sait si, pour faire retomber le vol sur notre ancienne secrétaire, tu n'as pas hésité à la faire disparaître! Qui sait si tu n'as pas accusé pour t'absoudre! Mais je le saurai! Je te démasquerai! Je te ferai rendre gorge!...

Un long rugissement de rage et de haine étouffa sa voix. Et, épuisé, il se jeta furieusement sur un siège pour s'abîmer plus profondément dans sa haine...

XII

NOUVEAU TRIO

Onze heures du soir...

Le colonel Conrad vient de débarquer du traversier de Longueuil et gagne la rue Notre-Dame. Là, il monte sur un tramway en direction de l'ouest de la cité, descend au Boulevard Saint-Laurent et, pédestrement, gagne la rue Lagauchetière. Bientôt il pénètre dans cette maison où, le soir du bal militaire, Benjamin avait vu entrer Peter Parsons pour en voir ensuite sortir le colonel.

Dix minutes s'écoulèrent, puis un homme sortit de la même maison. Cet homme portait une barbe noire fort épaisse et inculte, et s'en allait d'un pas rapide du côté de la rue Bleury.

C'était, comme on l'a deviné, ce Peter Parsons.

Quinze minutes plus tard il se trouvait à cette maison inhabitée, No 1144, de la rue Dorchester. Il aperçut une faible clarté à l'intérieur par le vitrage de la porte d'entrée.

—Bon, murmura-t-il avec satisfaction, mes hommes sont là!

Alors il frappa trois coups bien espacés et attendit.

Un châssis du premier étage glissa dans ses rainures et une voix sourde demanda:

—Qui va là?

—Parsons!

—C'est bon, on va ouvrir.

Deux minutes se passèrent, puis la porte s'ouvrit pour encadrer la mince silhouette de Fringer.

—On vous attendait, dit ce dernier en livrant passage.

—Avez-vous reçu ma note? interrogea Parsons.

—Oui, Grossmann l'a recue.

—Très bien, montons!

Fringer éteignit la lumière du vestibule, et à tâtons les deux hommes montèrent l'escalier. Bientôt après ils pénétraient dans cette petite salle de l'arrière de la maison, où, notre lecteur doit s'en souvenir, Kuppmein avait, un soir, fait valoir ses droits et sa volonté au détriment de la précieuse santé de sieur Grossmann.

Et nous trouvons ce dernier enfoncé dans ce même fauteuil en lequel Kuppmein avait bien cru l'avoir couché pour longtemps. Le chapeau sur les yeux, la mine pas bienveillante pour un sou, ce pauvre Grossmann fumait sa pipe avec une sorte d'impatience rageuse, au point que les trois individus pouvaient dificillement se voir dans l'épaisse fumée qui emplissait la pièce.

Après les salutations d'usage et après que Parsons et Fringer eurent pris chacun un siège, le premier dit:

—Maintenant écoutez-moi: j'ai une nouvelle à vous apprendre. Savez-vous en quelles mains se trouve à cette heure le modèle du Chasse-Torpille? Je vous pose d'abord cette question.

—Voilà justement ce que nous désirons savoir, répliqua Grossmann de son accent de dogue enragé.

—Il est en la possession de la personne que j'ai fait venir en cette maison le soir du bal militaire!

—William Benjamin!... gronda Fringer.

Grossmann avait sursauté de surprise. Puis d'un revers de main il renvoya son feutre en arrière, et ses yeux disparates, désorbités par la stupéfaction, se fixèrent avec stupidité sur Parsons.

Celui-ci reprit avec un sourire cruel:

—Et savez-vous, monsieur Grossmann, quels sont les deux individus qui ont volé votre valise ce même soir?

—Ah! si je les tenais seulement...

Et avec un grincement de dents Grossmann abattit son poing énorme sur le bras du fauteuil qui se cassa.

—Ces deux individus, poursuivit Parsons, étaient des gens à Benjamin.

—Oh! mais alors, s'écria Fringer, c'était un coup monté contre nous?

—Un simple piège, répondit Parsons en ricanant.

—Oui, trop simple... grommela Fringer, nous y avons donné stupidement.

—Pourtant, fit Grossmann avec un sourire content, ces deux types ont été arrêtés?

—Oui, mais ils ont réussi à s'évader quelques heures plus tard, répliqua Parsons avec un éclair de colère dans ses yeux jaunes.

—En ce cas, dit Fringer, quel serait, à votre idée, le meilleur plan d'action à suivre pour reprendre notre propriété?

—Ecoutez, répondit Parsons. Comme vous le savez maintenant, j'avais élaboré tout un plan d'action pour m'approprier les plans et le modèle du Chasse-Torpille. Mais, remarquez-le, je ne savais pas que vous étiez associés à Kuppmein, et, par conséquent, je ne croyais pas barrer votre jeu. Ensuite, il n'y avait pas que nous intéressés à cette affaire, il y avait aussi, sans que nous nous en doutions, ce William Benjamin.

—Qui nous a joliment roulés! grommela Fringer.

—Voici donc, maintenant, ce que je vous propose, continua Parsons. Unissons-nous tous trois pour recouvrer coûte que coûte les plans et le modèle en question. Il y a cent mille dollars à gagner que nous partagerons pour un tiers chacun.

—Je suis bien de cet avis, déclara Fringer.

—J'en suis aussi, dit Grossmann.

—Très bien. Maintenant une autre nouvelle.

—Voyons! dit Fringer.

—Nous partons en voyage.

—Pour où aller?

—Comment, s'écria Parsons avec surprise, vous ne voyez pas ça d'ici?

—Que voyez-vous donc, vous? demanda Grossmann.

—C'est limpide, pourtant, reprit Parsons. Ecoutez encore. Benjamin a le modèle, mais il lui faut aussi les plans, et ces plans sont entre les mains de Kuppmein, et Kuppmein est à New York. Donc, Benjamin s'est dit: — C'est à New York qu'il importe d'aller!... Or, la nouvelle est celle-ci, continua Parsons avec un sourire ambigu: William Benjamin part demain pour New York!

—Bon, bon, dit Fringer, je commence à comprendre.

—A la bonne heure. Et vous comprendrez encore que, si Benjamin va à New York, il est de notre intérêt de l'y suivre.

—C'est juste, avoua Grossmann. Du reste, ajouta-t-il sourdement, j'ai un compte à régler avec Kuppmein...

—Alors, dit Parsons, tout en réglant vos affaires personnelles, rien ne vous empêchera de travailler pour celles de notre société. Donc nous allons à New York. Est-ce entendu?

—Entendu! dit Fringer.

—Entendu! rugit Grossmann.

—Et nous partons, reprit Parsons, moi, demain matin, vous, demain soir!

—Pourquoi pas tout trois ensemble? interrogea Grossmann toujours méfiant.

—Parce que Benjamin partira soit par un convoi du matin, soit par un convoi du soir, ce dont je ne suis pas sûr. Mais vu qu'il importe de ne le pas perdre de vue, s'il part demain matin, je le surveillerai. S'il ne part que demain soir, vous serez avec lui. Comprenez-vous?

—C'est magnifique! proclama Fringer.

—En ce cas, nous nous retrouverons à New York après demain, acheva Parsons en se levant.

—Et cette fois, prononça Grossmann avec un juron, je gagnerai la partie ou j'y laisserai ma peau!

. . . . . .

Il passait deux heures du matin larsque le colonel Conrad pénétra dans son appartement, rue Metcalf.

Son premier regard fut attiré par une feuille de papier blanc posée bien en évidence sur le guéridon.

Il prit la feuille barbouillée d'une grosse écriture irrégulière, difficille à lire, mais qu'il parvint à déchiffrer ainsi:

> Mon cher Colonel... En dépit de la grosse dette que vous me devez, je vous lâche et lâche le kaki avec. Je perds gros, car vous me devez bien à cette heure deux cents dollars avec les intérêts. Je ne vous

les donne pas... pas si bête que ça! Mais j'attendrai simplement l'occasion de vous rattraper. Et avec mes salutations empressées j'ai l'honneur de signer...

Votre ordonnance,

TOM.

Le colonel eut un haussement d'épaules dédaigneux, avec ces mots:

—C'est bon. Mais si tu ne me rattrapes pas, c'est moi qui te rattraperai, imbécile!

Puis, d'un geste violent il déchira le papier dont il lança les morceaux par la pièce.

Cinq minutes après, assis dans son fauteuil près du guéridon, et dégustant sa liqueur affectionnée, il se disait comme pour résumer des pensées antérieures:

—Miss Jane... Lebon... Benjamin...! Et puis, aussi, les deux escogriffes qui se sont moqué de moi!... Allons! si je ne fais pas d'argent à New York, du moins je pourrai m'y venger de la belle façon! Ah! que Dieu me damne si je ne reviens pas très satisfait de ce voyage!...

Et pour ne pas demeurer en reste de satisfaction, cette nuit-là, le brave colonel vida son verre pour la dixième fois.

. . . .

XIII

UN DEJEUNER ENTRE DEUX AMIS

Nous sommes à New York, et nous reviendrons de plusieurs jours en arrière, c'est-à-dire au lendemain de ce soir où Kuppmein avait quitté Montréal pour se rendre dans la Métropole américaine.

Donc, le lendemain matin, vers les sept heures, le convoi portant Kuppmein entrait en gare centrale de New York. Malgré l'heure matinale, les quais, de même que les vastes salles d'attente et les abords de la gare, étaient encombrés d'une foule considérable de voyageurs. Notre lecteur ayant sans doute passé par les grandes gares de chemins de fer, nous lui épargnerons une description qui n'ajouterait rien à ses connaissances.

Kuppmein, chargé de ses nombreux bagages, se trouva bientôt mêlé à cette foule grouillante, et, heurté par l'un, poussé par l'autre, rudoyé ici, bousculé là, et suffoquant et suant, il finit tant bien que mal par atteindre une des salles d'attente. Là, il put abandonner ses valises et reprendre un peu haleine, tout en étanchant d'un fin mouchoir de soie les gouttes de sueur qui perlaient à son front.

Il en était à cette besogne réconfortante, lorsqu'il sentit une main s'appuyer légèrement sur son épaule. Et en même temps une voix nasillarde parlant un anglais rocailleux disait derrière lui:

—Ah! monsieur Kuppmein... quel plaisir de vous trouver!

Kupmein se retourna brusquement, et, reconnaissant le personnage qui lui parlait ainsi, il ébaucha un large sourire et s'écria la main déjà tendue:

—Ravi moi-même, capitaine... je songeais précisément à vous!

Ce personnage que Kuppmein saluait du nom de « capitaine », n'était autre que ce mystérieux capitaine Rutten dont le nom avait été mentionné à diverses reprises par Miss Jane et Kuppmein lui-même au cours de la première partie de cette histoire.

Ce Rutten était un homme de petite taille, un peu maigre, avec un visage mince à peau parcheminée, soigneusement rasé de frais. Ce visage était éclairé par une paire le petits yeux d'un gris métallique, froids et astucieux. Un nez mince et aquilin surplombait un bouche large aux lèvres pincées, blanches et sèches. Sous un chapeau dit « Panama » se dérobait un crâne de forme irrégulière et très oblongue recouvert d'une mince couche de cheveux gris et court coupés. Il paraissait âgé de cinquante ans au moins. Et mis avec un soin irréprochable, les manières dégagées, le geste souple, le langage correct, Rutten annonçait l'homme de bonne maison et le bourgeois aisé, sauf un quelque chose dans sa physionomie qui décelait la canaillerie.

Après avoir serré la main de Kuppmein, Rutten dit:

—Ainsi donc ,vous arrivez bien fourni de toutes vos munitions?

En même temps un certain sourire ironique se jouait au coin de ses lèvres.

—C'est-à-dire, corrigea Kuppmein, avec la moitié seulement des munitions.

Rutten parut très étonné.

—Tiens! tiens! fit-il.

—Vous n'avez donc pas reçu ma dépêche?

—Au fait, sourit le capitaine, j'oubliais que cette dépêche m'informait que... Mais non, pas ici, s'interrompit-il soudain en promenant autour de lui un regard défiant. Vous venez déjeuner avec moi? demanda-t-il aussitôt. Ça nous permettra de causer de la chose en toute tranquillité.

—J'accepte de grand coeur, répondit Kuppmein, d'autant que je me sens une faim atroce.

—Bien, suivez-moi.

Kuppmein saisit ses bagages et partit sur les pas du capitaine. Tous deux traversèrent l'immense salle et gagnèrent le quai extérieur. Là, Rutten fit un signal de la main, et dans l'énorme queue des autos, autobus, taxis, qui stationnaient le long de la gare, un auto se mit en mouvement pour venir s'arrêter devant les deux allemands qui y montèrent.

. . . .

De tous les grands hôtels de New York, le McAlpin, en cette année 1917, était assurément le plus fashionable. La cuisine y était insurpassable, et, demi-anglaise, demi-française, elle ne pouvait que concilier tous les goûts comme tous les appétits sous le sceau délicat et réputé de son chef, Monsieur Panchard.

C'est donc dans ce grand hôtel que le capitaine Rutten élisait domicile, et c'est là qu'il avait conduit le gros Kuppmein. Et nous les

retrouvons attablés tous deux, dans un petit salon adjacent à la salle à manger.

C'est Kuppmein qui, la serviette pendue au cou et dignement étalée sur sa large poitrine, la bouche pleine, les mâchoires très actives, parlait à ce moment. Voici ce qu'il disait au capitaine Rutten, qui sirotait méthodiquement un café mélangé de rhum.

—Mon cher capitaine, nous pouvons nous vanter d'avoir négocié une affaire splendide. Vraiment, c'est pour rien... Et quand je songe qu'elle va vous hausser dans l'esprit de nos chefs, et vous rapporter une récompense qui dépassera à coup sûr toutes vos prévisions...

—Combien avez-vous payé? questionna Rutten de sa voix nasillarde et froide.

Kuppmein toussa, avala une gorgée de son café mélangé de cognac, enfourna une bouchée de son steak et, feignant de n'avoir pas entendu la question du capitaine, reprit avec une grande volubilité:

—Oui, je vous le répète, une récompense qui vous mettra à l'abri du besoin pour le restant de vos jours, et vous avez pour le moins trente ans à vivre encore. Mais que dis-je!... A l'abri du besoin?... Mieux que ça... c'est pour vous la fortune assurée! C'est un haut poste de confiance et d'honneur, sans compter qu'on parlera de vous après des siècles...

—Combien... Voulut encore demander Rutten, dont la figure demeurait toujours impassible en dépit du magnifique avenir que lui prophétisait Kuppmein.

Mais ce dernier ne lui laissa pas le temps d'achever l'inquiétante question, et il poursuivit avec force gestes et mâchements:

—Aussi, est-ce grâce à mon activité, à ma tactique, à ma diplomatie, si nous avons pu acquérir ces plans et ce modèle... et, je vous le répète, pour rien encore! Tenez, voulez-vous que je vous dise une chose? Si je n'y avais pas mis un peu de surveillance active, d'autorité et de fermeté, nous étions volés... oui, volés! Et par qui? Devinez un peu! Par Grossmann et Fringer, d'abord, qui avaient résolu de faire cette transaction à leur profit personnel; et, ensuite, par Miss Jane elle-même! Comprenez-vous?... Mais j'étais là... ajouta très vivement Kuppmein, juste au moment où Rutten allait ouvrir la bouche pour poser peut-être la même question embarrassante... Oui, j'étais là, je veillais, j'avais l'oreille à toutes les fissures, les yeux dans tous les coins, et j'ai dû, par surcroît de prudence et de mes finances personnelles, tenir sous ma main deux ou trois agents dévoués et discrets qui n'ont, pas même une seconde, quitté l'ombre de Grossmann et Fringer de même que celle de Miss Jane. Bref, j'ai accompli un travail d'hercule, et j'ai été d'un diplomatie telle que, si notre bien-aimé empereur et roi en savait la moindre parcelle, il me décorerait et m'assignerait à quelque haut poste... une embassade peut-être!

—Combien avez-vous payé? répéta Rutten dont la physionomie, à cet élogieux plaidoyer de Kuppmein, n'avait pas laissé paraître le moindre signe d'étonnement ou d'impatience.

Mais il faut croire que Kuppmein avait dit tout ce qu'il avait à dire, fait amplement l'éloge de sa personne, et fait suffisamment briller aux yeux de son impassible interlocuteur tout un avenir de fortune, de célébrité et de gloire, car, cette fois, il répondit carrément et audacieusement:

—Vingt-cinq mille dollars en tout!

Puis il arrêta ses mâchoires et regarda le capitaine bien en face, comme pour chercher à découvrir l'effet qu'allait produire l'énonciation de ce chiffre. Même que l'on aurait pu surprendre dans ses yeux candides quelques lueurs de craintes ou d'anxiété.

Mais les traits blêmes du capitaine conservèrent leur rigidité de marbre, ses yeux demeurèrent sans expression, et de sa voix nasillarde et rocailleuse il demanda seulement:

—Vous avez payé argent comptant ces vingt-cinq mille dollars?

—Comme vous dites! fit Kuppmein qui haleta.

—Vous aviez à votre disposition, il me semble, quelque chose comme... combien déjà?

Cette question parut doublement embarrasser Kuppmein. Il hésita... puis il répondit d'une voix qui tremblait:

—Vous voulez parler de la somme confiée... à Grossmann?

—Oui, et sur laquelle somme vous aviez pouvoir de tirer. Combien déjà?

—Je crois que... c'était vingt mille!

—Vous n'en êtes pas sûr?

—Au fait, s'écria Kuppmein qui cherchait à resaisir son bel aplomb, vous ne m'avez pas laissé finir.

—Eh bien?

—Il y a encore que Grossmann — et je vous ai dit que lui et Fringer voulaient nous voler — il y a, dis-je, que Grossmann a refusé carrément de me faire connaître le montant de même qu'il a refusé de me verser cette somme mise par vous à sa disposition... à notre disposition, c'est-à-dire la somme d'argent devant servir à la mise à point de nos affaires.

—Ah! ah!

—J'ai deviné de suite les vues de Grossmann et j'ai compris que l'affaire allait nous échapper. Mais j'étais là, comme je vous l'ai dit.

—Que fîtes-vous alors?

—Je bâclai l'affaire à même mes propres fonds.

—En sorte qu'à cette heure nous vous sommes redevables d'une somme de vingt-cinq mille dollars?

—C'est exact, répondit Kuppmein, si nous y ajoutons quelques frais supplémentaires Eh bien! mon cher capitaine, dites-moi ce que vous pensez de ma transaction?

Mais au lieu de répondre Rutten demanda:

—Avez-vous ces plans?

—Oui.

—Faites donc voir!

—Avec plaisir... Les voici.

Et Kuppmein tira d'une poche intérieure de son veston l'enveloppe jaune que nous connaissons et la tendit au capitaine.

Celui-ci prit l'enveloppe, parut la soupeser, l'examina attentivement, puis demeura pensif. Au bout d'un instant, il mit tranquillement l'en-

veloppe dans une poche de son vêtement et rompit le silence.

—Il reste encore le modèle, dit-il. Quand l'attendez-vous?

—Ce soir, ou demain au plus tard.

—Très bien. Nous allons attendre ce modèle, puis nous règlerons votre compte.

Ces paroles firent scintiller les yeux de Kuppmein de lueurs dorées, et il pensa:

—Décidément, avant quarante-huit heures j'aurai assez de fortune pour m'éclipser et vivre tout à fait indépendant et heureux. Dix mille en poche, vingt-cinq mille de Rutten, soixante-quinze mille sûrement placés, sans compter mes derniers émoluments et frais de déplacements non encore payés, je me trouve à la tête d'un capital dépassant la marque de cent mille dollars!...

Mais tout à coup le souvenir de Grossmann, qu'il croyait bien mort à cette heure, mit un nuage sur son front rayonnant, et il pensa encore ceci:

—Si un fâcheux hasard allait apprendre au capitaine cette affaire de la rue Dorchester d'ici au règlement de nos comptes!...

Il frissonna. Mais une idée nouvelle surgit à son cerveau et il parut se rassurer. Aussi, demanda-t-il au capitaine avec un indifférence affectée:

—A propos, qu'allez-vous faire de Grossmann, capitaine?

—J'y songeais précisément, répondit le capitaine et fixant ses regards pénétrants sur Kuppmein. Seulement, ajouta-t-il avec lenteur, je veux sur ce point réfléchir davantage. Mais je peux vous dire que, en ce moment, Grossmann est bien près de l'autre monde.

Kuppmein ne put s'empêcher de tressaillir d'un certain malaise. Et pour cacher son trouble à l'oeil inquisiteur de Rutten et au risque de s'étouffer, il se mit à boire avidement sa tasse de café.

Une fois qu'il se crut maître de ses nerfs, il proposa de sa voix doucereuse et papelarde:

—Mon cher capitaine, si vous vouliez m'abandonner ce soin-là, je vous éviterais le dégoût de vous frôler à ce bandit. Du reste, j'ai quelque chose de personnel à régler avec lui.

Un imperceptible sourire effleura les lèvres blanches de Rutten, qui répondit négligemment:

—Très bien, monsieur Kuppmein, je songerai à votre proposition. Mais pour le moment, n'attendons que le modèle!

Il ajouta en se levant:

—Quand vous reverrai-je?

—Dès que je serai en possession du modèle, ce soir ou demain.

—Mettons demain, si vous voulez.

—Soit.

—A propos, reprit Rutten, où logez-vous?

—Je prendrai mon appartement à mon ancien hôtel... L'Américain!

—Ah! bien. A demain donc!

Après une forte poignée de mains, les deux hommes se séparèrent.

Kuppmein descendit à l'administration de l'hôtel, reprit ses bagages et se fit conduire à l'Americain Hotel.

Quant à Rutten, il s'était retiré dans ses appartements au troisième étage.

Une fois chez lui, le capitaine s'assit à une table, tira de sa poche l'enveloppe que lui avait remise Kuppmein, et en retira les plans qu'il se mit à parcourir avec une extrême attention.

Au bout de quelques minutes, il se renversa sur le dossier de sa chaise, alluma un cigare, parut méditer une minute ou deux, puis il murmura, les yeux levés au plafond, tandis que ses lèvres minces esquissaient un sourire plein de sarcasme:

—Vingt-cinq mille dollars, hein! monsieur Kuppmein? Décidément, vous êtes gros joueur. Seulement, à mon avis, vous me paraissez quelque peu hâtif et naïf dans vos affaires. Et puis, vous parlez beaucoup trop bien de vous-même. Et puis, vous vous intéressez un peu trop à mon avenir. Comment, diable, mon avenir peut-il vous intéresser à ce point? Pensez-vous que je ne peux pas m'en charger moi-même de mon avenir?... Oui, oui, monsieur Kuppmein, nous vous connaissons de longue date. Oui, oui, vous êtes trop beau parleur. Vous êtes trop habile. Vous êtes trop zélé. Vous êtes trop diplomate.

Ici le capitaine fit entendre un ricanement grêle et moqueur, et il ajouta:

—Et puis, vous étiez là?... Vous y étiez un peu trop même... c'est dangereux! Mais nous examinerons tout cela avec Miss Jane. Car Miss Jane aura sans doute des détails intéressants à nous fournir, mon cher monsieur Kuppmein, et alors... alors nous pourrons peut-être rire un peu!... Attendons le modèle et Miss Jane!

XIV

OU KUPPMEIN EST GRATIFIE D'UN LOGIS QU'IL N'AVAIT PAS SOUHAITE

Qu'ici notre lecteur nous permette de lui faire observer que, nous avons cru devoir changer les noms de ces hôtels où nous mettons nos personnages en scène. Car n'ayant pu obtenir une permission des gérants de ces hôtelleries pour y jouer nos mélos, nous ne voulons pas encourir des dommages-intérêts. Et, ceci posé pour notre plus grand intérêt et sans modifier ni amoindrir, nous l'espérons, l'intérêt de notre lecteur, nous poursuivons.....

Nous ne dirons pas quelles furent les déceptions mêlées de perplexités et d'angoisses que traversa Kuppmein, le lendemain et les jours suivants, en ne voyant pas arriver Parsons et le modèle du Chasse-Torpille; tout simplement il vécut sur des épines.

A diverses reprises, au cours d'entrevues avec le capitaine Rutten, Kuppmein manifesta le désir de retourner à Montréal et d'y faire enquête. Mais chaque fois le capitaine, qui nul doute savait à quoi s'en tenir, l'en dissuadait, disant:

—Bah! monsieur Kuppmein, patientons... nous finirons bien par voir!

Kuppmein avait donc patienté... mais avec quelle impatience et quelle anxiété!

Un matin le convoi venant de Montréal et Albany déversait de nombreux voyageurs, au nombre desquels se trouvaient deux de nos per-

sonnages dont la vue eût causé à Kuppmein une forte émotion.

Ces deux personnages étaient: Pierre Lebon et Miss Jane, ou Miss Jenny Wilson comme la connaissait seulement le jeune inventeur canadien.

Quand ils furent dans l'une des salles de voyageurs, Pierre dit à sa compagne:

—Mademoiselle, il est vrai que je ne connais pas New York, mais je puis louer une voiture et vous accompagner chez votre père, si vous le permettez.

—Mon Dieu! répondit la jeune fille avec un sourire reconnaissant, ce serait trop vous demander vraiment. D'ailleurs ce voyage vous a fatigué et il vous faut de suite un bon repos. Non, merci. Je me ferai conduire. A propos, je ne vous ai pas communiqué mon adresse, ou, si vous aimez mieux, celle de mon père: Fifth Avenue, Metropolitan, Apartments. Votre visite me sera très agréable.

—Merci beaucoup.

—Ah! vous me dites que vous ne connaissez pas New York... Au moins, avez-vous un hôtel de choisi?

—On m'a cité l'Hôtel Américain comme l'un des meilleurs.

—Il est excellent, en effet. Le premier taxi venu vous y conduira, il est situé sur Broadway.

—Ainsi donc, vous ne voulez pas que je vous accompagne jusqu'à votre porte?

—Non... vaiment je craindrais trop de paraître exigeante. Mais je vous attendrai... tenez, mettons ce soir, voulez-vous? Après que vous vous serez reposé. Du reste, j'aurai à vous rendre les frais de voyage que vous avez si généreusement déboursés pour moi.

—Oh! ne parlons pas de cette bagatelle.

—Nous en parlerons ce soir. Vous viendrez, n'est-ce pas?

Et ses yeux caressants et fascinateurs se fixèrent ardemment sur les yeux troublés du jeune homme, qui répondit:

—Oui, j'irai... comptez sur moi!

—C'est bien.

Pierre accompagna la jeune fille à l'extérieur de la gare où elle appela un taxi qui l'emporta bientôt vers Fifth Avenue.

Peu après Pierre montait à son tour dans une auto et commandait:

—Americain Hotel...

Le premier sentiment qu'éprouve un voyageur en posant le pied sur le pavé d'une ville étrangère est la curiosité. Cette curiosité s'exerce par un rapide examen des êtres et des choses qui l'entourent. Et cette curiosité est tellement excessive, elle rend l'esprit si avide de se familiariser avec le nouveau qui tombe sous ses yeux, que ce voyageur ne songe nullement à prêter attention à la route qu'il parcourt. Et après trois ou quatre rues traversées, trois ou quatre angles tournés, et une fois rendu à destination, il lui serait impossible de revenir, sans guide, à son point de départ.

Ce fut bien le cas de Pierre Lebon, mais avec cette différence cependant, que ce ne furent pas les édifices gigantesques qui attirèrent son attention, ni les étalages luxueux et féériques des grands magasins, ni l'énorme et presque fantastique croisement de milliers de véhicules de toute espèce allant à des allures qui auraient paru vertigineuses, ni le défilé formidable et ininterrompu de citadins allant à leurs affaires ou à leurs plaisirs... Non, rien de tout cela n'éveilla le moindrement l'intérêt de notre ami.

Ses yeux, il est vrai, regardaient à droite et à gauche, en l'air, en bas, partout... mais ils ne voyaient qu'un être unique: Miss Jane! Sa pensée n'exprimait qu'un nom: Miss Jane! Son imagination ne lui représentait qu'une image: Miss Jane! Oui, Miss Jane toujours!

Et il était si abîmé en sa pensée que de temps à autre il murmurait avec ravissement:

—Quelle fille bizarre!... Mais charmante... jolie à croquer... adorable!

Et Pierre souriait. Il souriait à l'image de Miss Jane. A peine venait-il de quitter l'étrange créature, que déjà il se sentait dévoré par l'envie irrésistible de la revoir. Il demeurait encore sous le charme fascinateur de Miss Jane. Il buvait son sourire. Il s'enivrait de la musique de sa voix. Il prenait feu à l'incendie de ses cheveux roux. Il oubliait la mission que lui avait confiée William Benjamin, c'est-à-dire Henriette Brière, sa fiancée. Il oubliait qu'une affreuse accusation pesait sur lui et sur Henriette. Il oubliait qu'il était en rupture de ban... qu'à chaque instant un homme de police pouvait lui mettre la main sur l'épaule ou les menottes aux mains et l'arrêter. Il oubliait qu'il était venu à New York pour y travailler à sa réhabilitation et à celle d'Henriette!... Pierre, depuis la veille, vivait un rêve d'or, et ce rêve, tout plein de la merveilleuse Miss Jane, il se sentait comme une maladive envie de le réaliser!

L'auto stoppa soudain. Le jeune homme rentra instantanément dans la réalité... il se trouvait devant l'Hôtel Américain.

. . . .

Après avoir fait la grasse matinée et s'être quelque peu remis des fatigues du voyage, Pierre Lebon, après dîner, alluma une cigarette et se dirigea vers le bureau de l'hôtel pour y consulter le livre des adresses. Toujours sous le charme de Miss Jane, notre ami voulait simplement vérifier l'adresse de la jeune fille. Non pas qu'il redoutât une fumisterie, pas du tout. Car il était sûr et certain que « Miss Wilson » lui avait donné sa véritable adresse, et c'est cette certitude même qui le poussait à regarder dans le livre des adresses. Il y verrait le nom de la jeune fille, et voir ce nom c'était encore un plaisir pour lui, c'était une joie, une ivresse.

Au moment où Pierre s'opprochait du bureau, il n'y avait qu'un employé occupé au téléphone. En attendant qu'il pût demander à cet employé ce qu'il désirait, il se mit à feuilleter le livre des voyaguers et des hôtes de la maison.

Il ne put réprimer un vif tressaillement en voyant un nom... un nom qui étincela à ses yeux comme des flammes... KUPPMEIN!

En voyant ce nom, miracle! Pierre reconquérait sa liberté d'esprit. Miss Jane, comme par enchantement, s'effaçait de sa pensée!

—Kuppmein dans cet hôtel!... murmura le jeune homme, le front déjà barré d'un pli dur. Numéro 321!... Et moi j'occupe le numéro 320!... Mais alors nous sommes voisins! Quelle coïncidence! Décidément, ma tâche va se trouver simplifiée. Voyons!... Il est peut-être là-haut à ce moment! Si j'allais m'en assurer!...

Sans perdre une minute il gagna l'ascenseur.

L'instant d'après, il était au troisième étage et enfilait le couloir sur lequel son appartement était situé.

Il marcha droit au No 321 et frappa résolument à la porte.

Personne ne répondit. Rien ne parut bouger à l'intérieur.

Vis-à-vis cette porte était celle de Pierre portant le No 320. Le jeune homme allait rentrer chez lui, lorsqu'une camériste, accorte et jolie, passa près de là. Reconnaissant Pierre comme l'un des nouveaux hôtes de l'hôtel, elle s'arrêta et demanda, complaisante:

—Vous désirez voir Monsieur Kuppmein?

—Oui, mademoiselle.

—C'est regrettable pour vous, il n'y est pas.

—Il n'est pas absent de la ville, au moins?

—Pas que je sache.

—Vous ne savez pas non plus s'il rentrera bientôt?

—Ma foi, non. Cependant, je peux vous dire qu'il soupe à l'hôtel généralement tous les soirs.

—Soit, je le verrai ce soir. Merci, mademoiselle.

Au sourire reconnaissant du jeune homme la jolie camériste répondit par un sourire charmant et s'éloigna.

Pierre pénétra chez lui, mais en ayant soin de laisser sa porte légèrement entre-bâillée. Puis il se dit, tout à fait revenu à lui-même qu'il était maintenant:

—S'il y a le moindre moyen, ce Kuppmein ne m'échappera pas!

Il prit un journal, alluma une cigarette et se jeta dans un fauteuil qu'il avait disposé de façon à pouvoir surveiller les passants dans le corridor et la porte de Kuppmein.

Pierre attendit longtemps. A diverses reprises il consulta sa montre. Enfin, comme il passait trois heures, il perçut dans le corridor le bruit d'un pas pesant assourdi par un épais tapis. Puis, par l'entre-bâillement de sa porte il vit une silhouette d'homme s'arrêter une seconde devant la porte No 321, puis disparaître.

Pierre n'avait vu l'homme que l'espace d'une seconde. Mais il avait remarqué que c'était un homme corpulent. Il n'avait pas eu le temps de voir ses traits. Mais puisque cet homme était entré là chez lui, il fallait que ce fût Kuppmein. Oui ce devrait être Kuppmein.

—Voici mon homme, se dit Pierre en se levant. Il n'y a rien comme de saisir l'occasion au passage. Voyons d'abord si je suis installé pour loger un ami. Car, suivant les instructions d'Henriette, s'il arrive que ce Kuppmein ne me donne pas satisfaction au sujet de mes plans du Chasse-Torpille, je devrai m'assurer de sa personne.

Il fit aussitôt un examen rapide de son appartement qui ne comprenait qu'une chambre à coucher avec salle de toilette attenante. Dans un angle la porte de la salle de toilette faisait équerre avec la porte d'un grade-robe spacieux, et face à ce grade-robe se trouvait une fenêtre dont la clarté pouvait, dans le jour, éclairer l'intérieur du garde-robe. Pour la nuit, une ampoule électrique y était aménagée.

Pierre vit tout cela dans un coup d'oeil et il murmura avec un sourire satisfait:

—Voilà un appartement magnifique.

Il examina l'intérieur du garde-robe, ajoutant:

—Cette ampoule électrique est de trop, car la lumière — la lumière artificielle surtout — fait mal au hibou, et vu que Kuppmein est un hibou...

Il compléta sa pensée par un autre sourire. Puis il dévissa l'ampoule et alla la déposer dans le tiroir d'un chifonnier.

—Enfin, acheva-t-il, j'ai dans cette valise un objet qui peut m'être d'une grande utilité en cas de résistance du loup.

Et, ayant ouvert la valise en question, le jeune homme en retira un revolver en acier bruni qu'il enfouit dans l'une de ses poches.

Ainsi prêt à faire face à toute éventualité, il se dirigea résolument vers la porte No 321. Il frappa deux coups légers.

—Entrez! dit une voix de l'intérieur.

Pierre poussa la porte et se trouva face à face avec Kuppmein qui, après avoir déposé son chapeau et sa canne sur un sofa, était en train de retirer ses gants.

—Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur Kuppmein, dit Pierre en entrant, je n'ai qu'une petite prière à vous adresser.

Kuppmein garda le silence. Mais les traits de sa physionomie exprimèrent nettement sa stupéfaction et son inquiétude... il avait reconnu tout de suite Pierre Lebon.

Puis il fit un pas de recul, comme sous l'action d'une peur instinctive, et d'un geste fébrile il acheva de retirer ses gants qu'il lança sur une table.

Mais déjà Pierre ajoutait avec un sourire tranquille:

—Voulez-vous me faire l'honneur d'un entretien dans mon appartement?

—Pourquoi pas ici? demanda Kuppmein avec une mine défiante.

—Parce que j'ai là, dans ma chambre, un objet fort précieux que je désire vous montrer.

Ces paroles dites avec un air candide produisirent un changement subit sur la physionomie et dans l'esprit de Kuppmein. Son coeur bondit de joie à cette pensée:

—Il a le modèle!... Comment?... Pourquoi?... Qu'est devenu Parsons?... Que s'est-il passé à Montréal depuis mon départ?... Toutes ces questions affluèrent dans la même minute à son esprit tourmenté.

—Mais alors... ajouta-t-il...

Il n'acheva pas sa pensée, comme s'il avait eu peur que l'autre la devinât. Mais il venait de se comprendre. Le modèle était là, à portée de sa main!... Cela lui suffisait. Aussi s'empressa-t-il de répondre à Pierre:

—Comment donc, cher monsieur! Je ne vous ferai pas l'injure de vous refuser... je vous suis!

—Venez donc, dit Pierre. ,

Le corridor était désert, et le jeune homme s'en réjouit en pensant qu'aucun témoin ne pourrait plus tard devenir pour lui un embarras.

La minute d'après, les deux hommes pénétraient dans la chambre de notre ami.

Pierre fit aussitôt jouer la serrure de la porte, retira la clef et la mit dans sa poche, à l'extrême surprise de Kuppmein qui avait surveillé ce manège sans pouvoir dire un mot ou faire un geste.

Pierre esquissa un sourire candide et dit:

—De cette façon nous pourrons causer sans crainte d'être dérangés.

Rassuré par ces paroles prononcées sur un ton tranquille, Kuppmein jeta autour de lui un regard inquisiteur et rapide, et ce regard s'arrêta une seconde sur les deux valises de Pierre déposées dans un angle. Mais il faut croire que ces valises ne lui offrirent aucune intérêt immédiat, car le regard de l'Allemand alla de suite scruter d'autres coins et d'autres objets, mais sans découvrir ce qu'il avait pensé trouver là, c'est-à-dire cet "objet précieux" mentionné par son hôte.

Mais déjà l'inventeur avait pris place sur un siège, et de la main indiquait un fauteuil, placé non loin du garde-robe dont la porte était demeurée ouverte:

—Daignez donc vous asseoir, cher Monsieur, car il se peut que nous en ayons un peu long à débattre.

Kuppmein obéit, mais non sans remarquer le sourire quelque peu moqueur du jeune homme, qui poursuivait:

—Mon cher monsieur Kuppmein, puisque vous ne me demandez pas qui je suis, j'en déduis et conclus que vous me connaissez ou me reconnaissez — selon l'expression que vous voudrez — et que, par conséquent, nous sommes à peu près de bonnes vieilles connaissances.

—Au fait, répondit Kuppmein qui reprenait son assurance, je me souviens de vous avoir vu quelque part .

—Où donc, s'il-vous-plaît?

—L'endroit m'échappe, mais...

—Vous ne vous rappelez pas mon nom non plus?

—Ma foi, non.

—Il est si peu intéressant et tellement obscur, sourit le jeune homme avec ironie. Or, puisque vous vous rappelez m'avoir vu quelque part, ne serait-ce pas, par hasard, aux bureaux de James Conrad, à Montréal?

—Tiens! s'écria l'Allemand avec une feinte surprise, vous connaissez mon ami Conrad?

—Très bien même.

—J'en suis ravi.

—C'est lui-même qui m'envoie à New York.

—Ah bah!... Et avec cette exclamation Kuppmein fronça les sourcils.

—C'est vrai, monsieur Kuppmein. Et voulez-vous savoir le but de mon voyage?

—Mon Dieu... cela m'est pas mal indifférent, à moins qu'il n'y ait un intérêt pour moi.

—Parfaitement, ce voyage vous intéresse directement.

—Comment, je vous prie?

—Je suis venu vous communiquer une nouvelle très importante.

—A moi?... s'écria Kuppmein très étonné et curieux à la fois.

—Oui, monsieur Kuppmein, à vous même.

—Mais alors, quelle est cette nouvelle?

—Celle-ci: il paraît que vous avez acquis pour une certaine somme d'argent certains plans d'un Chasse-Torpille... plans qui portent ma signature.

Kuppmein se mit à rire.

—Or, poursuivit Pierre impassible, ces plans avaient été achetés de moi par James Conrad.

—Ah bon!

—Et savez-vous ce qui est arrivé?

—Je me le demande.

—Ceci: que le soir même du jour où la transaction eut lieu entre Conrad et moi ces plans furent enlevés de son coffre-fort.

—Diable!... Avez-vous pu retracer le voleur?

—Oui.

—Ah!... j'aime mieux cela pour mon ami Conrad.

—Mais... vous ne me demandez pas qui est ce voleur?

—Dites donc.

—Nous ne savons pas son nom, monsieur Kuppmein, et voilà pourquoi je suis venu vous voir à New York.

—Quoi... s'écria Kuppmein avec une feinte indignation, auriez-vous la prétention de me croire affilié à une bande de voleur?

—Pas du tout, sourit ironiquement Pierre. Seulement, il est établi que vous avez acheté ces plans du voleur lui-même!

L'allemand sursauta et pâlit.

Pierre sourit davantage.

Kuppmein comprit qu'il venait de se trahir. Aussi, voulant donner le change au jeune homme, se prit-il à rire nerveusement.

—Décidément, cher monsieur, dit-il, je me demande, — et ceci vous explique ma surprise, — oui, je me demande si Conrad a perdu la raison, ou bien...

—Ou si je suis moi-même insensé, monsieur Kuppmein?...

L'Allemand esquissa un geste de protestation.

—Eh bien, monsieur Kuppmein, continua Pierre Lebon, je peux vous assurer que Conrad a conservé toute sa raison, que les plans acquis de moi lui ont été volés, et que, à l'heure où je vous parle ainsi, c'est vous-même qui avez ces plans en votre possession!

Kuppmein fit un geste hautain et dit:

—Encore une fois, monsieur, oseriez-vous prétendre...

—Je ne prétends pas, interrompit froidement le jeune homme. Je dis et je répète que vous détenez illégalement des plans qui ne sont pas votre propriété, les auriez-vous payés une fortune!

Kuppmein se leva brusquement et demanda avec une méprisante froideur:

—Monsieur, voulez-vous me dire à qui j'ai l'honneur de parler?

—Pas de faintes ni de comédies inutiles! répliqua Pierre Lebon en se levant à son tour.

Mon nom, vous le savez, ajouta-t-il sur un ton glacial.

—Ainsi donc, s'écria Kuppmein dont la belle assurance de tout à l'heure s'émoussait rapidement, vous m'avez ni plus ni moins attiré dans un traquenard?

—Non, monsieur. Car pour agir de la sorte il faudrait que je fusse la personne peu scrupuleuse que vous êtes.

—Veillez sur vos paroles, menaça Kuppmein qui sentait l'effroi l'envahir devant l'attitude décidé du jeune homme.

—Monsieur Kuppmein, reprit Pierre froidement, voulez-vous me rendre les plans dont je vous ai parlé?

—Je vous jure que j'ignore tout à fait cette histoire de plans.

—Ou bien, continua Pierre sans changer d'attitude ni de ton, voulez-vous me faire connaître la personne à qui vous les avez livrés?

—Encore une fois...

—C'est oui ou non, interrompit Pierre rudement. Décidez-vous!

—Je crois que vous menacez?... Prenez garde que j'appelle les gens de l'hôtel!

—C'est ce que je ne permettrai pas, et voici ce qui vous en empêchera, monsieur Kuppmein.

Par un geste rapide le jeune homme tira son revolver et le braqua résolument sur Kuppmein.

L'Allemand chancela, devint livide de peur et recula instinctivement dans l'encoignure formée par la salle de toilette et le garde-robe. Et la porte de ce garde-robe étant ouverte, comme nous l'avons dit, elle masquait la porte de la salle à toilette, de sorte que Kuppmein ne pouvait aller plus loin. Ce fut donc contre cette porte que Kuppmein se trouve adossé avec, à sa gauche, le garde-robe tout prêt à le recevoir.

Pierre ajouta en ricanant:

—Allons! monsieur Kuppmein, appelez donc les gens de l'hôtel pour voir!

—Vous n'allez pas m'assassiner? balbutia l'Allemand fou de terreur.

—Dieu m'en garde!... vous appartenez à d'autres qu'à moi. Pour les espions et les voleurs il y a des juges et des exéctueurs. Vous ne m'appartenez que pour l'instant, voilà tout. Et puis, n'allez pas penser qu'en appelant à votre aide les gens de l'hôtel cela arrangerait vos affaires. Tout au contraire, vous empireriez votre situation, car alors je serais dans l'obligation de vous dénoncer comme espion, ce qui vous vaudrait beaucoup d'égards des autorités américaines; et comme voleur, ce qui mettrait de suite les gens de l'hôtel de mon côté. Est-ce clair?

Ce ne l'était que trop pour Kuppmein qui, cependant, gronda:

—Je suis ni espion ni voleur!

—Voilà bien le point que je veux éclaircir. Mais en attendant, vous allez demeurer mon prisonnier.

—C'est une séquestration! rugit l'Allemand qui suait, haletait et de ses yeux désorbités cherchait une issue pour fuir.

—Nommez cela ce que vous voudrez, ça m'est égal, répondit froidement l'inventeur. Maintenant, vous voyez ce garde-robe?... Eh bien! c'est là que vous allez demeurer bien tranquille, bien silencieux, durant quelques jours. Je vous apporterai les aliments nécessaires, afin que vous ne perdiez rien de votre vénérable embonpoint. Est-ce compris? Et puis, je vous le dis sincèrement, si vous vous décidez à me renseigner sur les plans que vous savez, je pourrai avoir des égards pour votre personne, c'est-à-dire que je vous permettrai d'aller vous faire pendre en un lieu de votre choix.

—Mais Monsieur Lebon... gémit Kuppmein d'une voix larmoyante.

—Tiens!... tiens!... interrompit Pierre en riant, vous avez donc appris mon nom sans que je vous le dise?

Kuppmein rougit, pâlit, verdit et bredouilla:

—Il me vient tout à coup à la mémoire... Donc, monsieur Lebon, je vous jure que je ne sais rien de vos plans!...

Et il avait un si grand air de franchise, que Pierre faillit se laisser prendre. Mais ce ne fut qu'un sentiment très passager chez lui. Il répliqua rudement:

—C'est bon, je saurai si vous dites la vérité avant peu de jours. Mais d'ici là, voici votre logis... allez!

Kuppmein hésita.

—Monsieur, reprit sur un ton résolu le jeune homme en assujétissant son revolver, je vous tuerai sans une hésitation si, dans une demi-minute, vous ne vous êtes pas exécuté.

L'Allemand comprit que sa vie était en jeu, et comme il en coûte toujours de mourir même pour les plus désespérés de la vie, Kuppmein fit un pas vers le garde-robe. Il s'arrêta sur le seuil, et Pierre, qui l'observait attentivement crut saisir à l'expression de ses traits qu'il était tenté de faire un aveu. Mais cette hésitation de l'Allemand fut de courte durée. Il ébaucha un hochement de tête dédaigneux, darda sur Pierre un bon regard chargé d'éclairs, et, sans mot dire, pénétra dans le garde-robe.

Pierre sourit et marcha vivement vers la porte.

—A présent, prononça le jeune homme d'une voix ferme, vous savez ce qui vous est réservé si par des cris ou autrement vous attirez ici les gens de l'hôtel... que cet avertissement suffise! Au revoir, monsieur Kuppmein!

Et brusquement Pierre ferma la porte du garde-robe dont il mit la clef dans sa poche.

Puis il murmura:

—Ce n'est pas tout... pas plus tard que demain il faut que je trouve ce capitaine Rutten!...

.. ..

Or, depuis quelques instants, l'hôtel était sens dessus dessous: on cherchait Kuppmein, et Kuppmein demeurait introuvable. Et à ce sujet, notre lecteur se rappelle ce que, en un chapitre précédent, un agent de police secrète racontait à Robert Dunton... «que Kuppmein avait mystérieusement disparu de l'hôtel». Voilà donc pour nous un mystère éclairci!...

XV

CHEZ MISS JANE

Nous conduirons le lecteur sur Fifth Avenue, au Metropolitan Apartments. C'est au premier étage de l'édifice que domicilie Miss Jane.

Elle occupe sur la façade un luxueux appartement qui, outre une chambre pour sa camériste, comprend un grand salon précédé d'une antichambre, un fumoir-bibliothèque, une chambre à coucher et un vaste cabinet de toilette en lequel on peut admirer tout ce que l'art de l'hygiène fait, de nos jours, jouer à l'eau par un système fort compliqué de lavabos, de baignoires, de douches, et coetera. Mais vu qu'il n'est pas délicat de s'attarder dans la salle de toilette d'une dame ou demoiselle, nous fermerons la porte sans bruit, et nous dirigerons nos pas vers le fumoir-bibliothèque où nous retrouverons bientôt certains de nos personnages.

Toutefois, avant d'arriver à destination, il nous faut nécessairement passer devant la porte de la chambre à coucher. Cette porte, par omission volontaire ou involontaire, est à demi ouverte. Et comme il est de notre curieuse nature de regarder par les portes ouvertes ou seulement entre-baillées, par la porte de cette chambre nous ne pouvons donc, en passant, nous empêcher de jeter un rapide coup d'oeil.

Et ce coup d'oeil indiscret nous suffit pour entrevoir la ravissante silhouette de Miss Jane qui, assise à une table de toilette que surmonte un large miroir, donne la dernière touche à sa splendide chevelure rousse. Nous pouvons du même coup d'oeil surprendre sur ses lèvres le sourire ensorcelant que reproduit le miroir avec une netteté parfaite...

Il est sept heues du soir.

—Vêtue d'une jolie robe de soie lilas qui modèle à perfection ses formes admirables, Miss Jane pénètre dans son fumoir.

C'est une jolie pièce, spacieuse, richement meublée, aménagée et décorée avec cet art féminin que, seule, une femme de bon goût peut créer. Beaucoup de bibelots de prix et de bibelots sans valeur. Aux murs quelques pastels assez jolis, mais on y trouve, avec surprise, trois portraits portant la signature du célèbre Gainsborough. Voilà certainement de quoi que Miss Jane n'a pu avoir uniquement pour des sourires, tout ensorcelants que ces sourires ont pu être! Mais il y a aussi une pièce du mobilier qui ne manque pas d'attirer l'attention: c'est une bibliothèque de forme antique et couvrant tout un pan de mur. Elle est faite d'un bois de noyer noir joliment sculpté, et elle est surmontée de petits clochetons ciselés. Cette pièce, si l'on en juge par le travail qu'elle a dû coûter à son auteur, a une grande valeur et décèle le goût de Miss Jane pour les choses antiques. Et les rayons de cette bibliothèque, naturellement, sont à l'avenant: les plus luxueuses reliures sont là côte à côte, et chacune de ces reliures renferme précieusement un auteur célèbre ou tout au moins de bonne renommée. Voilà donc à peu près ce qu'était cette pièce qui servait à Miss Jane de boudoir, de fumoir et de bibliothèque.

Lui, le lecteur pourrait nous faire observer que nous avons omis de parler de deux pièces très importantes: la cuisine et la salle à manger. Qu'il se rassure sur ce point. De cuisine et de salle à manger il n'y a pas, attendu que Miss Jane prend ses repas dans les restaurants du beau monde ou dans les grands hôtels. Pour le petit déjeuner, elle n'a qu'à descendre au rez-de-chaussée où se trouve un superbe café, avec petits salons privés, et ce café offre aux locataires de la maison ainsi qu'aux aristocratiques résidents de Fifth Avenue les mets de la première succulence et le confort le plus recherché.

Ceci établi, occupons-nous donc, sans plus, de la belle Miss Jane.

Elle entre dans son fumoir d'un pas nonchalant, s'arrête près d'un guéridon où se trouve tout un nécessaire à fumer, choisit une cigarette, l'allume non sans une certaine grâce, et, toujours nonchalamment, elle va s'étendre sur une méridienne où elle se met à rêver en regardant monter les spirales que fait la fumée de sa cigarette. Tout est silence dans la pièce où règne une demi - pénombre qui porte nécessairement à la rêverie. Les bruits de la rue arrivent là mourants. Un petit cadran aux aiguilles d'or enchâssé dans l'un des clochetons de la bibliothèque fait entendre son tic-tac régulier et monotone. Au-dessus de Miss Jane, une grande dame anglaise peinte par Gainsborough sourit doucement. Mais cela n'empêche pas Miss Jane de rêver... au contraire, elle n'en rêve que mieux! Mais à qui pense-t-elle?...

Elle tressaille en entendant vibrer un timbre dans une pièce voisine.

Elle souleve sa tête qui repose sur une pile de coussins et regarde le cadran. A cet instant, une porte est ouverte sans bruit, une lourde draperie est écartée et une jeune caméristе, brunette aux yeux clairs, aux lèvres rouges et souriantes, potelée et jolie, pénètre dans le fumoir.

—On a sonné, Nelly? demande Miss Jane sans bouger.

—Oui, mademoiselle, et je viens prendre vos ordres.

—Ce visiteur doit être le capitaine, Nelly, il faut l'introduire ici.

—Bien, mademoiselle. Faut-il allumer le lustre?

—Oui, il fait presque noir.

La caméristе pressa un bouton d'écaille disposé sur une plaque de cuivre près du cadre de la porte, et un grand lustre en bronze, aménagé de six bougies électriques, répandit à l'instant une lumière rosée dans la pièce.

Cela fait, la caméristе referma la porte par laquelle elle était entrée, alla à une arcade masquée par de riches et lourdes draperies, écarta l'une d'elle et disparut. Disons que cette arcade donnait sur le salon où l'on arrivait, de l'extérieur, par une antichambre. La caméristе allait simplement recevoir le visiteur pour l'introduire suivant l'ordre de sa maîtresse.

Au bout de deux ou trois minutes, en effet, le capitaine Rutten parut dans l'arcade, courbé en deux.

—Ravie de vous voir, capitaine! s'écria Miss Jane sans rien changer de sa posture et en tendant, seulement, sa fine main au nouveau venu.

—Ma chère Jane, fit Rutten de son accent nasillard et en portant à ses lèvres la main de la jeune fille, après votre coup de téléphone de ce matin, ce fut avec une impatience fiévreuse que j'ai attendu le moment de prendre de vos nouvelles.

—Prenez donc un siège, capitaine, et causons.

Rutten obéit à l'injonction de Miss Jane. Mais, auparavant et tout comme s'il se fût trouvé chez lui, il s'arrêta près du guéridon, choisit un cigare, l'alluma et poussa un fauteuil près de la méridienne. Il se laissa choir mollement sur le fauteuil, lança quelques bouffées au plafond vers le lustre et dit:

—Soit, causons!

—En premier lieu, j'ai une nouvelle à vous apprendre, annonça Miss Jane.

—Bonne ou mauvaise?

—Je vous la donne pour ce qu'elle vaut: l'inventeur du Chasse-Torpille est à New York!

—Pierre Lebon? fit Rutten avec surprise.

—Oui, sourit la jeune fille, nous avons voyagé ensemble.

—C'est-à-dire... dans le même wagon? sourit le capitaine à son tour.

—C'est-à-dire... dans le même wagon et côte à côte jusqu'à une heure du matin. Ensuite, lui en haut, moi en bas dans le dortoir... bref, en excellents camarades!

—Oh! oh! fit Rutten émerveillé et étourdi à la fois. Vous êtes donc en amour? ajouta-t-il.

—Un peu, oui... sourit mystérieusement Miss Jane.

—Contez-moi ça!

—Tout à l'heure. Nous allons procéder par ordre chronologique. Dites-moi d'abord quand vous avez vu Kuppmein pour la dernière fois?

—Aujourd'hui même dans la matinée, quelque temps après votre coup de téléphone.

—Vous ne lui avez pas parlé de moi, au moins?

—Non.

—Très bien. Vous a-t-il remis les plans?

—Le jour même de son arrivée.

—Le modèle est toujours à venir, n'est-ce pas?

—Comme vous dites.

—Et que pensez-vous?

—Rien... j'attends avant de penser que vous me fassiez votre rapport.

—Eh bien! écoutez ceci: à l'heure où je vous parle le modèle est entre les mains de son inventeur!

—Est-ce possible? s'écria Rutten avec ahurissement.

—Ou plutôt ce modèle est à Montréal, mais en un lieu sûr connu de Lebon seulement et d'un certain banquier de Chicago qui s'appelle William Benjamin, un ami de Lebon et qui m'a l'air très intéressé, trop même, à cette affaire de Chasse-Torpille. Et j'ajoute que c'est ce même William Benjamin, que vous aurez probablement l'avantage de connaître un de ces quatre matins, c'est ce Benjamin, dis-je, qui a fait rater la seconde partie de la transaction engagée par Kuppmein.

—Ah! ah!

—Ensuite, Lebon est à New York pour y rechercher ses plans.

—Bon.

—Mais dites-moi si vous avez appris toute l'aventure de l'inventeur du Chasse-Torpille.

—Kuppmein m'a raconté toute une histoire à ce sujet. Notamment que Lebon, après sa transaction avec Conrad, aurait volé à ce dernier les plans qu'il lui avait cédés, et il aurait eu pour complice de ce vol son amante, la secrétaire de Conrad. Que ce même Lebon aurait été arrêté le lendemain du vol pour échapper ensuite à la justice, et que, durant ce temps, sa complice se serait suicidée par la noyade.

—C'est à peu près cela. Et vous a-t-il parlé de Grossmann?

—Il m'a affirmé que nous sommes trahis et volés par Grossmann et Fringer.

—Je ne le dédirai pas sur ce point. Mais chose fort certaine, c'est que Kuppmein, avec le beau rôle, veut et travaille pour s'approprier tous les bénéfices de l'entreprise. Eh bien! écoutez l'histoire telle que j'ai pu la suivre ou la reconstituer, et vous verrez avant longtemps que je ne m'éloigne pas trop de la vérité.

Et Miss Jane se mit à narrer tout ce qu'elle avait vu, surprit et déduit des premiers événements de notre histoire.

Rutten lui prêta une attention profonde, mais sans laisser voir sur sa physionomie impassible ses sentiments intérieurs .

Quand Miss Jane eut terminé son récit, il remarqua simplement:

—Je crois comprendre que la partie sera plus rude que je ne m'y attendais.

Et cette fois il fronça les sourcils durement, comme si son esprit eût évoqué un souvenir terrible, ou prévu un événement prochain qui allait réclamer une action énergique.

—Et pourtant cette partie était toute simple à jouer, répliqua Miss Jane, sans ces deux imbéciles, Grossmann et Fringer, qui l'ont gâchée!

—Grossmann et Fringer... murmura Rutten en réfléchissant... nous nous souviendrons d'eux. Ses yeux d'un gris métallique furent sillonnés par un éclair rapide. Quant à Kuppmein...

—Je vous avais bien prévenu, capitaine, interrompit Miss Jane, que ce Kuppmein était de trop dans l'affaire!

—Oui, je me le rappelle.

—Et si vous voulez penser comme moi, à l'avenir nous ne devrons compter que sur nous-mêmes.

—Vous avez raison.

—Ensuite, il va falloir nous remettre à l'oeuvre sans retard.

—Avez-vous un plan d'action?

—Oui, et ce plan je l'ai déjà entamé.

—Expliquez-moi ça.

—Résumons d'abord les faits afin d'éviter des malentendus et pour ne laisser aucune prise au hasard. Kuppmein et Cie sont chargés d'acquérir plans et modèle d'un Chasse-Torpille pour le compte de l'Allemagne, arme que celle-ci retournera contre ses ennemis. Mais ces plans et ce modèle sont vendus à Conrad à qui ils sont aussitôt volés par un certain Peter Par-

sons, qui ne semble faire qu'un seul et unique personnage avec un certain colonel nommé Philip Conrad. Ensuite, Parsons a des pourparlers avec Kuppmein qui achète les plans d'abord avec l'entente que le modèle lui sera remis à New York par Parsons lui-même. Dans cette transaction Kuppmein a versé une somme d'argent égale à dix mille dollars, a même les vingt mille qu'il a volés à Grossman après avoir immobilisé ce dernier d'une balle au ventre. Dans l'intervalle le modèle est volé à Parsons par un inconnu que je soupçonne fort être Fringer... qui, ensuite, confie ce modèle à Grossman...

Disons ici que Miss Jane altéra la véridicité des événements, afin de passer sous silence la ridicule aventure dont elle avait été l'objet à la gare Windsor, ce jour où Grossmann lui avait si adroitement subtilisé la valise contenant le précieux modèle.

—Ensuite, continua Miss Jane, Lebon et Henriette Brière sont accusés du vol des plans et modèle par Conrad. Lebon est arrêté, sa complice se noye, puis survient ce William Benjamin qui m'intrigue très fort et dont nous reparlerons. Et vous savez comment ce Benjamin, avec le concours de deux agents à sa solde, a réussi à s'emparer du modèle, comme je vous en ait fait le récit au long tout à l'heure. Maintenant, acheva Miss Jane, voyez-vous d'ici ce qu'il nous reste à faire?

—Oui, je vois, hormis une chose.

—Laquelle?

—L'endroit précis où tendre la main pour saisir le modèle.

—Nous le saurons bientôt.

—Qui nous l'apprendra?

—Pierre Lebon! répondit Miss Jane avec un sourire placide.

—Hein! vous dites Pierre Lebon! s'écria Rutten avec un réel étonnement.

—Oui, Pierre Lebon... Mais laissez-moi vous raconter une autre petite histoire. J'ai filé à Montréal une assez jolie comédie et très agréable au moyen de laquelle j'ai pu entrer dans l'intimité de Lebon par l'intermédiaire de ce même et mystérieux William Benjamin. Or, pour eux je suis une certaine Miss Wilson, fille unique d'un banquier New Yorkais, et ce banquier... c'est vous-même, mon cher capitaine.

—Merci! ricana Rutten avec une révérence moqueuse.

—C'est-à-dire, continua Miss Jane, que, à compter de ce jour, vous serez pour Lebon et William Benjamin Monsieur Wilson, mon vénérable père.

—Bien que très honoré de cette paternité, ricana Rutten, j'eusse de beaucoup préféré être l'amoureux!

La jeune fille se mit à rire.

—Vieux renard... narqua-t-elle, vous préférez encore, malgré votre âge, les amours frivoles à l'amour paternel!

—Que voulez-vous, soupira Rutten, c'est dans ma nature!

—Eh bien! faites un petit sacrifice temporaire. Et plus tard, qui sait s'il ne vous sera pas donné de revenir aux amours légères!

—Voilà qui me réconforte.

—Je poursuis donc, reprit Miss Jane. Tout à l'heure, vous me demandiez de vous conter mes amours avec Lebon? Eh bien! je peux vous dire de suite que je ne lui suis pas indifférente. Voilà, comme vous le pensez, qui n'est pas de mauvais augure. D'ailleurs, je l'attends ce soir, vers huit heures, m'a-t-il assuré par téléphone. Et alors.. .

—Il est huit heures moins quart! fit observer Rutten.

—C'est juste. Il n'y a donc plus que quelques minutes d'attente, et je vous présenterai comme mon père. Un peu plus tard, vous prétexterez des affaires pour nous laisser. Et, je vous le dis sans fatuité, quand Lebon me quittera il aura pour moi beaucoup d'amitié, et avant trois jours il m'aimera, et avant six jours il sera fou de moi... Et alors...

—Alors?... répéta Rutten vivement intéressé.

—Alors Lebon, aujourd'hui très réservé sur ses affaires, n'aura plus de secrets pour moi. Il me dira donc où se trouve son modèle, et ce sera à vous d'aller le chercher.

—C'est magnifique! déclara Rutten enchanté. Seulement, ajouta-t-il avec un sourire moqueur, méfiez-vous de vous laisser prendre à votre propre jeu!

—Que voulez-vous dire?

—Ceci: prenez garde de vous éprendre d'un irrésistible amour pour ce jeune homme.

Miss Jane égrena un rire sarcastique.

—Rassurez-vous, dit-elle: j'ai trop d'intérêt à gagner les cent mille dollars que vous m'avez promis. Non, non, l'amour ne saurait me tourner la tête!

—Vous êtes de chair! fit observer gravement Rutten avec un nouvel éclair dans ses yeux gris.

—Oui, mais quand je veux je suis de pierre... je suis d'acier, capitaine!

Et la jeune fille esquissa un geste farouche.

Le capitaine sourit et reprit:

—Non seulement, Miss Jane, je vous ai promis cent mille dollars, une fois que nos affaires seraient bâclées, mais aussi un voyage en Allemagne.

—Je ne l'oublie pas. Je vous y suivrai comme toute bonne fille bien soumise aux volontés de son noble père, ricana Miss Jane. A propos, ajouta-t-elle, en retrouvant son sérieux, où en sont nos autres affaires?

—Tout va bien. Nous sommes en train d'organiser la grève formidable des Industrial Workers of the World. Mais nous sommes étroitement surveillés par les agents de Washington. L'affaire pourra rater. Peu m'importerait, du reste, si cette affaire de Chasse-Torpille était terminée. Car alors je lâcherais tout pour filer de l'autre côté... en votre adorable compagnie! Oui, je vous le jure, Miss Jane... car à présent j'ai assez de fortune. Il ne me manquerait plus que ce modèle... et vous! Aussi vais-je faire diligence pour...

—Chut! interrompit la jeune fille en se levant en tendant l'oreille.

—Quoi donc?

—N'avez-vous pas entendu la sonnerie?

—Ma foi, non.

—Ecoutez!

Tous deux gardèrent le silence durant une minute, et au bout de cette minute le timbre de la porte d'entrée vibra longuement.

—C'est Lui! souffla Miss Jane.

—Lebon?

—Oui. Venez au salon, c'est là que nous le recevrons.

Aussitôt elle sonna un timbre pour appeler sa caméristé, puis elle entraîna le capitaine dans le salon. De même que le fumoir, le salon était éclairé par un lustre en bronze muni, celui-là, de douze bougies électriques.

Miss Jane alla prendre place au piano dans un angle, et le capitaine Rutten se jeta négligemment sur une ottomane.

La caméristé apparut l'instant d'après.

—Un visiteur est là? dit Miss Jane, veuillez l'introduire.

La caméristé traversa le salon pour gagner l'antichambre. Miss Jane fit courir ses jolis doigts sur le clavier d'ivoire, et, durant la minute qui suivit, le salon s'emplit des douces harmonies d'une langoureuse rêverie d'amour.

Et cette rêverie se prolongeait, lorsque Pierre Lebon parut sur le seuil de la porte. Miss Jane, au piano, lui tournait le dos.

Mais à la vue du jeune homme, Rutten se dressa vivement en proférant une exclamation de surprise et en faisant une légère révérence.

A cette exclamation du capitaine, Miss Jane se retourna...

Pierre la dévora ardemment du regard.

Le sourire de Miss Jane fut un sourire plein de bonheur. Elle courut au jeune homme les mains tendues, la bouche tendue...

—Ah! s'écria-t-elle, que vous me faites plaisir!

Elle serrait avec force les deux mains de Pierre dans les siennes.

Le jeune homme éleva à ses lèvres ces mains moites et doucement parfumées.

—Mademoiselle, dit-il d'une voix émue, plus émue qu'il ne voulait laisser paraître, ma visite est aussi pour moi un immense plaisir.

Et comme, machinalement, le jeune homme jetait les yeux sur la silhouette grave du capitaine...

—Ah! fit Miss Jane... j'oubliais de vous présenter mon père...

Les deux hommes s'inclinèrent, puis Rutten dit sur un ton un peu froid:

—Mon cher monsieur, je m'empresse de vous remercier pour l'insigne service que vous avez rendu à ma famille. Dès ce jour je contracte vis-à-vis de votre personne une dette de gratitude que je n'oublierai pas.

—Vous me comblez monsieur... pour si peu!

—Pour beaucoup, au contraire, répliqua vivement Miss Jane, avec son sourire magnétique. Car sans votre ami, Monsieur Benjamin, et vous-même, j'aurais pu avoir de regrettables mésaventures. N'est-ce pas votre avis, père?

—Certainement, assura Rutten tout plein de son rôle. Mais je comprends que Monsieur Lebon est aussi modeste que courtois et généreux. Tenez, monsieur, ajouta-t-il en faisant quelques pas vers le jeune homme, j'aime à vous l'avouer de suite: dès le premier abord, vous me plaisez beaucoup. Aussi, je regrette bien être forcé de m'absenter, des affaires très importantes vont me retenir hors de chez moi une bonne partie de la nuit. Vous permettez, monsieur Lebon? D'ailleurs, cette enfant gâtée tâchera de faire en sorte que vous ne vous ennuyiez pas trop.

Il caressa le menton de la jeune fille, sourit... mais d'un sourire ironique dont Pierre ne put saisir le sens véritable, et ajouta:

—Au revoir, Monsieur Lebon!

Ayant serré la main du jeune homme, et très satisfait d'avoir rempli au mieux son rôle de « père noble », Rutten gagna l'antichambre et disparut.

De suite, Miss Jane courut à la méridienne, y prit place, et dit avec un sourire fascinateur:

—Tenez... monsieur Lebon, venez vous asseoir ici près de moi, et nous causerons comme deux bons amis!

Pierre obéit.

Ses yeux bruns lançaient déjà des reflets d'amour...

XVI

LE COUP DE POIGNARD

Vers les dix heures de la matinée du lendemain, Miss Jane recevait le capitaine Rutten dans son fumoir.

La première question du capitaine avait été celle-ci:

—Et les amours?...

—Elles marchent!... répondit Miss Jane avec un sourire sarcastique.

—Elles marchent seulement? fit Rutten comme avec surprise.

—Elles volent! reprit Miss Jane avec un petit rire aigu.

—C'est mieux ainsi! Comme ça, vous n'avez rien de précisément neuf?

—Si fait, mon cher capitaine, j'ai du nouveau.

—Qu'est-ce donc?

—Une question d'abord.

—Faites.

—Avez-vous revu Kuppmein, depuis hier matin?

—Non.

—En ce cas, allez dans l'antichambre et téléphonez à son hôtel.

—Pourquoi? fit Rutten avec surprise.

—Pour savoir s'il est là.

—Et s'il y est?

—Dites-lui de se rendre ici immédiatement.

Rutten vit un sourire énigmatique aux lèvres de Miss Jane, mais il ne fit aucune observation. Seulement, très intrigué, il prit le chemin de l'antichambre.

Quant à la jeune fille, elle prit une cigarette sur le guéridon, l'alluma et alla, suivant son habitude, s'étendre parresseusement sur la méridienne. Tout en fumant, elle ne perdait pas son sourire énigmatique.

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis un pas rapide se fit entendre dans le salon, une main nerveuse écarta les draperies de l'arcade et Rutten reparut pâle et agité.

—Eh bien? interrogea Miss Jane.

—Savez-vous ce que j'apprends?

—Dites donc.

—Que Kuppmein a disparu de l'hôtel d'une façon tout à fait mystérieuse.

—Mon cher capitaine, répondit Miss Jane, voilà justement ce nouveau que j'avais à vous apprendre.

—Comment donc avez-vous été instruite de l'affaire vous-même?

—Par Lebon qui loge au même hôtel.

—Ah! ah!

—Mais j'ai mieux que ça encore!

—Voyons donc.

—Kuppmein est toujours à l'hôtel...

Rutten sursauta et fixa sur la jeune fille des yeux désorbités par l'ahurissement.

Miss Jane éclata de rire.

—Oui, reprit-elle, Kuppmein est toujours à l'hôtel... mais c'est tout ce que je sais.

—Pourtant l'hôtel m'informe qu'il n'est pas là, c'est-à-dire qu'il en est disparu sans laisser de trace.

—Tout cela est parfait, mon cher capitaine. Seulement, les gens de l'hôtel n'ont pas les données nécessaires pour leur permettre de faire les rapprochements que j'ai faits.

—Expliquez-vous donc.

—Il importe que je vous dise d'abord, pour que vous me compreniez mieux, que Lebon m'a dit avoir mis son affaire en marche dès son arrivée à New York, et il a fini par m'avouer qu'il croyait tenir l'un des voleurs de ses plans et modèle. Or, il me semble qu'il n'en faut pas bien davantage pour comprendre ce qui s'est passé.

—Que comprenez-vous? interrogea Rutten très curieux.

—Je comprends que Kuppmein est prisonnier de Lebon, et la prison de Kuppmein doit faire partie, ou je me trompe fort, de l'appartement de Lebon.

—C'est invraisemblable! murmura Rutten.

—Si vous voulez. Mais si tel est le cas, il est sûr que Lebon ne lâchera pas Kuppmein tant qu'il n'aura pas retrouvé ses plans.

—Ce qui signifierait pour vous que Kuppmein ne nous a pas encore trahis?

—Je n'en sais rien. Mais si Kuppmein a confessé la vérité, ce dont je n'ai pu savoir de Lebon, ce dernier ne lâchera pas Kuppmein avant qu'il ne soit assuré de cette vérité... c'est-à-dire avant qu'il n'ait arraché ses plans à un certain capitaine Rutten.

Le capitaine tressaillit et garda le silence, paraissant méditer profondément.

Miss Jane, tout en aspirant avec délice la fumée de sa cigarette, observait le capitaine à la dérobée.

Au bout de quelque temps elle demanda:

—A quoi songez-vous, capitaine?

Rutten leva le front et répondit:

—A ceci: que Kuppmein n'a pas parlé!

La jeune fille fronça ses jolis sourcils.

—D'où vous vient cette assurance? demanda-t-elle rudement.

—Du fait que Kuppmein a trop d'intérêt dans cette affaire, et qu'il ne risquera pas la perte des vingt-cinq mille dollars que je lui ai promis.

—Cela ne prouve rien.

—Pourquoi?

—Parce que je crois connaître Kuppmein mieux que vous ne le connaissez. Parce que Kuppmein est un fourbe, un ambitieux et un traître. Parce que Lebon peut lui offrir une somme d'argent plus considérable que celle que vous lui avez promise. Et parce que, pour de l'argent, Kuppmein trahirait son pays, il trahirait sa mère, il trahirait Dieu lui-même! Capitaine, ajouta Miss Jane d'une voix sourde et basse, souvenez-vous des dernières manoeuvres de Kuppmein à Montréal. De même que Grossmann et Fringer, cet homme n'est pas notre associé, il est notre ennemi mortel, et c'est à nous de prendre dès ce jour toutes nos précautions. Tenons-nous donc sur nos gardes!

—C'est vrai, répondit Rutten pensif, j'avoue que ce Kuppmein peut devenir gênant.

—Dangereux! gronda Miss Jane.

—Oui, dangereux... répéta Rutten.

—Eh bien! que fait-on avec les gens de cette sorte?

—On s'en débarrasse! répliqua froidement Rutten.

—Alors, qu'il meure! grinça Miss Jane.

—Il y a aussi Grossman...

—Qu'il meure! répéta Miss Jane.

—Et Fringer?...

—Qu'il meurt aussi! rugit Miss Jane.

—Diable! fit Rutten qui ne put réprimer un frisson, vous n'y allez pas de main morte!

—Capitaine, gronda Miss Jane, je vous le répète, nous ne devrons dorénavant compter que sur nous-mêmes. Souvenez-vous, ajouta-t-elle, que Kuppmein, Grossmann et Fringer se sont engagés par serment et sous peine de mort et que tous trois, traîtres, ont violé leur serment! Alors...

—Qu'ils meurent donc! acheva Rutten avec un accent terrible.

Miss Jane ébaucha un sourire de féroce satisfaction et reprit:

—Puisqu'il en est ainsi, il faut commencer par celui qui, le premier, tombe sous notre main.

—Kuppmein? gronda Rutten.

—Oui, Kuppmein. Et puis j'ai toujours pensé, poursuivit la jeune fille avec un sourire tranquille, qu'une chose faite vaut mieux qu'une chose à faire.

—C'est plus sûr.

—Quand pensez-vous donc agir?

—Aujourd'hui, si possible. Mais dites-moi quand vous attendez Lebon?

—Après dîner. Nous irons à Manhattan, et ce soir au Metropolitan.

—Bon, j'ai du temps devant moi et je vais de suite préparer l'affaire.

Et Rutten se leva pour se retirer.

—Quand nous reverrons-nous? demanda Miss Jane.

—Téléphonez-moi lorsque vous serez seule.

—C'est dit.

Après le départ du capitaine, Miss Jane alluma une nouvelle cigarette, reprit sa posture de l'instant d'avant, c'est-à-dire qu'elle s'étendit mollement sur sa méridienne, et après avoir lancé au plafond un nuage de fumée, elle murmura avec un sourire diabolique!

—Comment Rutten va-t-il s'y prendre?...

Qu'importe! j'ai foi en lui pour ces sortes d'affaires. Mais une chose certaine, c'est que je tiens Lebon. Une autre chose, c'est que je suis sur le point de déchiffrer ce William Benjamin qui m'intrigue toujours. Et une autre chose encore, c'est que Rutten est devenu tout à fait ma chose, mon esclave, et ce ne sera plus cent mille dollars, mais deux cent mille qu'il aura à me verser ou à me faire verser! Et alors, ce pauvre Rutten, comme il saura trop de choses sur mon compte et que, avec l'âge qui avance, il pourrait devenir indiscret — ce qui nuirait à ma sécurité — je l'enverrai faire un voyage... Mais non en Allemagne d'où il pourrait revenir, mais dans l'autre monde d'où l'on ne revient jamais! Du reste, il a assez vécu, et quelques année de moins...

Un ricanement sardonique compléta sa pensée.

Alors, elle consulta l'heure au cadran enchassé dans l'un des clochetons de la bibliothèque.

—Onze heures et demie! dit-elle. Allons! je vais déjeuner.

Elles se leva, marcha jusqu'à un petit miroir appendu au mur, donna un tour de main à sa magnifique chevelure, se sourit ironiquement, puis à pas lents traversa le fumoir pour gagner sa chambre à coucher. Mais avant de franchir le seuil de la porte, elle s'arrêta pensive, et murmura:

—Où donc vaise-je aller déjeuner ce midi?...

Elle médita une minute. Puis un nouveau sourire narquois glissa sur ses lèvres humides et rouges, et elle acheva par ces paroles sa pensée:

—Bon... je vais à l'hôtel Américain!...

. . . . . .

Il passait trois heures de l'après-midi, ce même jour, lorsque deux hommes, dont l'un, — un grand gaillard à physionomie peu recommandable, — était porteur d'une petite valise de voyage, s'arrêtèrent à quelques pas de l'Hôtel Américain et se mirent à causer à voix basse.

Après un entretien de cinq minutes environ, le gaillard porteur de la valise se dirigea d'un pas délibéré vers l'entrée principale de l'hôtel et pénétra dans l'intérieur.

Le personnage demeuré à l'extérieur était plutôt de frêle apparence; vêtu d'un habit à couleurs d'arc-en-ciel, coiffé d'un feutre mou et mains gantées, il s'appuyait sur une canne de jonc. Sa figure maigre et plissée avec un teint parcheminé, et les quelques cheveux grisonnants qu'on apercevait aux tempes annonçaient l'homme de la cinquantaine et au delà. Sur son nez mince et aquilin était posé un lorgnon à verres violets.

Cet homme paraissait un peu agité, et souvent il promenait autour de lui des regards furtifs et soupçonneux.

Pénétrons dans l'hôtel et rejoignons le premier individu.

Nous le trouvons en train d'inscrire son nom dans le livre des hôtes sous le regard attentif d'un employé.

Et l'inscription que cet homme a faite se lisait ainsi:

Samuel Longford, Albany, N. Y.

L'employé appuya sur un timbre et, la minute suivante, un garçon en livrée se présenta, prit la valise du voyageur et, suivi de ce dernier, gagna l'ascenseur qui s'éleva peu après vers les étages supérieurs.

Un quart d'heure s'était écoulé, quand le personnage que nous avons laissé dehors se présenta au bureau de l'administration.

—N'avez-vous pas ici un monsieur Longford, d'Albany? demanda-t-il.

—Oui, monsieur, répondit l'employé avec la plus grande courtoisie; ce monsieur s'est inscrit tout à l'heure.

—Ah! enchanté... fit le personnage avec satisfaction. Puis-je monter à son appartement?

—Certainement. No 335... je vais vous faire conduire!

—Non, c'est inutile, merci. Je connais la maison.

Et sans attendre l'approbation ou la désapprobation de l'employé, l'inconnu se dirigea vers l'ascenseur et monta.

L'instant d'après, il pénétrait dans la chambre No 335, fermait la porte soigneusement, et disait à Samuel Longford d'une voix quelque peu nasillarde:

—Enfin, nous sommes dans la place. Avez-vous appris le numéro de Kuppmein?

—Oui, d'une fille de chambre... No 321.

—Et celui de Lebon?

—Juste en face... 320.

—Très bien. Maintenant montrez-moi la clef de cette porte.

—Voici.

Le personnage au lorgnon violet tira d'une poche un fort trousseau de clefs qui, par leur diversité, eussent fort émerveillé un cambrioleur de bonne maison, il se prit à comparer minutieusement la clef de l'hôtel avec chacune des clefs du trousseau.

Enfin, il regarda Longford et dit:

—Que pensez-vous de cela?

Et il plaçait sous les yeux de l'autre la clef de l'hôtel et l'une des clefs du trousseau.

—Pas mal, répondit Longford avec un sourire.

—Hein! ricana le petit personnage, je crois que nous avons le passe-partout!

—Essayez-la, proposa Longford en indiquant la porte.

—C'est juste.

D'un pas alerte l'homme au lorgnon alla à la porte, introduisit la clef du trousseau dans la serrure, et celle-ci, à sa grande satisfaction, fonctionna à merveille.

Alors, il retira la clef et dit:

—A l'oeuvre donc! Vous, faites le guet dans le corridor pendant que j'agirai dans l'appartement de Lebon ou dans celui de Kuppmein. Si, par cas, un employé venait à passer, un premier accès de toux m'en préviendra, puis un second me signifiera que le corridor est libre, et je pourrai sortir sans danger d'être surpis.

—Très bien, approuva Samuel Longford.

Puis le personnage au lorgnon ouvrit la porte et inspecta le corridor.

—Personne, dit-il. Allons!

Ils sortirent tous deux. Le premier gagna à pas de loup la porte No. 321. Il frappa. Nul ne répondit. Il introduisit son passe-partout dans la serrure, la porte s'ouvrit et l'homme entra dans la chambre.

Deux minutes s'écoulèrent. Samuel Longford, l'oeil bien ouvert et l'oreille bien tendue, se tenait près de la porte d'un cabinet de toilette tout près de là, comme s'il eût voulu faire penser à tout locataire ou employé qui pourrait survenir qu'il entrait ou sortait du cabinet.

Au bout de ces deux minutes le petit vieux à l'habit couleurs d'arc-en-ciel sortit de l'appartement No. 321, referma doucement la porte, fit à Longford un signe qui pouvait signifier: Veillez bien!... puis à l'aide toujours de son passe-partout, il pénétra dans la chambre de Pierre Lebon.

Suivons-le.

Une fois dans la place, l'inconnu s'arrêta, examina chaque chose d'un regard perçant et inquisiteur, puis se dirigea vers la salle de toilette. Cette salle était déserte.

Les regards de l'homme se fixèrent sur la porte du garde-robe. Il tourna le bouton, mais la porte résista. Il tressaillit soudain et prêta l'oreille en penchant sa tête et en suspendant sa respiration. A cette minute, il pouvait saisir assez distinctement le souffle d'une personne qui dort bien tranquillement.

Un sourire crispa les lèvres blanches de l'inconnu, et il se mit à gratter dans la porte.

Peu après un grognement partit de l'autre côté de la porte. L'inconnu continua à gratter, tout en accentuant son sourire. Il put entendre, peu après, une voix basse et enrouée qui demandait:

—Qui est là?

L'homme demanda en étouffant sa voix autant que possible:

—Est-ce vous, Kuppmein?

—Oui... qui donc parle?

—Rutten... répondit le personnage qui, en effet, sans le lorgnon à verres violets, ressemblait fort au capitaine Rutten. C'était bien la même physionomie froide et astucieuse à la fois.

—Rutten! répéta la voix d'un accent joyeux. Dieu soit loué!... Venez-vous me délivrer, mon bon Rutten?

—Oui, mon bon Kuppmein... Attendez un peu! ajouta Rutten avec un sourire cruel.

Le capitaine de sa main gauche prit son passe-partout tandis qu'il armait sa main droite d'un court poignard à lame étincelante et aiguë.

Il tourna lentement la clef dans la serrure, la retira, la remit dans sa poche, puis saisit le bouton...

A cet instant précis il entendit quelqu'un tousser dans le corridor. Des pas rapides et étouffés semblèrent passer devant la chambre.

—Etes-vous là encore? demanda la voix de Kuppmein.

—Chut!... souffla Rutten en collant ses lèvres au trou de la serrure.

Et attentif, l'expression farouche, ramassé sur lui-même comme pour bondir sur une proie quelconque, Rutten attendit. Si, à cette minute, Kuppmein eût pu voir la physionomie de cet homme armé d'un poignard, il aurait été saisi d'épouvante.

Deux minutes se passèrent dans un silence funèbre.

Puis, un claquement de porte retentit, et un second accès de toux parvint à l'ouïe du capitaine.

Il respira longuement et retrouva son sourire sarcastique et cruel. Il dissimula son poignard derrière lui, et tira doucement la porte du garde-robe. Il apeçut la face pâle et anxieuse de Kuppmein qui déjà tendait sa main ouverte dans un geste de gratitude. Mais cette main, il la retira aussitôt et recula vivement de deux ou trois pas en découvrant ce personnage à lorgnon violet qu'il ne reconnaissait pas.

Rutten fit entendre un ricanement. De sa main gauche il souleva le lorgnon, disant de son accent nasillard et narquois:

—C'est bien moi, mon cher moniseur Kuppmein... regardez!

Cette fois Kuppmein reconnut le capitaine. Un large sourire éclaira sa physionomie, et de nouveau il tendit sa main ouverte, tandis que ses lèvres s'apprêtaient à exprimer quelques paroles de joie et de reconnaissance...

Mais au même instant, Rutten ramena son bras droit en avant et, rapide comme la foudre, leva sa main et la rabattit violemment... la lame du poignard pénétrant tout entière dans le sein gauche de Kuppmein.

Celui-ci fit entendre un grognement indistinct, ses yeux regardèrent une seconde Rutten avec étonnement et épouvante à la fois, puis il battit l'air de ses deux bras et s'affaissa lourdement sur le plancher. Quelques convulsions l'agitèrent un instant, puis il demeura inerte.

—Et de UN! murmura Rutten avec un rictus sauvage.

Il essuya son arme au veston de Kuppmein, considéra un moment sa victime avec un sourire de triomphe, sortit du garde-robe et referma la porte

Il ne lui fallut qu'une minute pour traverser la chambre et sortir. Il vit Longford dans le corridor. Tout était tranquille et désert.

Les deux hommes échangèrent un regard d'intelligence... ils se comprirent, puis gagnèrent la chambre No 335.

—A présent, dit Rutten en essuyant la sueur qui tombait de son front, je vais me retirer. Quant à vous, suivez les instructions que je vous ai données, c'est-à-dire agissez comme si vous aviez des affaires en ville. Mais ici, dans l'hôtel, vous écouterez tout ce qu'on pourra dire d'intéressant. Vous me tiendrez au courant.

—Très bien, répondit Longford.

—Alors, bonne chance!

L'instant d'après le capitaine était hors de l'hôtel.

XVII

GRISERIE D'AMOUR

Le petit cadran enchâssé au clocheton de la bibliothèque de Miss Jane indique minuit.

Dans le salon nous trouvons Pierre Lebon et

Miss Jane assis côte à côte sur une large ottomane.

Ils arrivent de l'opéra.

Ce soir-là, Miss Jane avait octroyé à sa fille de chambre un congé illimité, en sorte qu'elle était tout à fait seule avec Pierre.

Et Pierre Lebon, à ce moment, conservait sur sa physionomie rayonnante toutes les marques du plus parfait bonheur. Et voici ce qu'il disait, enivré qu'il était du sourire caressant et enjôleur de Miss Jane:

—Medemoiselle, voulez-vous me dire ce que j'ai pu faire pour mériter de votre part tant d'attentions délicates et d'égards?

—Vous m'avez rendu un si inappréciable service! murmura la jeune fille.

—N'est-ce que cela? fit le jeune homme en riant.

—Ensuite, reprit la jeune fille, vous vous êtes montré si gentil, si courtois, si charmant...

—En sorte que je vous plais un peu? sourit Pierre en rivant ses yeux brillants sur ceux de Miss Jane.

—Dites "beaucoup", monsieur Lebon!

—Mais si je vous plais tant que ça, c'est donc que vous avez pour moi quelque amitié?

—Vous me feriez injure d'en douter! répondit gravement la jeune fille.

—Et ce serait une autre injure de ma part que de ne pas vous rendre cette amitié?

—Non, je ne voudrais pas vous en faire reproche, répliqua vivement Miss Jane, vu que nos sentiments intérieurs ne sont pas l'oeuvre de notre volonté; parce que ces sentiments naissent d'eux-mêmes comme à notre insu, parce qu'ils vivent avec nous sans que nous alimentions la source de leur vie, parce qu'ils s'en vont sans que nous sachions ni comment ni pourquoi! D'où vient, par exemple, cette sympathie qu'on éprouve tout à coup pour une personne que l'on connaît à peine? Et d'où vient que cette personne éprouve pour nous un sentiment tout opposé? Pourrais-je sans injustice à cette personne reprocher un sentiment dont elle n'est pas maîtresse, et qu'elle ne me doit pas? Mais il arrive aussi et souvent, comme j'ai pu le constater déjà, que le même sentiment de sympathie est réciproque.

—Oui, ceci arrive. Mais il arrive aussi que si, sur le coup, ce sentiment n'est pas mutuel, il est apte à le devenir par un rapprochement entre ces deux personnes. Sitôt que la liaison des corps a commencé, aussitôt se crée entre les esprits cette affinité de pensée et de sentiment d'où se dégage l'estime, puis de cette estime jaillit l'amitié, et de l'amitié...

Pierre se tut pour concentrer ses regards amoureux sur la jolie fille. Elle, un peu rougissante, ses paupières à demi closes sur des yeux éclatants d'effluves magnétiques, ébaucha sur ses lèvres humides un sourire angélique. Ce sourire tenta Pierre... il eut envie de le puiser sur ces lèvres rouges et de s'en griser! Et déjà il penchait la tête... mais la jeune fille demandait dans un sourire caressant:

—Et de l'amitié?...

Son sourire se fit séducteur.

—De l'amitié... naît l'amour! murmura Pierre d'une voix à peine distincte, tandis que ses mains saisissaient l'une des mains parfumées de la jeune fille.

—L'amour!... répéta Miss Jame dans un murmure très doux, tandis que son sein éprouvait de soudaines palpitations.

Pierre garda le silence. Ses mains moites serraient la petite main tremblante de la jeune fille qui la lui abandonnait, et ses yeux troublés, pleins de vertiges et d'éclairs, se rivaient avec une sorte d'extase sur la radieuse physionomie de Miss Jane. Il semblait savourer à l'avance toutes les délices que lui promettait cette créature divine, et ne pouvant s'en griser, il se grisait de ses propres pensées!

—Oui... l'amour! balbutia-t-il enfin d'une voix tremblante... Cet amour irrésistible qui nous fait naître, qui nous fait vivre... qui nous tue!

Et bien que Pierre eût dit ses paroles d'un voix très douce, Miss Jane tressaillit, perdit soudain son sourire, et sa main dans celles de Pierre frémit.

Pierre vit ce changement, il perçut ce frémissement, il en éprouva un chagrin. Aussi ajouta-t-il aussitôt:

—Ah! pardonnez-moi de vous parler ainsi. Que voulez-vous?... C'est plus fort que moi! J'ai tout fait pour résister à cet entraînement. Je me suis dit que de telles paroles pouvaient vous éloigner de moi. J'ai même pensé que vous pouviez me mépriser. Et je me suis représenté que votre coeur n'était pas libre, que je n'avais nul droit de vous dévoiler le secret de mon coeur. Je me vis même méprisable, odieux, chassé par vous. Et en dépit de tout cela, mademoiselle, je n'ai pu me contenir, car je me sentais trop malheureux à garder pour moi seul ce que je sentais le besoin de vous dire. Car je souffrais horriblement à comprimer mon coeur ainsi! J'ai songé que mon supplice serait plus tolérable même si vous me chassiez! Et ma torture, Jenny... oui, ma torture a fait naître mon audace!... M'en voulez-vous? Dites!... Dites-moi seulement que je vous ai offensée, et je serai bien heureux de souffrir tout ce que vous voudrez que je souffre pour expier!

Pierre s'arrêta, haletant, le front baigné, les lèvres pâles et crispées par un sourire d'affreuse angoisse. Il serra plus fortement la petite main de Miss Jane et ajouta, sa gorge exhalant comme un râle:

—Dites... dites-le-moi!

—Elle, plus rougissante, plus palpitante, pâlissant elle aussi, pencha sa belle tête aux senteurs enivrantes jusque sur l'épaule du jeune homme, et, dans un murmure si doux qu'il sembla à Pierre un murmure d'ange du ciel, elle répondit:

—Pierre... je vous aime!

Le jeune homme fut secoué par un long frisson, sa tête oscilla comme sous l'effet subit d'un étourdissement, ses yeux se dilatèrent sous la joie immense qui gonflait son âme, et, sans savoir, inconscient, il posa ses lèvres brûlantes sur le front laiteux et pur de Miss Jane.

Et elle, fermant tout à fait ses paupières et toute frémissante s'abandonna... Puis de sa

voix douce et métallique qui résonna comme une musique de rêve, elle murmura encore:

—Je t'aime... mon Pierre!

Pierre qui, de son bras droit avait entouré la tête rousse et odoriférante de Miss Jane, tandis que sa main gauche conservait et pressait la main droite de la jeune fille, murmura:

—Quel ciel, inconnu jusqu'à ce jour, vous me faites entrevoir, ma Jenny! Pour moi vous avez fait de la terre un paradis! Vous dites que vous m'aimez... et moi qui n'osais vous avouer ce que mon coeur rugissait! Moi qui vous aimais jusqu'à la vénération depuis ce soir de bal où je vous ai tenue un moment à mon bras! Oui, dès le jour ou je vous vis, Jenny, je sentis tout au tréfonds de mon être qu'une vie nouvelle commençait pour moi, je sentis que je vous appartenais pour le reste de l'éternité! Votre image fut pour toujours devant mes yeux! A chaque fois que je vous revoyais, après ce soir-là, je brûlais d'une folle envie de vous prendre dans mes bras, et de vous crier tout l'ardent amour qui me consumait! Vous étiez devenue toute ma pensée, toutes mes aspirations, toute ma vie! Et si je songeais à une prochaine séparation, j'endurais un supplice inouï! Car je m'étais habitué à vous au point qu'une séparation m'apparaissait impossible! sans vous près de moi, je sentais que mon existence serait un enfer! Et près de vous je jouissais d'une incommensurable joie! Ah! enfin... cette joie et ce bonheur tant désirés, si ardemment souhaités, si souvent rêvés et dont parfois j'ai douté, vous venez d'un mot, ma Jenny, de les réaliser! Vous faites de moi ce que Dieu peut-être avec toute sa puissance n'aurait pu faire... l'homme le plus heureux de la terre! mais qu'ose-je dire! Est-ce que vous n'êtes pas une créature de Dieu? N'est-ce pas Dieu qui vous a envoyé de son Paradis vers moi?... Oui, oui, je le crois, ma Jenny, je le crois...

Pierre devenait-il fou?... Peut-être!

Et Miss Jane, cette ensorceleuse, se serrant davantage contre lui, ses yeux dans ses yeux, ses lèvres rouges effleurant ses lèvres blêmes, oui, Miss Jane répondit:

—Pierre, je vous aimais aussi dès le premier jour, et de ne pas vous le dire j'ai autant que vous souffert! Mais bah! ces tourments appartiennent désormais à l'histoire du passé! Ne pensons plus qu'à nous aimer et assurer notre bonheur pour toujours! Car, voyez-vous, Pierre, si jamais je vous perdais, je sens que je mourrais! Que deviendrais-je, seule? Que ferais-je, le coeur plein de vous-même? Ah! vous perdre, Pierre... cette pensée suffit pour me bouleverser d'épouvante! Non!... dites-moi, Pierre, que nous resterons toujours ensemble! Dites-moi, Pierre, que vous me garderez toujours!

—Toujours... toujours... répétait Pierre.

Et alors, ce Pierre, tout à fait épris, fiévreux, aveuglé... Pierre, qui ne songeait plus au passé, ni au présent, ni à l'avenir... qui oubliait son Chasse-Torpille, ses plans, son modèle et Kuppmein! Pierre, qui oubliait tout... qui oubliait Henriette, la douce et mignonne petite canadienne qui avait tant fait pour lui! Oui, Pierre, qui vivait à cette minute dans un de ces vertiges d'amour qui, dès qu'ils se dissipent, peuvent détraquer le cerveau le mieux constitué, Pierre Lebon, disons-nous, ne voyait pas que, au coin des lèvres exquises dont il rêvait de savourer les délices, s'amplifiait un sourire de cruel sarcasme...

XVIII

DEGRISEMENT

Les quatre jours qui suivirent furent pour Pierre Lebon la griserie complète. Pendant ces quatre jours il demeura sous le charme fascinateur de Miss Jane. Pendant ces quatre jours Pierre ne sortit que pour la nuit de l'appartement.

Et durant ces quatre jours Pierre oublia presque qu'il faisait partie de notre triste humanité. Mais au cours de ces quatre jours Miss Jane finit, elle, par savoir de Pierre ce qu'elle voulait savoir: c'est-à-dire l'endroit précis où était le modèle du Chasse-Torpille.

.. ..

Dans la matinée du cinquième jour, peu après l'arrivée de Pierre, Rutten se présenta chez Miss Jane. La jeune fille reçut le capitaine dans l'antichambre et lui dit en posant un doigt sur sa bouche:

—Silence... et suivez-moi sans faire de bruit!

Et, suivie du capitaine qui marchait sur la pointe des pieds, elle s'approcha de la porte du salon.

Par l'entrebâillement de la porte le regard de Rutten tomba sur Pierre allongé sur l'ottomane.

Miss Jane ébaucha un sourire cruel. Puis elle entraîna vivement le capitaine dans le fumoir.

Après avoir soigneusement ramené ensemble les lourdes draperies de l'arcade de façon à intercepter le bruit des voix, Miss Jane dit:

—Je sais ce que nous avions intérêt à savoir.

—Enfin! exclama le capitaine avec un geste de jubilation,

—Oh! poursuivit Miss Jane avec une expression de joie orgueilleuse dans l'éclair de ses yeux, ça n'a pas été sans peines!

—Il est donc têtu, ce monsieur Lebon! ricana Rutten avec sarcasme.

—C'est-à-dire qu'il est indomptable!

—Pour toute autre que pour la séduisante Miss Jane! complimenta Rutten de sa voix nasillarde.

—J'ai pourtant plus d'une fois désespéré.

—Qu'importe! puisque vous tenez le succès! Alors, où donc serait casé cet estimable modèle?

—Je vais vous le dire...

Miss Jane s'interrompit pour jeter ses regards sur les draperies de l'arcade. Au même instant Rutten tressaillit. Au salon, un léger bruit venait de se faire entendre. Mais aussitôt tout retomba dans le silence.

—Il rêve, murmura Miss Jane avec un sourire tranquille, ce n'est rien. Mais pour plus de sûreté, je vais vous confier la chose à l'oreille, approchez!

Miss Jane, comme toujours était allongée sur

la méridienne. Rutten se pencha vers elle, tout près... Et pendant plus de dix minutes la jeune fille parla à l'oreille du capitaine dont la figure se recouvrait peu à peu d'une expression de joie intense.

Quand Miss Jane eut achevé son récit, le capitaine se redressa en esquissant un geste de triomphe. Mais de suite la jeune fille ajoutait à voix plus haute:

—Il n'y a donc pas d'erreur possible, et avec seulement un peu d'adresse et de nerfs vous pourrez vous emparer du modèle. Et alors...

—Alors?

—J'aurai bien, je pense, gagné mes cent mille dollars!

—Certes, admit Rutten. Même, ajouta-t-il avec un sourire énigmatique, que vous pourriez gagner quelque mille en plus!

—Expliquez-vous, dit Miss Jane en dressant l'oreille.

—Je dis que si vous vouliez gagner quelques milliers de dollars en surplus... vous n'avez qu'à me le dire!

—Que faudrait-il faire?

—Une chose simple!

—Quoi encore? interrogea Miss Jane très curieuse.

Rutten garda un instant le silence durant lequel son sourire énigmatique parut s'amplifier, puis il répondit:

—Venger Kuppmein!

—En dénonçant le capitaine Rutten? se mit à rire la jeune fille.

Rutten tressaillit, fronça les sourcils et pensa:

—Oh! oh!... Miss Jane deviendrait-elle amoureuse de Lebon au point de me sacrifier ensuite?... Voilà ce qu'il me faudra savoir bientôt!

Mais aussitôt son visage reprit son masque de placidité ordinaire, un sourire candide courut sur ses lèvres et il dit:

—C'est bien, Miss Jane, dénoncez-moi! Mais auparavant ayez soin d'avoir de bonnes preuves en mains!

Miss Jane ricana.

—Non... ne craignez rien, mon cher Capitaine, répliqua-t-elle. Je tiens trop à votre santé, à mes cent mille dollars et à notre prochain voyage en Allemagne!

—Eh bien! alors, et ma proposition?

—Soit, je veux vous faire ce plaisir de venger Kuppmein. Seulement, je ne vois pas bien de quelle façon nous pourrions accomplir cette noble vengeance.

Rutten eut un sourire diabolique, se pencha à l'oreille de Miss Jane et murmura quelques paroles mystérieuses.

La jeune fille frémit légèrement. Mais sans perdre son sourire moqueur et cruel, elle fit entendre cette exclamation:

—Oh! oh!...

—Hein!... que dites-vous de cela? reprit Rutten, la voix plus nasillante. Et observez, ajouta-t-il, que nous sommes pour toujours débarrassés de lui!

—Vous avez peut-être raison, répliqua Miss Jane en devenant très grave. J'y songerai capitaine. Mais dites-moi quand vous vous rendrez à Montréal?

—Ne m'avez-vous pas dit que votre William Benjamin allait venir rejoindre Lebon à New York?

—C'est ce que j'ai cru comprendre.

—Dans ce cas, ne vaudrait-il pas mieux attendre l'arrivée de ce Benjamin, que de risquer de l'avoir dans les jambes là-bas?

—Peut-être bien! Néanmoins, ce sera une perte de temps précieux. Il est vrai que Lebon n'est pas à craindre en ce moment. Mais il pourrait se produire quelque incident imprévu. Car il n'ignore pas qu'un certain capitaine Rutten, ayant ou ayant eu des relations avec feu Kuppmein, loge au McAlpin. Il est vrai aussi que j'userai de tout mon pouvoir féminin pour le maintenir près de moi autant que possible.

—Oubliez-vous déjà, interrompit froidement Rutten, le moyen que je vous ai indiqué tantôt pour réduire cet homme à l'impuissance complète et finale?

—Non, certes, puisque cela me soulagerait d'une besogne dont je commence à me lasser.

Rutten exprima un sourire énigmatique.

Miss Jane, à cet instant, suivait des yeux les couronnes de fumée blanche qui s'envolaient de sa cigarette, et elle ne vit pas le sourire du capitaine. Elle poursuivit:

—Mieux je veux y réfléchir et prendre des précautions pour ne pas nous exposer. Et pas plus tard que demain, je vous ferai part de mes réflexions.

—Bien. Donc, quant à mon voyage à Montréal, j'attendrai le venue à New York de Benjamin avant de l'entreprendre.

—Comme vous voudrez, répliqua Miss Jane. Mais en attendant je vous donnerais bien un conseil...

—Lequel?

—Celui de changer d'hôtel.

—Oui, votre conseil tomba à propos, car j'ai précisément besoin d'un changement de domicile comme d'un changement d'air. Et votre conseil, je vais de ce pas le mettre en pratique.

Rutten quitta son siège, prit son chapeau et sa canne et dit:

—A demain!

—Permettez que je vous reconduise, fit Miss Jane en se levant.

Elle alla à l'arcade, écarta doucement les draperies et plongea un regard ardent vers l'ottomane.

Elle tressaillit fortement, d'un geste brusque elle écarta tout à fait les draperies, pénétra dans le salon et s'arrêta aussitôt en proférant une exclamation de surprise.

Rutten, qui l'avait suivie de près, s'arrêta aussi en manifestant une grande stupéfaction.

Et tous deux, durant un silence terrible, se regardèrent avec inquiétude... Pierre Lebon n'était plus couché sur l'ottomane, et le salon était désert!

A la même minute, comme prise d'un fol espoir, Miss Jane se rua vers l'antichambre.

Là encore la pièce était déserte.

—Il est parti!... balbutia Miss Jane en chancelant.

—Parti!... répéta Rutten en pâlissant.

—S'il avait gagné son hôtel?... fit la jeune fille en réfléchissant.

—Et s'il avait surpris notre conversation? murmura Rutten avec épouvante.

—Non... cela n'est pas possible! répondit Miss Jane d'une voix presque rauque. Puis elle s'écria avec un accent désespéré:

—Que faire, grands dieux!

—Courons à l'Hôtel Américain! suggéra Rutten.

—Et après?

—S'il est là, usez de votre charme fascinateur pour le ramener à vos pieds!

—Mais si, cette fois, mon charme demeurait impuissant?

Leurs regards se croisèrent, se comprient, et leurs lèvres dessinèrent un sourire terrible.

Le capitaine Rutten gronda:

—En ce cas, tant pis pour lui!

Soit donc... grinça Miss Jane. Allons à l'Hôtel Américain!

.. ..

Qu'était devenu Pierre Lebon?

A l'arrivé de Rutten, il était plongé en une sorte de rêve et n'avait pratiquement pas remarqué l'entrée de Rutten et l'absence de Miss Jane. Il était à sa rêverie quand soudain le murmure de leur voix le fit tressaillir. Il leva le front, et ses yeux se posèrent sur les draperies de l'arcade. Il écouta... mais comme distraitement. Les voix n'arrivaient que très indistinctement jusqu'à lui. Cependant un nom frappa son oreille... Kuppmein!

—Kuppmein!... murmura Pierre en frappant son front, comme s'il eût voulu se rappeler une chose déjà lointaine dans son souvenir.

—Kuppmein!... fit-il encore. Ah! soupira-t-il, j'avais oublié cela! Pourtant, c'est hier seulement que je l'ai enfermé dans mon garde-robe, ce Kuppmein!... Hier... répéta-t-il comme incertain. Oui, c'est bien hier... Mais alors, je n'ai pas prévenu Henriette...

Il s'interrompit. Les traits de son visage se contractèrent atrocement. De nouveau il pressa son front où sa pensée semblait rebelle. Puis il murmura doucement et comme à regret:

—Henriette!...

La crispation de ses traits s'accentua... Mais bientôt un sourire radieux éclaira ce visage maladif, tandis que ce nom flottait sur ses lèvres...

—Jenny!... Jenny!...

Mais comme mû aussitôt par une pensée unique, il se leva brusquement et prononça à mi-voix:

—Oui, c'est de Kuppmein qu'il s'agit de suite!

D'un pas saccadé et mal sûr il alla à un siège où se trouvait son chapeau, il gagna l'antichambre et sortit. En bas, dans le grand vestibule, il s'arrêta pour réfléchir, sans se soucier des gens qui entraient ou sortaient et qui lui lançaient des regards singuliers.

Toujours sous l'empire de l'obsession qui tracassait son cerveau, il quitta brusquement l'édifice et se mit à descendre Fifth Avenue d'un pas rapide.

Un taxi passant à vide attira son attention. Il le héla. La voiture vint stopper près de lui. Alors il commanda au chauffeur de le conduire à un bureau de télégraphe, la plus proche.

Le chauffeur conduisit Pierre sur Broadway. Là, notre ami rédigea cette dépêche qu'avait reçue Henriette à Montréal et qui était ainsi conçue:

> Je tiens Kuppmein. Il n'a pas les plans. Mais suis sur la trace. Que dois-je faire de Kuppmein? J'attends instructions...
>
> PIERRE.

Il tendit la dépêche à un employé, paya et sortit.

Dehors, il remonta dans le taxi et dit au chauffeur:

—Fifth Avenue... Metropolitain Apartments!...

Pierre, débarrassé maintenant de son obsession, retournait, par un instinct maladif, chez Miss Jane!

.. ..

.. ..

Il était exactement deux heures, lorsque Miss Jane et le capitaine Rutten sortirent de l'Hôtel Américain où ils avaient dîné. A leur plus grand émoi, Pierre Lebon n'y était pas revenu.

Ils étaient fort perplexes tous deux.

—Où est-il? répétait Miss Jane. Et son front blanc se barrait d'un pli dur à cette âpre question qui demeurait sans réponse.

Sombre et renfrogné, Rutten gardait le silence. La disparition de Pierre Lebon de chez Miss Jane semblait lui causer plus de soucis et d'inquiétudes qu'à la jeune fille.

Après quelques minutes de marche, Miss Jane s'arrêta et dit:

—Capitaine, il vaut mieux que vous changiez d'hôtel immédiatement, comme je vous l'ai conseillé... s'il n'est pas déjà trop tard!

—Vous redoutez donc quelque danger?

—La prudence nous commande de tout prévoir! Qui nous dit que Lebon, en cette minute, ne prépare pas un piège contre nous? Oh! s'il avait joué la comédie que j'ai cru moi-même lui jouer!

Miss Jane avait frissonné!

Rutten avait chancelé de terreur.

—Oui, murmura le capitaine, je vais changer d'hôtel dès cet après-midi.

—Vous pourriez laisser entendre aux gens de l'hôtel que vous partez en voyage.

—Oui, vous avez raison. Mais que ferai-je ensuite?

—Ensuite, dit Miss Jane, venez chez moi, et nous tâcherons d'aviser à quelque chose... un plan d'action... que sais-je!

—C'est entendu, j'irai chez vous après que j'aurai choisi un autre domicile.

Ils se séparèrent, et Miss Jane reprit le chemin de ses appartements sur Fifth Avenue.

Une demi-heure après, elle pénétrait chez elle.

Mais alors elle faillit tomber à la renverse en retrouvant dans son salon Pierre Lebon... qui lui souriait de son sourire amoureux...

Le troisième épisode aura pour titre « La Petite Canadienne ».

LA VIE CANADIENNE

LITTERATURE ET LITTERATEURS

Numéro 49 (SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN") Janvier 1931

BENJAMIN SULTE ET SON OEUVRE

CONSIDERATIONS GENERALES

Pour établir la réputation de Benjamin Sulte comme historien, il n'est pas nécessaire de remonter aux grands et souvent fantastiques historiens de l'Antiquité et d'en tirer des parallèles. Entre Hérodote et Tite-Live il n'y a que l'épaisseur du rêve. Séduits par une tradition étincelante mais louche, ils l'ont amoureusement caressée sous la flamme de leur chandelle, et leurs paupières alourdies aux effets de cette sensualité se sont peu à peu abattues sur la prunelle de leurs yeux. De ce moment ils ne voyaient plus qu'à travers un mirage. Le fait, alors, se dévoilait, mais étriqué, mal tourné. Qu'importe! on le remettait sur le tour, et de suite l'Histoire s'ornait d'un feston nouveau. Des peuples plutôt petits apparaissaient sous un aspect impressionnant de grandeur; d'autres, forts en puissance, élevés en gloire, passaient presque inaperçus. Si bien que les événements et les personnes des temps passés étaient regardés et étudiés par l'un ou l'autre bout de la lunette, suivant l'humeur ou la fantaisie du moment. L'écriture de l'Histoire tournait au philosophisme, peu importe qu'elle fût vraie, douteuse ou fausse; sa narration prenait la forme d'une épopée où la beauté devait l'emporter sur la vérité; la cire savait s'amollir tendrement au souffle caressant de la légende tracée par le stylet. C'est pourquoi, aujourd'hui, au bout de tant de siècles agités ou paisibles, joyeux ou chagrins, brillants ou mornes, l'histoire de l'Antiquité demeure encore une slpendide nébuleuse. Si Hérodote fut le « père de l'Histoire » , on est enclin à convenir qu'il fut un père bâtard, de même que l'on convient, en notre époque moderne, que le « Père la Victoire » ne remporta sur l'Allemagne éperonnée et revêche qu'une bâtarde victoire. Reste à l'écrivain d'histoire de demain d'établir la vérité définitive.

Sera-t-elle jamais établie, cette vérité? Les faits se multiplient au jour le jour, confondus, emmêlés; les événements se succèdent avec une rapidité qui sème le vertige; les hommes passent avec non moins de vitesse, en sorte qu'il semble ne plus rester qu'un amas confus de choses, d'êtres, de bruit de ce qu'était « hier ». Trompé par sa nature curieuse et avide, l'homme paraît ne voir et ne regarder que l'avenir, dédaignant le passé, ne le trouvant pas assez digne de son intérêt. Il marche, court, vole, ébloui par ce qui le précède; qu'importe ce qui vient après ou ce qu'il pourra laisser derrière lui! Car le passé c'est l'ombre, tandis que l'avenir c'est la lumière. Et, semblable à la phalène, il se darde, se rue jusqu'à brûler ses ailes. Qu'il se retourne en chemin, aveuglé comme il est, et il ne verra plus qu'obscurité! Et s'il s'avise de reconnaître ce qu'il a abandonné sur sa route, il se trouvera en face de choses et d'êtres si vagues ou si confus, que, pour les décrire, il lui faudra s'appuyer sur une mémoire trop faillible ou sur une imagination trop exaltée.

Henri Martin, dans un élan d'enthousiasme qui n'était qu'un souffle épuisé de roussin fouetté jusqu'au sang, pouvait dire:

« Là, ce fut tout un peuple qui fut grand! »

Mais que ne revienne point de ses cendres l'historien du siècle dernier, car alors, reprenant une nouvelle tradition et nous regardant, il pourrait bien penser:

« Là, c'est tout un peuple qui est petit! »

En effet, on ne nous a jamais vus qu'en petit depuis la grandeur éblouissante de Louis XIV, et nous sommes demeurés (dans l'esprit de l'étranger) ce qu'on nous a vus.

LA VIE CANADIENNE

LITTERATURE ET LITTERATEURS

(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir les manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre.

GERARD MALCHELOSSE
Directeur

Toute correspondance devra être adressée :

"LA VIE CANADIENNE"
Casier postal 969
MONTREAL

Et de nos jours, encore, on nous rapetisse. Est-ce pour la raison qu'un colosse nous fait voisinage? de même qu'on découvre le chêne avant le chêneau! C'est possible. Pourtant là, chez ce colosse voisin dont la main géante pourrait nous être si secourable, et là-bas dans les Iles Britanniques, et de l'autre côté de la Manche, et un peu partout, même, sur le continent européen, notre peuple, oui, notre petit peuple est déprécié, s'il n'est pas dédaigné ou méprisé par ceux-là qui s'imaginent le connaître. Ceux qui parlaient de nous au Grand Siècle — et ils étaient clairsemés — le faisaient avec une moue dédaigneuse, et c'est comment un Voltaire tentait de nous mépriser. Mais Racine, d'un autre côté, aurait pu en des vers merveilleux nous découvrir quelque ressemblance avec les superbes personnages de l'Olympe, mais sans en rien croire, uniquement pour s'attirer les sourires complaisants et sceptiques du roi Louis. Et, là, il est curieux que Molière n'ait point songé à nous ridiculiser... c'est peut-être qu'il ne nous connaissait pas; d'ailleurs, il vint trop tôt dans le royaume de la terre, ainsi que ses compères Racine et La Fontaine. Et celui-ci, qui nous assure qu'il n'aurait pas été tenté de nous dédier une fable... peut-être « Le Singe et la Lanterne Magique » !

Mais passons...

Sous les deux régimes, français et anglais, qui ont dominé sur notre pays, le Canadien a dû subir la marque d'infériorité. Sous le régime français nous n'étions qu'un rassemblement quelconque d'indigènes fort mal vus, le plus souvent, des arrivants de France. On affectait d'ignorer notre véritable origine, on s'imaginait, et on aimait à se l'imaginer, que le Canadien était un « Indien remodelé » de quelque façon, tout comme l'homme de Darwin n'était qu'un « singe amélioré ». Ah! c'est que nous n'avions pas encore notre Histoire écrite!

Et nous ne l'avions pas davantage sous le régime suivant, celui des fiers Anglais, gens qui affichaient sans cesse leur supériorité. Sous ce régime encore, combien de ces étrangers nous donnaient les Sauvages pour ascendants directs, immédiats! Les correspondances de maints fonctionnaires anglais ne nous peignaient pas autrement, quoique sous des couleurs savamment arrangées. C'est ainsi que notre portrait s'en allait à l'étranger.

A ce propos, nous nous étonnons que certains de nos gouverneurs français du temps, lorsqu'ils conduisaient en France quelques types de Sauvages apprivoisés, ne se soient pas écriés devant le roi, devant la cour, devant tout le peuple de France rassemblé: « Voici des Canadiens! » Mais qui nous assure qu'en France on ne le pensait pas? Aujourd'hui même, et en face de notre Histoire écrite, combien, en France, parmi ceux-là qui nous connaissent ou pensent de nous connaître, nous prennent pour les descendants des Indiens! Voyez, par exemple, ce monsieur de France en visite chez nous: en premier lieu il s'étonnera de notre civilisation (pas trop reculée derrière la sienne) et aussi de notre langue si pure. Malheureusement, il a entendu parler de Sauvages, comme de vagues primitifs, et il désire se renseigner. Mais il a des préventions qui ne lui feront pas admettre aisément les renseignements justes donnés. N'importe! Mais, un peu plus tard, voilà qu'il lira dans nos journaux un fait divers venu du pays des Esquimaux, et notre ami français nous demandera, avec quelque candeur, comment il est arrivé qu'une portion de notre peuple ait pu émigrer dans le Nord glacial de notre Canada!

L'ignorance et le préjugé ont bâti sur nos

origines une légende qui nous rabaisse et dont on retrouve toujours le fil à l'étranger, et — fait singulier — en France plus qu'ailleurs. Qu'il se trouve en France quelques intellectuels pour admettre que notre sang canadien est sans mélange, voilà de l'exactitude; mais l'ouvrier et le paysan français, en posant le pied sur nos rivages, croient débarquer au pays de « l'Indien amélioré ». Voilà comment circule l'histoire d'un peuple à l'étranger.

Néanmoins, il est juste de dire qu'on daignait accorder au Canadien une certaine supériorité sur l'Indien, pour la raison que celui-ci continuait de vivre au sein des bois à l'état barbare; tandis que celui-là abattait la forêt, ouvrait la chair du sol de sa charrue, jetait dans le sillon le grain de froment, édifiait son village et sa paroisse, traçait des routes, vendait à l'intérieur ou à l'extérieur le surplus de ses produits, et, petit à petit, par son travail, son courage, sa vaillance, son génie, fondait et élevait un empire, poussant sans cesse son oeuvre malgré le manque de moyens, en dépit des obstacles de tous genres, des épidémies, des famines, des guerres. Or, l'Indien de l'Amérique du Nord n'était nullement doué pour entreprendre l'édifice énorme et splendide de notre Canada actuel, on en peut juger par les bribes éparses de ces nomades qui vivent toujours retirés au fond des bois.

Donc, issus du paysan français, nous n'étions dans les commencements que défricheurs et laboureurs. Ce fut cette modeste condition qui nous fit mépriser des gens de robe et d'épée sous les deux régimes. Au fait, comment pouvait-on estimer, sinon honorer, l'homme simple de la cognée et de la charrue? Car en face des attributs de l'hermine et de l'épée, il ne nous restait à nous pour emblème, après 1760, que la seule charrue. Tout de même, nous voyons aujourd'hui le magnifique sillon qu'a tracé cette charrue, et l'on ne rendra que parfaite justice au paysan canadien le jour où l'on dira de lui qu'il fut « grand ». Mettons donc qu'Henri Martin a tout simplement voulu prédire notre future grandeur!

Oui, il fut grand le laboureur du Canada, et c'est pourquoi il voulait se créer un grand domaine... un domaine immense. Il voulait, à lui, toute cette Amérique du Nord, et un jour, en vérité, il la possédait presque tout entière. Mais survinrent les infortunes, et il dut, par la suite, se resserrer dans les bornes, immenses encore, où il continue de grandir aujourd'hui. Puis, un autre jour, il eut conscience de la belle histoire qu'il avait laissée derrière lui. Aussi, à quelques-uns de ses fils voulut-il mettre à la main la plume au lieu des mancherons. C'est ainsi que parut François-Xavier Garneau pour écrire l'Histoire du Canada. Il était temps; nous venions de franchir près de trois siècles de gloire que les ténèbres pouvaient envahir et dérober aux yeux de l'univers. Dès lors, la route était ouverte: plusieurs écrivains de notre Histoire emboîtèrent le pas à Garneau, et, parmi ceux-là, Benjamin Sulte, dont l'oeuvre considérable et forte allait projeter tant de clarté sur bien des pages obscures de notre Histoire, remettre sur le socle de la vérité nos origines, et prouver à l'étranger qu'il n'était pas nécessaire d'une loupe ou d'un microscope pour nous regarder et nous voir. Et Sulte, après Garneau, continuait notre revanche...

* * *

SULTE LE FOUILLEUR

Donc, un nouvel et grand historien, doublé, lui aussi, d'un patriote, surgissait de notre sol... Benjamin Sulte. Et un écrivain pur, sans ponpons, sans fla-fla, sans colifichets, doué d'une virilité extraordinaire, d'une vigueur peu commune, d'une précision et d'une clarté admirables, d'une hardiesse qui dénote combien il entend faire valoir la dignité du sang de sa race... une dignité qu'il défendra « manu militari » s'il faut.

Le titre d'historien que j'applique à Sulte pourra se présenter avec un sens superlatif ou exagéré auprès de certains esprits mal instruits ou mal disposés à décerner « les palmes » à un concitoyen, ou encore auprès des snobs (dont, par malheur, nous en avons trop chez nous) qui ne peuvent voir grand, gros et puissant, comme bon et beau, que parmi les races étrangères. N'entreprenons point de refaire ces cerveaux fétichés... rien à faire. Contentons-nous, pour le moment, de reconnaître Benjamin Sulte comme un historien qui, s'il n'aura pas surpassé Garneau, l'aura du moins égalé, même si, suivant certains dires, il s'est borné à « historier ». Soit, Sulte historie... mais il historie en marge de la grande histoire, faisant, par conséquent, de la « grande historiation ».

Disons mieux: l'oeuvre de Sulte est un mélange génial de grande et de petite histoire canadienne, et l'on peut dire que ce « mélange » complète la grande histoire en la corrigeant, l'émondant, l'éclaircissant et, bref, la remoulant pour la remettre dans sa véritable stature.

Sulte n'imagina pas ni n'inventa; il va droit aux sources les plus limpides, il pénètre l'obscurité qui enveloppe certains événements et certains personnages, il comble les lacunes qui, quelquefois, apparaissent comme des gouffres sans fond, il sonde, fouille, expurge, exhume, nettoie, fait jaillir la lumière. Il restaure l'événement tronqué, il répare et ravive le fait mutilé; il retouche le portrait mal peint de tel personnage ou le repeint à neuf afin de nous le montrer «en vérité » ; il trouve la cause ignorée jusqu'a ce jour; il produit l'effet égaré ou perdu; il découvre le « chaînon manquant » ; il réunit les circonstances en un faisceau, scrute chaque ombre, analyse chaque parcelle de clarté plus ou moins douteuse, puis, d'un trait de plume vigoureux ou d'un coup de pinceau, nous fait voir, comme dans un éclat soudain de soleil, tel événement demeuré jusqu'ici plus ou moins ténébreux. Que boîte un fait historique, il se hâte de guérir le pied ou la jambe infirme, loin d'imiter tant d'historiens qui, incapables de trouver le remède, se contentent de faire marcher leur « fait estropié » au moyen de béquilles. Sulte ne pose point le cautère sur la jambe de bois, mais sur la chair vive, en pleine plaie. Il y va avec sang-froid, ainsi qu'un vieux praticien, mais aussi avec savoir comme avec énergie. Enfin, de cette vieille dame quelque peu frileuse et souffreteuse qu'est notre Histoire du passé, il veut faire une jeune femme éblouissante de santé et de force. Sulte veut rajeunir l'Histoire, parce qu'il entend lui donner une vie immortelle; et s'il ne l'embellit point toujours de mille fleurs multicolores, du moins sait-il la couronner de lauriers.

Qu'on n'ait point la pensée que nous tentons de diminuer notre Garneau en élevant Sulte au niveau qui lui convient, à la place qu'il a le droit d'occuper... non! Sachons tout de suite que Garneau fut le vrai pionnier de notre Histoire. Il écrivit cette Histoire à une époque où il était difficile de découvrir le fait dans toute sa réalité et son authenticité, où les documents et les sources d'information sûre manquaient souvent. S'il eût vécu au temps de Sulte, et mieux encore de nos jours, s'il eût eu à sa portée le matériel et les outils que Sulte a pu utiliser, il est certain que Garneau eût écrit une Histoire du Canada plus développée, plus complète et plus claire. Garneau, toutefois, a eu sur Sulte un avantage: il s'est trouvé un peu plus près de la tradition qui lui a permis de rassembler nombre de matériaux utiles à son oeuvre. Garneau demeure notre « historien national », et c'est là la plus belle expression de notre admiration comme

COUPON

En nous retournant ce coupon et dix sous, nous vous envoyons sans frais un paquet de RACICOTINE de la valeur d'un dollar, ($1.00).

Diplôme et Médaille d'or de Paris
En vente avec succès depuis 1881

LA RACICOTINE

Le purgatif et dépuratif du sang par excellence, souverain contre la dyspepsie et de tous les maux résultant du mauvais état du sang.

En vente partout

ANT. RACICOT & CIE

IMPORTATEURS

4656, rue Papineau — AMherst 5419

de notre reconnaissance. Et pour rendre à ses deux devanciers, Bibaud et Charlevoix, la justice qui leur revient, disons que ces trois historiens (de taille bien différente) ont ouvert une large voie à l'historien de l'avenir. En nous laissant aller dans le domaine des suppositions, nous pourrions nous demander si Benjamin Sulte, de même que tous ceux-là qui par après ont abordé « l'écriture de notre Histoire » , aurait pris ce sentier en mettant, par exemple, que Garneau n'eût pas écrit son *Histoire du Canada?*

Quoiqu'on pût admettre, auparavant, que nous étions une race, un peuple né sans mélange, tirant son identité des origines les plus pures, une nation, petite par le nombre, mais d'une valeur indiscutable, il importait que l'histoire de cette nation fût écrite sur parchemin. Si chaque individu commence son histoire en naissant, à plus forte raison un peuple la commence-t-il, et, là, il a le droit de l'écrire et le devoir de la transmettre aux postérités. Garneau avait pensé ainsi. Benjamin Sulte le pensa également; et l'un et l'autre, nés historiens, devaient buriner sur le granit les actes de notre vie nationale.

* * *

On s'est demandé, et la question demeure posée, si l'Histoire est un art ou une science. Nous ne voulons pas entrer dans la discussion, mais il est certain que pour écrire l'histoire d'un peuple, ou simplement d'un individu, il faut le savoir, lequel doit s'adjoindre l'art de chercher, de fouiller, de découvrir la vérité. L'histoire peut donc être une science et un art à la fois.

Possédant ces deux outils puissants, la science et l'art, Benjamin Sulte a pu rétablir dans leur authenticité bien des événements et des faits de notre Histoire sur lesquels on ne possédait qu'un vague aperçu, lorsqu'on ne les ignorait pas tout à fait. Il a su tirer du néant ce qui demandait à paraître à la vie, des ténèbres ce qui réclamait la lumière; et lorsque de sa plume vive et forte il nous dévoilait une vérité historique, ou lorsque, encore, il étalait sous nos yeux toute la généalogie d'une famille dont on n'avait jusqu'ici connu que le nom et encore!... on s'émerveillait.

Un jour, dans les commencements du siècle — je me le rappelle nettement — je m'étais trouvé dans une réunion de personnages de la finance, du journalisme et de la politique. La finance et la politique pour un instant avaient été mises à l'écart, et l'on avait entamé un sujet de sciences, d'arts et de littérature. Il arriva qu'une personne, que je ne peux malheureusement pas me remettre, s'avisa de parler de Benjamin Sulte, à cause d'un article de Sulte lui-même récemment paru et traitant de nos origines. Et cette personne de s'écrier:

—Mais où diable prend-il tout ça?

Je me souviens mieux du personnage qui fit la réponse: il s'appelait Arthur Dansereau, directeur de « La Presse », celui qu'on surnommait familièrement dans les cercles politiques « Le Boss ».

—Mon cher ami, répondit Dansereau avec ce sourire bonhomme qu'il trouvait toujours devant une vieille bouteille de cognac, ne le demandez pas... Mais je puis vous assurer une chose: Sulte est un fouilleur, mais un vrai fouilleur... un fouilleur qui va jusqu'au fond. Et notez bien que s'il lui vient l'idée de déterrer une vérité quelconque, il sera capable de soulever une montagne pour regarder dessous...

En plaisantant l'interlocuteur de Dansereau reprit:

—Mais alors c'est un fouilleur dangereux, ce Sulte... Il faut s'en méfier...

—Justement, repartit le Boss en amplifiant son sourire, car Sulte pourrait fouiller jusqu'à la vingtième génération de votre famille...

—Mais il ne la connaît pas...

—Oui, mais s'il lui prend la fantaisie de la connaître?... Vous avez raison, mon ami, poursuivait Dansereau, il faut vous méfier: car Sulte, s'avisant de mettre le nez dans votre famille, pourrait y découvrir des choses... ah! mais des choses... bref, que vous êtes, par exemple, fils de haute et d'antique noblesse.

On partit de rire à la ronde. Mais sous une forme badine Dansereau disait la vérité et accordait à Benjamin Sulte ce talent de chercheur que tous ses contemporains lui ont reconnu.

Oui, Sulte était un fouilleur.

Louis-H. Taché, qui fut toujours lié d'amitié à Sulte, ajoutait, le connaissant bien:

— « Un fouilleur forcené » .

Il est certain que Sulte s'acharnait (c'est le sens qu'a voulu donner M. Taché à son terme « forcené ») dans ses recherches et ses études... et, mieux, dans ses fouilles.

Mais encore une fois fallait-il qu'il possédât le talent ou plutôt l'art de fouiller. Car pour découvrir il faut savoir fouiller. Voyons, par exemple, ces prospecteurs qui sont à la recherche de filons d'or. Voici l'un d'eux qui, trop avide peut-être, se met à fouiller à l'aventure... vogue la chance! Aussi, cet homme fouillera-t-il toute sa vie sans jamais trouver ce qu'il cherche. Pendant ce temps son compagnon y va avec méthode, utilisant les connaissances géologiques qu'il possède, écartant l'avidité qui le ferait se hâter et troublerait ses facultés mentales au point de lui faire oublier qu'il a besoin de tout son jugement; aussi arrivera-t-il que cet homme verra son travail couronner de succès, il finira par découvrir le vrai filon. Or, cet homme-là possède l'art de chercher.

Il est peut-être bon de dire que Sulte était le travailleur de tous les jours, de tous les instants du jour et, peut-être, de la nuit. Louis-H. Taché disait que Sulte, dans les loisirs de ses fonctions à Ottawa, écrivait, au lieu de tuer le temps par la lecture d'un roman à la mode, ou de sommeiller grassement dans un fauteuil, ou encore de se mêler aux discussions et causeries de ses collègues. Oui, Sulte écrivait: tantôt, selon l'inspiration du moment, c'étaient des vers, graves ou badins; tantôt il relevait dans un article impromptu telle erreur historique parue dans tel journal ou revue, ou tombée des lèvres de tel conférencier. Ou bien, encore, il poursuivait quelque ouvrage historique inachevé et interrompu par les devoirs de son poste. Et n'avait-il le temps d'écrire que dix lignes, il les écrivait, et son oeuvre littéraire et historique grandissait de jour en jour.

—Mon cher Sulte, disait un jour Louis-H. Taché, je me demande s'il est possible que vous puissiez tant chercher, tant écrire et tant produire... Vous me faites penser à ces géants de l'Antiquité qui faisaient le travail de vingt hommes.

Avant de répondre Sulte laissait glisser sur ces lèvres ce sourire candide qui lui était particulier.

—Voyons, mon cher Taché, faisait-il, vous semblez voir une montagne là où il n'y a qu'un simple caillou. Tenez, c'est un affaire d'habitude... vous n'avez qu'à écrire quelques lignes tous les jours.

Voilà donc qu'à écrire ces « quelques lignes tous les jours » l'ineffable historien lègue à son pays une oeuvre considérable, instructive et utile autant qu'agréable.

M. Taché disait encore:

—Pénétrez dans son bureau, vous le trouverez en train d'écrire. Il vous salue, vous sourit, vous indique un siège, s'informe de votre santé, sans cesser d'écrire. Vous lui parlez, il vous répond, et sa plume n'arrête point. Et il expliquera, pour s'excuser, que c'est un article pour tel journal qu'il désire expédier par la première poste.

Cette oeuvre formidable de Sulte, comme nous avons dit, il l'a construite, ainsi que le maçon, pierre à pierre.

Et Thomas Côté disait de lui:

—Sulte?... Mais je pense qu'il écrit en dormant...

Si l'on prête attention à ceux-là qui l'ont coudoyé journellement à Ottawa, Sulte écrivait en fiacre, en tramway, en chemin de fer... sur ses dernières années il a dû écrire en auto? Sans doute, en ces circonstances ne prenait-il le plus souvent que des notes, confiant aux pages d'un carnet quelques idées qui lui venaient à l'improviste, marquant quelques observations faites en chemin.

Thomas Côté assurait que Sulte, un jour, ayant à se rendre à Hull, prit un fiacre, et dans ce fiacre cahotant rédigea un assez long article qu'il avait promis à un journal de Montréal, et qu'il voulait mettre à la poste ce jour-là. Il écrivit l'article avec un crayon sur les feuilles d'un carnet. Et, accompagné d'un ami, il s'entretenait avec lui, jetait de temps à autre un regard distrait par la portière et le bruit et le mouvement ne paraissaient nullement l'incommoder ni le distraire. Et l'article, achevait Thomas Côté, en tant qu'article rédigé au galop — ce qui était le cas de le dire — était quasi parfait dans la forme comme dans la langue.

Enfin, Wilfrid Laurier a dit de Sulte:

—Il possède une capacité de travail qui m'étonne toujours.

Laurier, pourtant, n'était pas le moindre des travailleurs.

On peut donc admettre comme vérité que Benjamin Sulte écrivait en n'importe quel lieu, en tout temps, à toute heure du jour et de la nuit, bien ou mal disposé, avec ou sans la flamme du « feu sacré » , au sein des vacarmes ou dans la douceur du silence, et, ainsi que l'avait noté Thomas Côté, il aurait pu écrire en dormant.

Son talent, son érudition, sa force de tra-

CLAVIGRAPHES

OCCASIONS EXECTIONNELLES

Nous offrons des occasions rares sur clavigraphes Underwood et autres marques. Nous avons fait un gros achat à New York et nous pouvons vous économiser de l'argent sur n'importe quel genre de machine désiré. Si nous ne pouvons vous prouver que nous pouvons vous économiser beaucoup, nous ne nous attendrons pas à faire affaire avec vous. Cela vous paiera de prendre des informations. Nous avons aussi besoin de représentants dans certains districts, ce doit être quelqu'un connaissant notre ligne.

Underwoods No 5, ruban d'une couleur $35.00; ruban de deux couleurs, $45.00. Autres machines, remises à neuf, de $30.00 à $35.00.

CANADIAN IMPORTERS

AMHERST, N. S.

vail, sa franchise et surtout son honnêteté littéraire et historique lui ont attiré l'admiration de ses concitoyens.

* * *

SULTE ET LA « PETITE HISTOIRE »

On pourrait, si l'on veut, appeler l'oeuvre historique de Benjamin Sulte de la « Petite Histoire », pour la raison que notre historien s'applique plus particulièrement à rattacher à la « Grande Histoire » les bribes, les morceaux qui en ont été détachés, ceux que les historiens de la grande histoire ont ignorés ou qu'ils n'ont pas cru utile d'insérer dans leur oeuvre. S'ils ont ignoré, nous ne pouvons leur en faire blâme, puisque nul ne peut posséder la connaissance de toutes choses. S'ils les ont omis sciemment, comme quantité négligeable, nous devons reconnaître aujourd'hui en lisant Sulte, que ces faits omis, ou ces personnages laissés dans l'ombre ou mis au rancart avaient, souvent, un titre très suffisant pour paraître dans la « Grande Histoire ». Certes, tous ces faits négligés et ces personnages dédaignés n'étaient pas absolument nécessaires pour remplir les grandes lignes de l'histoire; mais tous pouvaient contribuer à son éclaircissement et à lui servir comme de mur de soutènement.

Sulte, le premier peut-être en Canada, avait découvert que notre Histoire clochait en maintes époques, qu'elle contenait un grand nombre d'erreurs et de fautes plus ou moins motivés, et, s'étant mis à l'oeuvre, il a réparé et redressé, il a tiré comme d'un néant des faits incontestables qui avaient été ignorés.

Il est bon de convenir, pour être juste, que l'écrivain d'histoire ne peut pas charger et moins encore surcharger sa narration de faits ou d'événements secondaires qui ont plus ou moins de rapports et de poids avec les faits principaux. Mais il ne faut pas oublier que l'histoire souffre souvent par le manque d'un fait secondaire, lequel, mis à sa place, pourra jeter plus de clarté sur l'ensemble des grands événements rapportés. Ou bien, encore, elle manquera d'un chaînon, le plus petit soit-il, et alors elle nous laissera en face d'une lacune ou d'un événement si obscur que nous ne saurons l'interpréter justement. Tous les historiens de tous les pays se sont butés au « chaînon manquant » — et notre Garneau n'a pas échappé à la règle — et devant ces lacunes, ces espaces vides et désertiques, ils ont cherché les moyens de combler. Comme le jeune versificateur qui médite sur ses premiers poêmes, les historiens ont dû faire du « remplissage ». Ils ont surtout trouvé l'ingénieux moyen de jeter sur le désert quelque dithyrambe philosophique, essayant ou pensant de nous faire prendre la paille pour l'épi. Aussi, à l'aide de ces trompe-l'oeil. de ces savants subterfuges nous égarent-ils souvent en affirmant des faits d'une douteuse authenticité, quand ces faits ne sont pas complètement faux. Dans la catégorie de ces historiens on peut citer, chez les Anciens, Tite-Live. En remontant les siècles, notons Raleigh, en Angleterre, avec son *History of the World,* et en France se posent, plus particulièrement, Michelet et Renan, surtout Renan avec son *Histoire du peuple d'Israël.* Et que dire de l'Américain Parkman qui prétendait connaître la race française de l'Amérique du Nord?...

Sans doute, l'historien ne peut pas tout savoir, mais lorsqu'il ignore ou doute il ne peut affirmer. La plus belle ou la plus in-

génieuse des hypothèses ne sera jamais la vérité. Garneau, chez nous, a l'honnêteté de ne pas affirmer ce dont il n'est point sûr, et c'est pourquoi devant le doute écrira-t-il « il semble que... », ou «on est porté à croire... ». Garneau a l'horreur de tromper sciemment, et lorsqu'il affirme, c'est qu'il tient la vérité ou ce qu'il croit être la vérité. Mais comme tous ceux qui ont traité de l'histoire, il a, lui aussi, dans ses considérations générales, ou dans le précis de certains événements généraux, usé du trait philosophique ou de quelque autre subterfuge pour combler un vide. Tout cela va bien sous l'oeil du lecteur moyen, mais sous le regard qui fouille et sonde le vide s'annonce et se découvre. Dans notre Histoire, Benjamin Sulte a voulu combler ces vides, trouver les chaînons manquants et rajuster les faits hors d'équilibre en autant qu'il a pu trouver les outils et les matériaux. Car, disons-le tout de suite, Sulte ne possède pas non plus la connaissance de tous les faits de notre Histoire, et il le confesse lui-même. Mais il a le mérite d'avoir trouvé ou découvert les lacunes, les trompe-l'oeil et les faussetés de ceux-là qui ont écrit sur notre pays et notre race, et il a voulu remettre à sa place et en pleine lumière le fait « tout entier et tout vrai ». Or, pour rapiécer la « Grande Histoire » si souvent trouée, quel meilleur outil que la « petite histoire ». Il semble donc que ce soit pour Sulte l'unique instrument avec lequel il travaillera, il le manie, d'ailleurs, avec savoir et habileté.

Pour avoir une juste idée du travail accompli par Benjamin Sulte, il faut lire son oeuvre, surtout ses attrayants *Mélanges Historiques*.

Ces *Mélanges Historiques* de Sulte, non moins instructifs qu'attrayants, sont un assemblage de pièces et de morceaux épars de notre Histoire jetés çà et là « currente calano », pourrait-on dire. Ce sont comme des trouvailles que l'historien confiait au fur et à mesure au papier. Ici, un point historique obsur, ou discuté quant à son authenticité, et où Sulte apporte la clarté et la vérité. Là, la généalogie d'une famille canadienne dont certains des membres ont rendu au pays des services incalculables. Ailleurs, voilà la biographie d'un défenseur de nos droits. Ces faits, traits et personnages se rattachent à la « Grande Histoire » qu'ils complètent... et tout cela réuni, mis en volumes, c'est plus qu'une Histoire du Canada, c'est l'Histoire

BEAUTÉ DE LA FEMME

MARQUE DE COMMERCE

Seul produit de ce genre qui engraisse et développe la poitrine dans 30 jours. Garanti inoffensif. Aucune pilule ou drogue à prendre. Envoyer 5 sous pour brochurette.

Culture de Beauté Orientale

Casier Postal 50, Station "N"
MONTREAL, P. Q.

des Canadiens (français). Tous ces récits, Sulte les avait éparpillés, pour la plupart, dans les journaux et les revues. Gérard Malchelosse, héritier « littéraire et historique » de Benjamin Sulte, a voulu les réunir en séries, en gerbes, et, connaissant leur haute valeur, les a confiés à l'imprimerie sous ce titre très juste de *Mélanges Historiques*. Sulte lui-même, d'ailleurs, les appelait ainsi. Ils nous sont donc présentés sous une forme indexée qui nous permet de les consulter avec facilité et diligence. Plus tard, cette oeuvre d'envergure, de clarté et de vérité pourra nous venir dans un ou deux magnifiques volumes, lesquels nous seront comme un VADE MECUM historique qui nous guidera avec plus de sûreté à travers le labyrinthe des événements de notre Histoire.

En lisant ces *Mélanges Historiques* on est porté à comparer Sulte à Disraeli (Isaac). Entre ces deux écrivains de la « Petite Histoire » il nous paraît y avoir beaucoup d'analogie, non quant à la forme du travail ou à la manière d'énoncer les faits ignorés, mais au point de vue de la méthode que ces deux chercheurs ont appliquée dans leur travail. Disraeli veut tirer la vérité, quoi qu'il en coûte; Sulte suit le même sentier. Ni l'un ni l'autre n'ont peur de cette « terrible vérité qui tue ». Mais d'un autre côté, la plume de ces deux historiens s'exerce différemment, en ce sens que Disraeli s'adonne plus souvent à la critique ironique et acerbe, tandis que Sulte, candidement, commente, analyse, énonce, réfute et prouve. Disraeli tombe trop souvent dans le vulgaire et le baroque; Sulte se maintient dans une stricte dignité. Son trait d'esprit est à point et juste; il ne blesse

point, puisqu'il ne songe qu'à guérir. Disraeli, souvent et comme un démon ricanant, plonge sa sonde brutalement dans la plaie. Et il s'ébaudit, il exhibe le mal, l'étale, le piétine et vous le jette à la face comme on lance un morceau de charogne à un chien. Sulte se garde de ces « coups de lance » . Il éponge les fautes, si elles ont été involontaires ou commises par ignorance; il pardonne, se souvenant qu'il est chrétien. Mais s'il à la preuve que tel personnage a usé de brutalités et de perfidies, alors il le couche rudement sur sa table de dissection, tel, notamment, le perfide et brutal Lawrence qui fut gouverneur de l'Acadie.

* * *

SULTE LE PATRIOTE

Voici encore une autre titre à sa gloire. Il ne faut pas penser que ce patriotisme qui anime Sulte et met tant de vie, de forme et de vigueur dans son style lui soit nuisible et puisse le porter au chauvinisme... à un chauvinisme qui lui fera perdre de vue l'impartialité. Sulte aime son pays et sa race, comme on aime son père et sa mère, sincèrement. S'il louange leurs qualités, il blâmera aussi leurs vices et leurs défauts. C'est cet amour-là qui lui dicte les pages qu'il écrit; c'est cet amour qui met dans son style cette vigueur que possèdent bien peu de nos écrivains. Or, aimant son pays et sa race (tout comme Garneau), il veut en faire connaître l'histoire. A l'humanité entière il veut prouver que nous, Canadiens, nous sommes dignes de respect. Lorsque Sulte prit connaissance des oeuvres historiques de ses devanciers (Charlevoix, Bibaud, Garneau), il s'est dit que nous ne nous connaissions pas encore suffisamment, que l'étranger ne pouvait pas nous voir comme nous étions et encore moins nous peser à notre valeur. D'ailleurs, ses devanciers en histoire n'avaient pas tout dit, et les historiens étrangers, tel Parkman, n'avaient pas toujours énoncé la vérité à notre sujet, ou l'ayant énoncée, l'avait défigurée.

Il importait donc de rétablir les faits. Il convenait de repeindre certains traits de notre nationalité. Il était nécessaire de raser certains hypothèses propres à conduire l'étranger au doute, de détruire des préjugés, de rectifier un jugement erroné. Mais il fallait surtout que le Canadien se connût lui-même, des pieds à la tête, afin qu'il pût, le premier, s'estimer à sa juste valeur. En effet, comment pouvions-nous nous faire estimer des peuples étrangers, si nous ne savions pas nous estimer nous-mêmes? Et ce fut par faute de nous connaître que le snobisme nous a envahis. Ah! ce snobisme... combien il nous a amoindris dans l'estime des autres nations, surtout chez la nation qui vit depuis trois cents ans de l'autre côté de la ligne 45e. Pourquoi ou par quelle démoniaque manie (à moins que ce fût atavisme chez nous, ce que nul ne saurait expliqueer,) nous sommes-nous pâmés d'admiration pour tout ce qui venait soit des Iles Britanniques, soit des Etats américains, soit même de France? Quel mystérieux mal s'est infiltré dans nos veines où, pourtant, coule un sang qui nous paraissait si riche et si pur? Sans doute, le même mal existe chez tous les peuples, dans toutes les nations de la terre, mais à un degré moindre, car chez nous il s'est fait chancre qui ronge, dévore. Car n'est-ce pas ce snobisme qui a déclenché la formidable émigration des nôtres au pays des Yankees? A quoi donc attribuer exactement cette fuite? Car, si nous avons le courage de faire nos comptes, nous constatons que depuis 1850 près de la moitié de notre nationalité a passé du côté des Yankees. Ou, encore, était-ce besoin, cupidité, apathie, ignorance?... Oui, sur le compte de quel démon jeter la cause de cette déplorable émigration vers un étranger qui ne pouvait assurément pas donner tout ce qu'il promettait ou avait promis? Evidemment, l'appât du gain doit tenir pour une bonne part dans nos calculs; car on ne peut imputer ce terrible "coulage", vrai fléau, à la peur du pouvoir britannique assis sur notre sol. Et même si la tyrannie anglaise eût été à craindre, qui pouvait nous assurer qu'une autre tyrannie, plus lourde, plus perfide peut-être, ne nous guettait point de l'autre côté de la frontière?

Certes, le même fléau infernal et mystérieux a creusé aussi des vides dans les nations des autres continents, mais pas des vides aussi considérables que ceux de chez nous. Là-bas, dans les "vieux pays", on pouvait avoir des raisons de s'expatrier plus valables que les nôtres: telle contrée, par exemple, devait vivre sous un joug militaire insupportable; telle autre pouvait agoniser sous la tyrannie d'un pouvoir étranger. Ce fut le cas de l'Irlande; mais il semblait plus aisé d'exercer sur le peuple d'Irlande un

pouvoir barbare et opprimant que sur nous. Et nous... n'a-t-on pas mis tout en oeuvre pour nous fouler aux pieds, pour nous briser? C'est vrai, on nous a tellement agonis d'outrages que nous en sentîmes longtemps le dégoût amer. C'est peut-être ce qui a chassé de chez nous tant de nos compatriotes, c'est peut-être ce qui a amené tant de défections dans nos rangs! Ah! sans ces défections, quel domaine nous aurions bien à nous aujourd'hui! Un domaine d'un océan à l'autre, là où dominerait notre race. Aux quelque trois millions d'origine française que nous sommes aujourd'hui, ajoutons ce que nous a enlevé d'abord la délimitation des frontières entre le Canada et les Etats-Unis (car dans cette délimitation des centaines de familles canadiennes se trouvèrent encloses dans le pays des Yankees), et ce que l'émigration nous a pris, et nous atteindrons un chiffre bien près de dépasser sept millions. Sept millions de Français au Canada en l'an 1930!... Nous serions les véritables maîtres, c'est-à-dire en pays véritablement canadien, et non en pays anglais, comme on aime à nous le chanter si souvent!

Et nous n'exagérons point. Il suffit de voyager à travers les Etats américains pour découvrir d'innombrables familles de souches françaises, canadiennes et acadiennes. Mais il faut les découvrir... Ces familles, aujourd'hui, sont tellement assimilées à l'autre race qu'elles ont perdu leurs traits propres, leurs coutumes, leurs langue, leur religion; elles ont perdu jusqu'à leur nom. Car leur nom était français, bien français, jadis; maintenant il est anglais. Seulement dans les Etats dits « la Nouvelle-Angleterre » combien d'exemples ne trouvons-nous pas dans cette catégorie de nos gens qui ont troqué leur nom (qui était beau pourtant) pour un nom anglais quelconque? A vouloir en faire le compte nous n'en finirions pas. Ensuite, parcourons les autres Etats de l'Union américaine, notamment le Michigan, le Wisconsin, l'Illinois, le Minnesota, les deux Dakota, le Montana, le Washington et l'Oragon jusqu'en Californie, et combien de familles — tout à fait méconnaissables sans doute — ont pour ascendance des Français, des Acadiens ou des Canadiens. Et sans parler de la Virginie, de l'Ohio, des Carolines et du Kentucky! Dans le Colorado et le Kansas j'ai rencontré plusieurs familles, descendantes de familles canadiennes, notamment des Roberts, des Traher (Trahan), des Weldon (Hudon), des Saucers (Saucier) et d'autres. Chez un William Pitt, (il signait John W. Pitt), un boucher, j'ai trouvé son véritable nom, ou plutôt celui de son grand-père, écrit en toutes lettres dans un vieux livre français imagé... "Guillaume Petit". Et ce John W. Pitt, pour peu qu'il eût parlé l'anglais avec l'accent de la vieille Angleterre, aurait pu se

SI VOUS SOUFFREZ DE RHUMATISME

DECOUPEZ CECI

Boîte de 75c gratis à tout rhumatissant

A Syracuse, dans l'Etat de New-York, on a découvert un traitement qui a donné des "résultats splendides" d'après des centaines de personnes qui l'ont suivi. Et de nombreux cas, on rapporte qu'un traitement de quelques jours a apporté un rapide soulagement là ou tout avait échoué.

Il aide à enlever la matière de rebut empoisannée qui obstrue l'organisme en agissant sur le foie et en stimulant l'écoulement de la bile, ce qui assure une évacuation régulière et efficace des intestins et semble neutraliser l'acide urique et les dépôts de sel calcaire qui obstruent le sang et irritent les reins et causent la raideur et l'enflure, etc., la douleur semble souvent disparaitre.

Le traitement mis pour la première fois sur le marché par M. Delano est si bon que son fils a ouvert un bureau au Canada et désire que tout Canadien qui souffre de rhumatisme ou qui a un ami affecté de rhumatisme, se procure un paquet gratis de 75c. afin de voir ce qu'il fera avant de débourser un seul sou. M. Delano dit: "Pour soulager le rhumatisme, peu importe sa gravité, sa durée et même l'échec de tous les autres médicaments, je vous enverrai gratuitement, si vous n'avez pas encore essayé le traitement, un paquet de 75c si vous découpez cette annonce et m'envoyez vos nom, et adresse. Si vous le désirez, vous pouvez nous envoyez 10c en timbres pour défrayer les frais de poste et de distribution."

Adressez: P. H. Delano, 1853, Edifice Mutual Life, 455, rue Craig-Ouest, Montréal, Canada. Je ne peux envoyer qu'un seul paquet à la même adresse.

GRATIS DELANO'S RHEUMATIC CONQUEROR

donner pour ascendants la célèbre famille des William Pitt. Or, notre boucher ignorait tout de sa famille; il savait seulement qu'elle venait d'anciens Français, c'est-à-dire de Canadiens. Essayer de retrouver la souche de ces familles assimilées à une race étrangère serait impossible; elles ne possèdent rien qui puisse nous guider, elles n'ont que le vague souvenir que leurs grands-parents étaient d'origine française.

Ah! si nous pouvions faire l'estimé de tout ce qui s'est détaché de nous et des anciens Français de la Louisiane, en y ajoutant ceux des nôtres qui ne sont plus à présent que des « Franco-Américains » , nous trouverions chez nos voisins au moins quatre millions d'individus tirant leur origine de la race française d'Amérique. Et ce seraient là les sept millions que, malheureusement, nous ne comptons point aujourd'hui dans notre Canada. Ce mal de l'émigration et cette manie inexplicable de s'assimiler aux Yankees continuent de vivre chez nous, quoiqu'ils s'amoindrissent d'année en année. Il en est bien temps!

Benjamin Sulte a vu cette plaie jusqu'au fond, et il a pensé qu'il importait de faire l'histoire des Canadiens le plus tôt possible, une histoire qui leur démontrerait que leur pays vaut pour eux mieux que tous les autres pays de la terre, quelques richesses que puissent offrir ces derniers. Si, en effet, notre race s'était mieux connue, si elle avait pu avoir une forte idée de sa valeur, si enfin, elle avait été mieux renseignée sur ses origines, il n'y a pas de doute que le chancre de l'émigration aurait eu moins de prise sur elle. Les écrits de Benjamin Sulte venaient à propos pour éclairer ses concitoyens et les relever dans leur propre estime. Et si notre historien se sentait incapable d'enrayer le mal qui nous anémiait, du moins pouvait-il espérer d'en ralentir la marche. Car Sulte travaille uniquement pour son pays et sa race — Foin de la gloire et des honneurs! — pour son pays qu'il veut voir grand, pour sa race qu'il souhaite de voir hautement prisée. Et dans l'âme de ses concitoyens il voudra faire pénétrer tout le patriotisme qui l'anime et le fait vivre, ce patriotisme qui sauvera les Canadiens de la dissémination et de la déchéance.

Jean FERON.

(la suite au prochain numéro)

BOUTEILLE DE 10 ONCES
$1.15
Aussi vendu en bouteilles de 26 ONCES $2.70 de 40 ONCES $4.00
Gin de KUYPER
GIN HOLLANDAIS IMPORTÉ AUTHENTIQUE
Ce Gin Supérieur DOIT Être Importé
Il faut que le Gin de Kuyper soit fabriqué en Hollande pour donner cette fine saveur et cette qualité qui lui ont conservé sa célébrité depuis plus de quatre siècles.
N'acceptez pas de succédané.
Aucun n'est authentique sans cette signature.
JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs
Maison fondée en 1695 Rotterdam - Hollande

Remèdes Immensément Employés

Contrôlés par la Cie Chimique Franco-Américaine Ltée

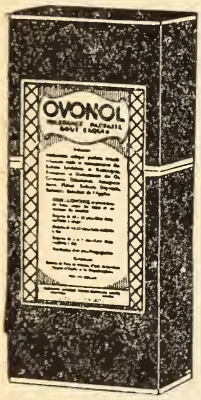
1566 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Pilules ROUGES pour les **Femmes pâles et faibles:**

très effectives dans tous les cas de:

Grande Faiblesse, Pâleur, Troubles Nerveux, Périodes douloureuses ou Irrégulières, Malaises du Retour d'âge. et pour les Maladies particulières aux Femmes.

Pour les Jeunes Filles à l'époque de croissance, les jeunes Epouses, les Mères de famille, les Femmes a l'époque dangereuse du retour d'âge. Les Pilules ROUGES sont préparées spécialement pour les Maladies particulières aux femmes... Rien de meilleur marché... Rien de plus efficace 50 cents la boîte, 3 pour $1.25



OVONOL

pour les ENFANTS

Extrait de Foie de Morue, Hypophosphytes, Iode et extrait de jaune d'oeuf: favorisant la croissance chez les enfants anémiques, pâles, maigres, pleurards, paresseux, n'ayant pas de goût pour la classe, souffrant de maux de gorge, d'oreilles, d'yeux, d'éruptions sur la figure et sur le corps. Agréable au goût, s'assimile parfaitement, surtout recommandé pour les enfants naturellement faibles, plus susceptibles que les autres à prendre les maladies courantes. Prix, la bouteille $1.00

PAP-SAG

Pour la DYSPEPSIE

Souffrez-vous de l'estomac? Les tablettes PAP-SAG tonifient, stimulent et aident la digestion; c'est aussi un puissant désinfectant de l'estomac et des intestins, la boîte 50c

MONOCAL

(Elixir)

MEDICATION IODO-TANNIQUE.

Tonique dépuratif et reconstituant recommandé aux adultes dans tous les cas de grande faiblesse, convalescence. Monocal purifie le sang, active la sécrétion des glandes, calme les nerveux et les surmenés, s'assimile parfaitement, stimule l'appétit, facilite la digestion, renforcit les nerfs, reconstitue les fatigués, hâte la convalescence et est très agréable au goût.

Chez les femmes, MONOCAL régularise la circulation du sang, facilite les époques et atténue les malaises du retour d'âge $1.00

ROBOL

(Tablettes) contre la constipation.

La constipation compromet la santé en général. Les maladies du foie, d'estomac, les gaz, les migraines ont presque toujours pour cause la constipation. ROBOL (Tablettes) sont un ré-éducateur de l'intestin paresseux, elles agissent sans douleur... sans violente... et sûrement, la boîte 25c

---

RAVA (Tablettes)

Incomparables contre les menstruations douloureuses et à l'époque du retour d'âge. Les RAVA (Tablettes) fortifient les organes, préviennent les hémorragies régularisent et assurent le parfait fonctionnement de la matrice et des ovaires $1.00

Le Théâtre Canadien

EDITIONS EDOUARD GARAND
1423-25-27, rue Ste-Elisabeth
Montréal, Canada.

Prix: chaque volume, 25c.

Déjà parus:—

1.—*La Secousse*.....JEAN FERON
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.

2.—*Les Pamoisons du Notaire*.....ALEXANDRE HUOT
3 actes. Inédit.

3.—*Mon Commis-Voyageur*.....LE CHEVALIER E. CORRIVEAU
3 actes. Inédit.

4.—*Un Million pour un Casse-tête*.....OSCAR SEGUIN
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit.

5.—*La Visite Nocturne*.....PAUL COUTLEE
Pièce en un acte.

6.—*Quand Même*.....A.-H. DE TREMAUDAN
Pièce en 3 actes.

7.—*Entre Deux Civilisations*.....ARMAND LECLAIRE
Pièce en 5 actes.

8.—*Le Triomphe de la Croix*.....JULIEN DAOUST
Pièce en 5 actes.

9.—*L'Aveugle de St-Eustache*.....L.-N. SENECAL
Drame en 5 actes et 8 tableaux.

10.—*La Mère Abandonnée*.....HENRI DEYGLUN
Drame en six tableaux.

11.—*Petit-Baptiste*.....A.-H. DE TREMAUDAN
Comédie Héroïque en 4 actes.

12.—*Feu Follet*.....A.-H. DE TREMAUDAN
Pièce en 4 actes.

13.—*Le Petit Maître d'Ecole*.....ARMAND LECLAIRE
Pièce en 4 actes.

14.—*Pureté*.....A.-H. DE TREMAUDAN
Pièce en 1 acte.

15.—*Le Reporter*.....ALEXANDRE HUOT
Pièce en 5 actes en vers.

16.—*La Berceuse*.....CHRISTO CHRISTY
Pièce en 3 actes.

17.—*La Laveuse Automatique*.....OSCAR SEGUIN
Comédie en 2 actes.

18.—*De l'Audace, Jeune Homme !*.....ANTONIN PROULX
Comédie en un acte

19.—*L'Intime Souffrance*.....ANTONIN PROULX
Drame en un acte.

20.—*Un poète au Salon*.....LUCIEN PARIZEAU
Un Abonné de la Campagne.....CONRAD GAUTHIER

21.—*Le Vieux Mendiant*.....JEAN NEL
Pièce en un acte en vers

22.—*L'Oncle de Baptiste*.....REGIS ROY
Nouvelle pièce comique en un acte.

Compliments

de

National Breweries, Limited

Dow Old Stock Ale
Dawes Black Horse Ale